

L'APOTRE



LES CHUTES QUIATCHOUAN

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux.

SOMMAIRE

JUILLET 1924

TEXTE

PAGES		
481	— La nôtre.	THOMAS POULIN
483	— Le carnet d'un enseigne de vaisseau.	BERNARD FRANK
488	— Nos Missionnaires.	R. P. CHEVRIER, O.M.I.
489	— 332 avant J.-C.	LÉOPOLD DERBAIX (<i>Mes petits hommes</i>)
494	— Les bombardements de Paris (mars 1918).	LOUIS DUMUR (<i>Les defeatistes</i>)
496	— David Teniers.	(<i>L'Ami des Enfants</i>)
501	— Chronique littéraire : <i>L'Homme tombé</i>	FERDINAND BÉLANGER
503	— Ephémérides canadiennes : juin 1924.	
506	— La Machine humaine.— Ses détraquements : Le cancer.	LE VIEUX DOCTEUR
508	— Radio : La terminologie du radio.	LOUIS-M. BOLDOC, ptre
511	— La chanson de la vie.	JEANNE LE FRANC
511	— Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC
512	— La cuisine.	(<i>La cuisine à l'école primaire</i>)
513	— Patron de broderie, marque "Gorcy".	
514	— La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux.	HENRI BRUN (<i>La Croix</i>)
515	— Pour s'amuser.	
516	— La prière du matin (<i>poésie</i>).	VICTOR DE LAPRADE
517	— Quand l'âme est droite (<i>feuilleton</i>).	MAURICE RIGAUX

ILLUSTRATIONS

487	— Pont du C. N. R. près d'Edmonton.
488	— Le R. P. O. Chevrier, O.M.I., et ses premiers séminaristes.
493	— Vue d'Edmonton, capitale de l'Alberta.
494	— Les plaines de l'Ouest canadien.
504	— Le nouvel hôpital du Saint-Sacrement à Québec.
507	— Dans l'Abitibi québécois — La Reine.
516	— Le "Château" de Maizerets.
528	— La Madone de Maizerets.

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada \$2.00 par année

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME V

QUÉBEC, JUILLET 1924.

No 11

LA NÔTRE

Dans un précédent article nous avons dit qu'à plus d'un point de vue on est aujourd'hui forcé d'avouer que notre province est plus avancée que les autres du Dominion. Quelqu'un nous écrit à ce sujet et nous demande de dire en quoi notre province est ainsi supérieure.

C'est nous poser là une question bien délicate et qui peut prêter à de longues discussions. Au fond de ces discussions il y a toujours une question de point de vue et il arrive, aussi fort souvent que, ne partant pas du même point, on peut bien difficilement en arriver aux mêmes conclusions.

Si par supériorité il fallait entendre colossal, comme on le fait à tort en certains quartiers et en certains pays, peut-être aurions-nous tort de vanter notre situation. Car, ce pays du Québec n'en est pas un où tout se mesure à la brasse, Dieu merci. C'est pourquoi on trouvera rarement l'occasion de parler de ce qu'il possède en y ajoutant cette expression bien connue au-delà de la ligne 45ème : "The biggest in the world", le plus gros du monde.

* * *

Si par supériorité on entend la position la plus rapprochée de la fin vers laquelle la société doit se diriger, nous sommes fort à l'aise pour subir des comparaisons.

Ceci ne veut pas dire que notre province est peuplée rien que de petits saints; non, ceux qui l'habitent sont des hommes sujets à erreurs. Seulement, c'est chez elle sans discussion que l'on trouve le meilleur esprit, la meilleure obser-

vance populaire des lois. Pour nous en convaincre il suffirait de parcourir nos villages et de compter le nombre de policiers qu'ils possèdent. Presque partout, on n'en trouvera aucun. L'Eglise suffit.

C'est dans notre province où le chiffre de la criminalité est le moins élevé, c'est chez nous encore où le divorce est pratiquement inconnu, c'est chez nous, où l'assistance scolaire, malgré qu'il n'y ait pas de loi de contrainte, est la plus élevée. C'est dans Québec où on vit plus librement, où le problème des religions et des races est le plus prêt d'être résolu dans la justice la plus humainement complète. Notre province est encore celle qui sait le mieux respecter la fin essentielle du mariage et c'est chez elle, en conséquence, que l'on trouve le plus généralement les unions fécondes et les maisons débordantes de vie. C'est chez elle encore, ou chez ses enfants des autres provinces, que l'on trouve le plus de dévouement pour le salut des âmes: les nombreux missionnaires hommes et femmes que le Canada français fournit en sont une attestation vivante.

Et pourquoi n'ajouterions-nous pas que c'est dans Québec que l'on trouve le véritable patriotisme, c'est-à-dire l'amour de la Patrie canadienne.

Toutes ces qualités, et d'autres encore, faisaient dire, il y a quatre ans, à un Anglo-Protestant distingué de l'Ontario, que Québec serait le dernier rempart de la civilisation en Amérique. Il disait cela alors que la vague d'émancipation féminine paraissait devoir balayer le pays, à part Québec; alors que l'esprit révolutionnaire venait de se briser sur nos frontières.

Ce sont là des qualités qui comptent évidemment quand il s'agit de supériorité.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

Du côté écomonique, nous n'avons pas trop à rougir non plus.

La province de Québec est celle dont les finances sont les plus florissantes ; il suffit de compter les déficits des autres pour s'en convaincre. Nos municipalités sont aussi en meilleure situation que la plupart des municipalités des autres provinces. Ceci ne veut pas dire, évidemment, que nous ne nous ressentons pas de la crise qui passe sur tout le monde, mais apparemment nous en souffrons moins que les autres.

Mais, nous direz-vous, toute cette émigration qui se fait depuis des années n'est-elle pas un symptôme de malaise ? Evidemment, et un sérieux aussi ; mais il ne faut pas croire que les autres provinces n'en souffrent pas autant, sinon plus. Si elles n'en souffraient pas elles ne parleraient pas avec tant d'amertume de l'invasion française. C'est leur émigration qui a permis à l'élément français de s'emparer bien pacifiquement de plusieurs comtés ontariens.

Du côté agricole, nous passons évidemment par une crise. Nous avons beaucoup à améliorer ; mais somme toute, cela ne nous empêche pas de remporter les premiers prix aux expositions interprovinciales et d'avoir des produits capables de faire la concurrence avec les meilleurs sur le marché mondial. S'il n'en était pas ainsi nous n'aurions pas si souvent à protester contre le fait que l'on nous vole en marquant sur nos produits : fabriqués en Ontario, et sur les produits inférieurs d'autres provinces : fabriqués dans Québec.

Notre culture a moins de renommée que celle pratiquée dans l'Ouest, mais elle est plus stable et moins épuisante pour la terre. Plus raisonnée elle sait garder la terre féconde et l'Ouest, un jour, devra l'adopter, ou devenir stérile.

Au point de vue industriel, nous suivons Ontario. Ce n'est pas si mal puisque nous avons toujours tenu à être une province surtout agricole. Nos ouvriers ne le cèdent en valeur à aucun autre, c'est probablement une des causes de notre émigration : car ils sont connus et ont relativement peu de difficultés à se trouver de l'emploi dans les villes américaines.

* * *

Ceci ne veut pas dire que nous vivons dans un Paradis terrestre. Pour garder cette supé-

riorité que nous avons, nous devons résister aux courants extérieurs. Ceci ne veut pas dire qu'il faille nous montrer réfractaires au progrès, loin de là ; mais nous devons continuer à nous défier de ce que faussement on qualifie trop souvent de progrès. Nous devons mettre à la raison ceux qui s'en viennent chez nous faire fortune aux dépens de la conscience populaire et de la vie de nos familles ; nous devons surveiller étroitement notre législation pour qu'elle ne nous livre pas inconsciemment aux maux bien connus en d'autres pays.

Et parmi les dangers qu'il nous faut absolument combattre, n'hésitons pas à mentionner le travail du dimanche. C'est une plaie qui nous vient des Etats-Unis et nous devons la guérir immédiatement. Sans quoi, nos ouvriers, incapables d'accomplir leurs devoirs religieux ne seront bientôt plus disposés à remplir leurs obligations de pères de famille, de citoyens et de travailleurs consciencieux.

* * *

Gardons vaillamment nos frontières contre les courants à tendance socialiste, car ils jettent le trouble dans l'âme populaire ; gardons nos frontières contre ces courants dits d'émancipation qui sortent la femme du foyer, brisent la famille et mettent la société en danger. La femme a des devoirs sociaux à remplir comme les autres, mais on n'a pas attendu, dans Québec, le mot d'ordre d'Angleterre ou des Etats-Unis pour y satisfaire avec héroïsme même. Comptons nos couvents, nos hospices, nos orphelinats, nos associations de toutes sortes et nous verrons que le champ est vaste pour l'action féminine. Jusqu'ici, il a été bien exploité et c'est à notre gloire. Entre une femme député et une fondatrice d'hospice il y a une supériorité que nous réclamons.

Nous aurions bien pu donner des chiffres dits officiels, mais à quoi bon. La supériorité d'un peuple se trouve dans le degré de véritable civilisation qu'il possède. Et la véritable civilisation est celle qui rend le peuple honnête, poli, respectueux des lois ; est celle qui reconnaît à Dieu ses droits et, qui tout en permettant le bien-être matériel, la richesse même, sait conduire les âmes à leur fin suprême.

C'est la nôtre..

Thomas POULIN.

Le carnet d'un enseigne de vaisseau

Cette lettre qui rappelle un combat digne de Jean Bart est extraite d'un livre récent publié par l'enseigne de vaisseau Bernard Frank. La lecture de ce livre n'est cependant pas à conseiller à cause de quelques... gauloiseries et de regrettables jurons.

7 novembre, île de Milo.

MON CHER VIEUX,

Est-ce bien moi qui t'écris ces lignes?... Ne suis-je pas plutôt l'objet d'un songe, en proie à l'une de ces hallucinations fréquentes qui font que nous nous croyons au coin du poêle, tranquillement assis dans la tiédeur du carré ou de la cabine, alors qu'en réalité nous sommes le nez au vent, en train d'égrener des heures de quart sur la passerelle haute?... Mais non !... je me tâte et réponds présent, mes membres tous au complet,... et c'est là le plus étonnant de cette étonnante affaire.

C'est ahurissant qu'il faut dire. Mon vieux, quand tu sauras que le *Cap-Nord*, dégoûté de ne jamais rencontrer de submersibles, s'est fait navire de course, et que son second s'est trouvé, de par les circonstances, élevé à la dignité de "corsaire", tu riras dans ta barbe et te diras à toi-même :

— Encore quelque histoire de brigands !

Le plus drôle est que, pour une fois, tu n'auras pas tort. Il s'agit là de quelque chose d'in vraisemblable, que personne, moi le premier, n'eût cru possible hier seulement avant le petit jour, et qui devint la brutale réalité avec l'apparition du soleil.

L'ami Farrère, peintre du *Gentilhomme de fortune*, aurait vécu là de belles heures. Il s'en serait suivi des pages honorables qui eussent charmé les loisirs des petites alliées de chez nous, entre le coup de timbre à la soubrette et la tasse de chocolat parfumé.

Mais Farrère est loin. On le dit sur le front de terre... Toi, tu laisses moisir tes muscles à bord d'un vaisseau de premier rang, et c'est à moi qu'échoit l'honneur de narrer les sensations profondes que procure une prise à l'abordage.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. D'un assaut en pleine mer contre une tartane suspecte, bondée d'armes et de munitions, et montée par une section d'infanterie turque accompagnée d'un brillant état-major... Ledit assaut conduit par quelques bougres armés de couteaux, de matraques et de pistolets 92. Tu vois ça d'ici, dans les lueurs de l'aube, avec les lames pour décor et la Crète pour fond?...

Mais reprenons les choses par le commencement, je veux dire à notre départ d'Hierapetra, lequel eut lieu le 6 au soir.

L... avait pu glaner à terre des renseignements assez précis sur la route et les projets de l'*U-5*... que nous pistions depuis deux jours.

Il résultait de sa conversation avec une personne renseignée, que l'Allemand venait souvent à Hierapetra, qu'il avait la côte Sud pour base et que les abords de certaines îles lui servaient fréquemment d'abri.

Au moment de l'appareillage, nos soupçons se portaient principalement sur l'îlot de Kufo-Nisi, situé à l'extrémité de la Crète. L... s'était décidé à y aller voir, et, comme précédemment, pour Grabusa, m'avait chargé de l'expédition.

Nous avons donc quitté Hierapetra en mettant ostensiblement cap au Sud, afin de détourner l'attention de notre route véritable. La nuit venue, c'est-à-dire à environ dix milles de terre, nous avons mis cap à l'Est, puis, vers minuit, cap au Nord, dans la direction de Kasos.

J'avais pris le quart sous une pluie battante. La mer était grosse et nous étions en proie à un roulis violent. Je ne sais rien de plus fatigant et lancinant que ces coups de roulis continuels auprès desquels le plus dur tangage n'est rien. Il fallait se tenir à deux mains pour consulter la carte. Avec cela, un froid de canard, la brise s'élevant du Nord... et de l'eau jusque dans les bottes... flic ! floc !... Ah ! la sale nuit !...

Vers les 2 heures, je m'aperçois que nous n'avancions pas. Du côté de Sidéro, avec le courant sur le nez, la montée est dure... Il est nécessaire d'ouvrir l'œil si l'on ne veut pas être dépalé à toucher les cailloux. Dans une éclaircie, je saute sur le compas et prends un relèvement. Misère ! Nous marchions cinq nœuds à tout casser. Mieux valait sortir de là et faire des ronds au large en attendant l'aube.

Donc, j'envoie le timonier prévenir L..., qui monte aussitôt. Il renifle le vent et commande :

— Route au Sud !...

Le *Cap-Nord* ne se fait pas prier, tu peux m'en croire. Il (plonge) dans la lame et commence à tailler à belle allure... Au moins onze nœuds... l'embrun succède à la vaiselle cassée, et nous voilà partis, la queue en trompette, jusqu'à doubler la pointe orientale.

Non... quelle noce !... Pas besoin de laver le pont après une douche pareille...

A 4 h. 30, sous mon suroît, je crois distinguer Hufo-Nisi. La houle est presque tombée. Je fais parer le youyou pour descendre à terre et manoeuvre à gagner au vent.

C'est Joseph qui est de barre et voilà une heure qu'il m'ennuie pour descendre avec moi. Il use, à seule fin de me convaincre, de ce suprême argument qu'il n'y a point de bistro à Kufo-Nisi. Et, y en eût-il, que jamais, au grand jamais... lui, Joseph, ne faillirait à la parole donnée.

Il faut avouer que depuis Grabusa, le Boulonnais est sage. Hier, principalement, il a "bourlingué" comme un cœur. Sa cale est un miroir de propreté.

C'est dit. J'emmènerai Joseph...

Avec Merlin, son complice et mon grand gailard de Crétois, nous serons assez pour fouiller la côte, L... devant croiser au large avec le *Cap-Nord*.

A 5 heures, nous stoppons pour amener le youyou... Rapidement, nous embarquons le matériel : avirons, fanaux et grenades. On ne sait jamais... l'Allemand en fuyant peut passer à portée d'une bombe. On la lui servirait avec un réel plaisir.

Au moment de pousser, j'aperçois, à un mille environ, un voilier en panne... Brick ou goélette?... On ne distingue pas son pavillon, mais sur le pont, une masse sombre...

L... nous crie de l'arraisonner au passage... Et nous voilà partis... à petits coups d'avirons dans la brumaille du matin.

Mon vieux, je t'assure qu'à ce moment-là, j'étais à cent lieues de songer à ce qui allait suivre. Les yeux rivés à mes jumelles, je cherchais à deviner la nationalité du bâtiment et peu m'importaient notre petit nombre et l'absence de balles dans ma cartouchière, laquelle, je l'avoue, j'avais omis de remplir.

Joseph et Merlin "nageaient" en cadence, tandis qu'à mes côtés, à demi allongé sur le tapis de l'embarcation, le Crétois sifflait un air étrange.

Je manœuvrais de façon à accoster le voilier par l'arrière, ce dernier dérivant, toutes voiles battantes, dans la direction de Kufo-Nisi. Aucun mouvement qui semblât déceler la présence d'un équipage. On eût dit un bateau fantôme...

Je jubilais intérieurement, ne doutant pas que ce fût un navire de contrebande et que sa présence dans ces parages et celle signalée de l'*U-5* n'aient eu une certaine corrélation.

Mais, de même qu'auparavant, dans une circonstance semblable, voilà le Crétois qui, après avoir prêté l'oreille, me secoue soudain en s'écriant :

— Turcs !... Turcs !...

Vainement, je tente de mettre un terme à son agitation. Il me faut le menacer de faire demi-tour pour qu'il se taise. Encore s'accroupit-il au fond du canot et marmotte-t-il entre ses dents tout un chapelet d'injures sanglantes. Du moins, je les crois telles...

Turcs !... Ah ! par exemple ! Si jamais il a dit vrai, nous allons rire... L'avis n'est pas loin, il s'agit de manœuvrer "en douceur".

— Souque un coup, les gars !

— Lève rames !

Lentement, nous approchons du navire suspect. C'est une grande barcasse, mi-tartane, mi-goélette... très élevée de la proue, qu'agrémentent un buste de femme... Aucun bruit à bord... Décidé à ne pas donner l'éveil, je chavire la barre et me prépare à accoster par l'avant.

— Rentrez !

Les avirons alignés sur la banquette, Joseph et Merlin se dressent le long du bord et saisissent le bourrelet de leurs mains calleuses. Le youyou immobilisé, je me soulève doucement... jusqu'à dépasser la lisse... mais me laisse retomber presque aussitôt.

Kristulakis a raison... C'est grave... Beaucoup plus même qu'il ne pense... La partie centrale du pont est occupée par des sacs... la chose est entendue. Mais là-bas, tout à l'arrière... sous la brigantine... il y a quatre ou cinq personnages accroupis qui jouent aux cartes... Sur leurs têtes... le fez bleu ciel de la cavalerie turque...

Diabre !... Mais alors... La goélette en question ne serait-elle pas... ?

Il me semble que la joie va m'étouffer. En quelques secondes, le texte d'un télégramme de Milo me passe devant les yeux. Je le relis en "clair" :

"Un voilier ottoman a quitté Smyrne à destination des côtes de la Tripolitaine. Il porte un état-major destiné à prendre la direction des tribus senoussistes contre l'Égypte. Le capturer si possible."

Ce voilier?... C'est celui-là... L'état-major en question?... Je viens de l'apercevoir... L'ennemi est là, à vingt mètres de nous, et si grande est sa quiétude qu'il ne nous a même pas vus.

Combien sont-ils?... Cinq?... Dix?... Je l'ignore... et qu'importe?... Il faut, avant tout, les capturer vivants... Quels renseignements précieux ne tirerons-nous pas de cette prise?... Ils doivent être porteurs de documents d'une valeur inestimable pour l'Entente... le soulèvement de la Tripolitaine devant cadrer avec la marche allemande contre Suez.

D'ailleurs... comment nous éloigner sans donner l'alarme ? Le jour s'est fait peu à peu... Nous n'aurons pas parcouru cent mètres que nous serons criblés de balles... Mieux vaut risquer la chance en conservant pour nous l'avantage de la surprise... Rapidement, nous nous consultons du regard, et dans le plus grand silence, laissons filer le youyou à toucher l'arrière. Pendant le trajet, mes hommes ont ôté leurs bottes afin de ne pas glisser... Je suis chaussé pour ma part d'espadrilles de corde...

A voix basse, je leur fais mes dernières recommandations. Le Crétois, Merlin et moi enjambrons le spardeck et débrouillerons l'affaire. Joseph hêlera le *Cap-Nord* et se tiendra prêt à lui envoyer un bout en guise de remorque.

Tout se passera bien, j'en suis convaincu. Il me suffit d'examiner ces braves gens. Kristulakis n'a pour arme qu'un couteau solide, mais je sais ce couteau ouvert.

— En avant, les gars !... Et vive la France !

D'un bond, nous sautons sur le pont de la goélette et tombons comme la foudre au milieu

de la partie de cartes... Ah ! mon vieux, si tu avais vu ces binettes !... Le diable surgissant de la cale n'aurait pas produit plus d'impression sur ces faces blémisantes de peur...

Le fait est que notre aspect n'était guère pour les convaincre. Pieds nus, vêtus comme des forbans et hurlant à tue-tête, Merlin et le Crétois en tenaient déjà chacun deux qu'ils entre-choquaient à la façon des castagnettes.

Le malheur fut que je me trouvai aux prises avec le plus grand et le plus fort d'entre eux. Alors que ses compagnons demandaient grâce, ce gaillard-là m'avait empoigné à la gorge et cherchait à m'expédier par-dessus bord... Pour comble de guigne, je butai, tout en me défendant, contre un rouleau de cordages et tombai le genou sur la patte de l'ancre de réserve... La douleur fut très vive... et le Turc tira son revolver... Je crus bien ma dernière heure arrivée... Heureusement, le Crétois, qui avait tout vu, lâcha son prisonnier plus mort que vif, et mon agresseur fut allongé d'un coup de barre de cabestan en pleine figure.

Ce qui se passa ensuite?... A demi étourdi par l'effort que je venais de fournir, mes souvenirs ne sont pas très précis... Cramponné à la caisse à eau, je vis le Pacha se soulever comme pour crier quelque chose. Il se produisit tout un remue-ménage à l'avant de la goélette et Merlin jura comme un damné...

Le pont se couvrit presque aussitôt de gens à turban qui grouillaient comme des punaises. Il en sortait de la cale, des soi-disant sacs de maïs qui n'étaient autres que des sacs de couchage, bref, de toutes les ouvertures... Nous avions sur les bras une cinquantaine d'hommes de l'infanterie régulière. Ils dormaient encore, heureusement pour nous, et c'est grâce à cela que je t'écris à l'heure actuelle.

Le temps qu'ils mirent à se rendre compte de la situation et à trouver leurs armes au milieu des couvertures qui les encombraient, Joseph put héler l'avis à bord duquel on se doutait bien de quelque chose, mais d'où l'on n'osait tirer...

Tu vois d'ici notre position... Mes hommes sur l'arrière, avec les pachas en partis démolis, et moi qui ne valais guère mieux... et les Turcs qui affluaient sur le pont en g... lant comme des bourriques. De plus, l'un d'eux ayant coupé l'amarre du youyou, Joseph était en dérive, ses avirons à l'eau, incapable de nous venir en aide.

Mon vieux, je puis bien te l'avouer ; sans le Crétois qui leur fit un discours en turc et L... qui manœuvra comme un ange pour aborder la tartane, nous y passions tous... la chose est claire... il n'y a pas à louvoyer...

Donc, pendant que le *Cap-Nord* accostait et que les six hommes disponibles s'apprêtaient à sauter à la rescousse, il leur disait, le Crétois, des choses bien gentilles... Il les appelait : mes bijoux, mes agneaux, et puis :

— Nous allons vous étripier, tas de canailles, bandits, bachi-bouzouks, graine de Mahomet !
Ce qui ne paraissait pas leur plaire.

Ils le firent bien voir, et ce fut ce pauvre Baptiste qui paya les pots cassés, gratifié qu'il fut d'un joli coup de massue, à peine arrivé à bord. Il se précipita sur moi, le crâne fendu, répandant des flots de sang et gémissant :

— Mon enseigne ! Mon enseigne !

Que faire?... Il fallut bien le laisser là... à plat pont... La situation était sérieuse. Du reste, on ne s'entendait plus... Les hommes du *Cap-Nord* avaient bondi par-dessus la lisse, et, se précipitant sur les Turcs, leur arrachaient leurs armes, se battant un contre dix. Les chauffeurs élongeaient des manches pour les asperger d'eau bouillante, et, dominant le tout, la voix majestueuse de L... qui hurlait dans son mégaphone :

— Prisonniers ! Rendez-vous ! Embarquez-moi tout ça !...

Avec le roulis, ce n'était guère commode... Et puis, il fallait, à tout prix, les empêcher de nuire. Vois-tu qu'ils se soient aperçus de notre petit nombre et qu'une fois à bord ils aient balancé l'équipage à la mer?... Ça n'aurait plus été drôle du tout.

Heureusement, les choses obliquèrent selon mes vues, L... ayant eu l'excellente idée de tirer un coup de 47 à blanc, en visant dans le tas. Les Turcs furent sidérés, n'ayant pas remarqué notre pétoire, et tout de suite se montrèrent convaincus. Nous pûmes les désarmer un à un, et un à un les hisser dans la cour-sive. Là, le fourrier les passa en revue, il en dénombra quarante-neuf et douze officiers.

Restait à embarquer le matériel. Deux de mes hommes occupés à évacuer Baptiste, je me mis à la besogne avec les huit autres. Plus nous en sortions, plus il y en avait encore.

D'abord des caisses de cartouches ou de bombes... Puis des armes : fusils, revolvers de toutes les marques... De la sellerie pour les chefs arabes et des cadeaux pour leurs épouses : chemises de soie, sacs à main, miroirs de pacotille. L'Allemagne avait bien fait les choses !... Toujours plus au fond, des babouches, des vêtements d'uniforme... Enfin, des tapis d'Orient...

Nous avions péniblement transbordé la majeure partie du chargement, lorsque la vigie du *Cap-Nord* signala un périscope à un demi-mille, L... me cria de couper les amarres, ce que je ne fis pas sans avoir crevé quelques bidons de benzine et craqué une allumette.

Mais le sous-marin ne se montra plus. Après l'avoir cherché pendant une bonne heure, nous revînmes tirer à la cible sur la goélette qui brûlait.

Impassibles, les Turcs assistèrent à la chose. Je dois dire, pour être exact, qu'ils eurent un mouvement de rébellion pendant l'inspection du fourrier, s'étant aperçus, un peu tard, que l'équipage comprenait dix hommes en tout...

L'un d'eux tira sur G... qui parvint à éviter la balle et à le maîtriser sans aucun secours.

Du reste, L... avait fait braquer sur eux le 47, conservant le 65 pointé au large, en vue du sous-marin qu'il nous restait à servir.

Sitôt la goélette par le fond, je passai une inspection minutieuse, laquelle tu ne trouveras pas de trop quand tu sauras que sur les cinquante bonshommes nous trouvâmes cent vingt revolvers chargés, des ceintures de cartouches, des poignards, etc., le reste à l'avenant.

Sous la passerelle, les officiers s'étaient groupés, farouches, enveloppés dans de longs manteaux à la prussienne. Par courtoisie, je voulus m'occuper d'eux moi-même et les bouclai dans le carré des maîtres, Joseph hérita des soldats dans la cale à poissons. Ils y furent arrimés en compagnie du matériel, les panneaux fermés, hormis l'un d'eux pour laisser passer l'air.

Un factionnaire fut placé devant le carré, un autre au panneau et un troisième dans la cale, afin de doubler Joseph. Ceci fait, je m'occupai du pauvre Baptiste, bien délaissé dans tout ce tintamarre.

Les blessés n'étaient qu'au nombre de trois, dont lui seul assez grièvement.

Je le trouvai étendu sur les coussins de l'office, la tête enveloppée d'un linge et sa pauvre figure toute pâle. Doucement, je pris sa main brûlante de fièvre. Alors il ouvrit les yeux, et son regard chaviré se fixa sur moi, tandis qu'il murmurait sa plainte habituelle :

— Ah ! mon enseigne !

Je fis doubler le pansement humide et recommandai de le laisser dormir, trop faible pour qu'on s'en occupât davantage. Le malheureux avait bien perdu un demi-seau de sang.

Et pas de médecin ! Quelle panade que la nôtre, pendant cette remontée le long des côtes de Crète. De Kasos à Milo, il faut compter douze heures ! Baptiste serait mort avant. Tu n'as pas idée du chagrin que j'avais à la pensée de perdre ce dévoué serviteur. J'aurais mis tout en œuvre pour le sauver. Mais, perdu dans l'immensité, sans un instrument et sans un conseil, que faire ?...

Vers midi, je pus prendre un instant de repos et me laver les mains et le visage couverts de sang et de poussière. Puis je retournai près de Baptiste. Cette fois, je pus défaire le pansement et mettre à nu la plaie, affreusement profonde. Tant bien que mal, avec de mauvais ciseaux, je coupai les cheveux qui en obstruaient l'orifice et mis un tampon de ouate imbibé d'iode. Pendant tout le temps que dura l'opération, Baptiste serrait convulsivement mon ciré de ses doigts maigres, et ses yeux semblaient dire : " Merci ".

Le pensement terminé, il se rendormit. C'était bon signe... Je gagnai la passerelle afin de relever L... qui s'était appuyé douze heures de quart. Mon genou me faisait assez souffrir, je me juchai sur un escabeau et présidai de là haut à l'ouverture des bagages.

Je vis mes hommes s'en donner à cœur joie. Il fallut toute l'autorité de L... pour éviter un pillage en règle. Une à une, on ouvrit les valises de ces messieurs et on les vida, n'y laissant que les objets personnels avec un peu de linge.

Le soleil se coucha avant que cet inventaire fût terminé. Nous allions doubler Sidera. L... ordonna de laisser monter les officiers prisonniers afin qu'ils prissent l'air.

Ils parurent tous les douze, croyant à un interrogatoire, et se mirent à déambuler silencieusement. Quand ils surent que l'avis faisait route sur sa base, ils perdirent un peu de leur morgue hautaine et en vinrent aux confidences.

Nous apprîmes ainsi toute l'importance de notre capture au seul point de vue de l'état-major.

Il y avait là : Ahmed Pacha, lieutenant-colonel de cavalerie, professeur à l'École militaire de Constantinople ;

Loufty Bey, capitaine d'infanterie, sujet égyptien, auquel je crains bien que les Anglais, si jamais ils nous le réclament, ne fassent poliment son affaire ;

Choukri Pacha, également de la cavalerie ;

Enfin, huit ou neuf lieutenants et sous-lieutenants, tous frais émoulus de l'École militaire.

Si tu ajoutes à cela les cinquante hommes de troupe, les marchandises et les documents, tu avoueras que nous avons fait plutôt de la bonne besogne et tu ne t'étonneras point, mon bel enseigne à épauettes, que, malgré la fatigue qui nous terrassait, L... et moi, ayons passé cette nuit-là debout, à ressasser la même question tout en élaborant le plan de conduite à tenir.

Nous avions le cap sur Milo, où nous devions arriver au matin. Une fois là, que ferait-on de nos pensionnaires ? En admettant qu'on les débarquât, où les mettrait-on ? Ce n'est pas le vieux croiseur présent sur rade qui les prendrait à sa gamelle ! Les torpilleurs ?... trop étroits pour loger pareille compagnie.

Restaient les bateaux de passage, mais tous avaient une destination, et le commandant en chef pouvait seul les désaffecter. Enfin, il ne fallait pas songer à les caser à terre, car, bien qu'occupée en fait, l'île de Milo demeurait neutre en principe.

Il se pouvait donc fort bien qu'on nous en confie la garde et qu'on nous expédie dans un grand port, escortés d'un convoyeur pour la durée du parcours.

Quand je quittai le quart, à 4 heures du matin, nous étions aussi avancés dans nos réflexions.

Par dix degrés tribord, l'île de Milo surgissait de la nuit. L'atmosphère était on ne peut plus nette et la journée s'annonçait très belle.

Je sifflai la bordée de quart composée de " deux matelots de pont " qui s'étirèrent sous leurs couvertures et commencèrent la propreté du navire. J'avais promis à L... de " farguer clair " à l'entrée sur rade et je tins parole.

Lorsque le *Cap-Nord* doubla le rocher d'Anti-Milo, le pont était entièrement lavé. Je fis monter les Turcs de la cale à poissons et laissai sortir l'état-major du carré des maîtres. Disposés sur deux rangs, face "à l'Amiral", je dois avouer qu'ils faisaient un certain effet.

Lentement, nous défilâmes devant le *B...*, portant guidon du capitaine de vaisseau commandant la base, puis devant le croiseur *la F...*, nous dirigeant vers notre mouillage.

A ce moment, *L...* aperçut le *Lyon* qui s'apprêtait à appareiller, et ne put résister au plaisir de montrer nos prisonniers au vieux corsaire. La barre légèrement à droite, nous passâmes à toucher le concurrent. Celui-ci rabattit sa main sur ses yeux, puis rentra précipitamment dans sa chambre de veille, d'où il ressortit muni d'une paire de jumelles qu'il braqua sur nous.

A peine mouillés, nous fûmes accostés par une nuée d'embarcations à rames et à vapeur. Toute la division s'était donné rendez-vous pour contempler les pachas et quémander des souvenirs. Il fallut un ordre écrit du chef de base pour nous débarrasser de ces parasites.

L... se rendit aussitôt à bord du *B...*, tandis que je surveillais le repas des Turcs. Il rentra bientôt après, nous transmettant à tous les félicitations du commandant *M...*, lequel établit

des propositions en notre faveur, mais tint à ce que nous allions les porter nous-mêmes à l'amiralissime.

Et c'est dit... Nous partons demain pour Malte!... Traversée de quatre jours avec nos bonshommes... J'avoue que j'aurais bien dormi une nuit de plus, car je me sens à bout... Espérons que le temps sera beau... et qu'on nous escortera.

Ton ami,

BERNARD FRANK.

UNE BONNE LEÇON

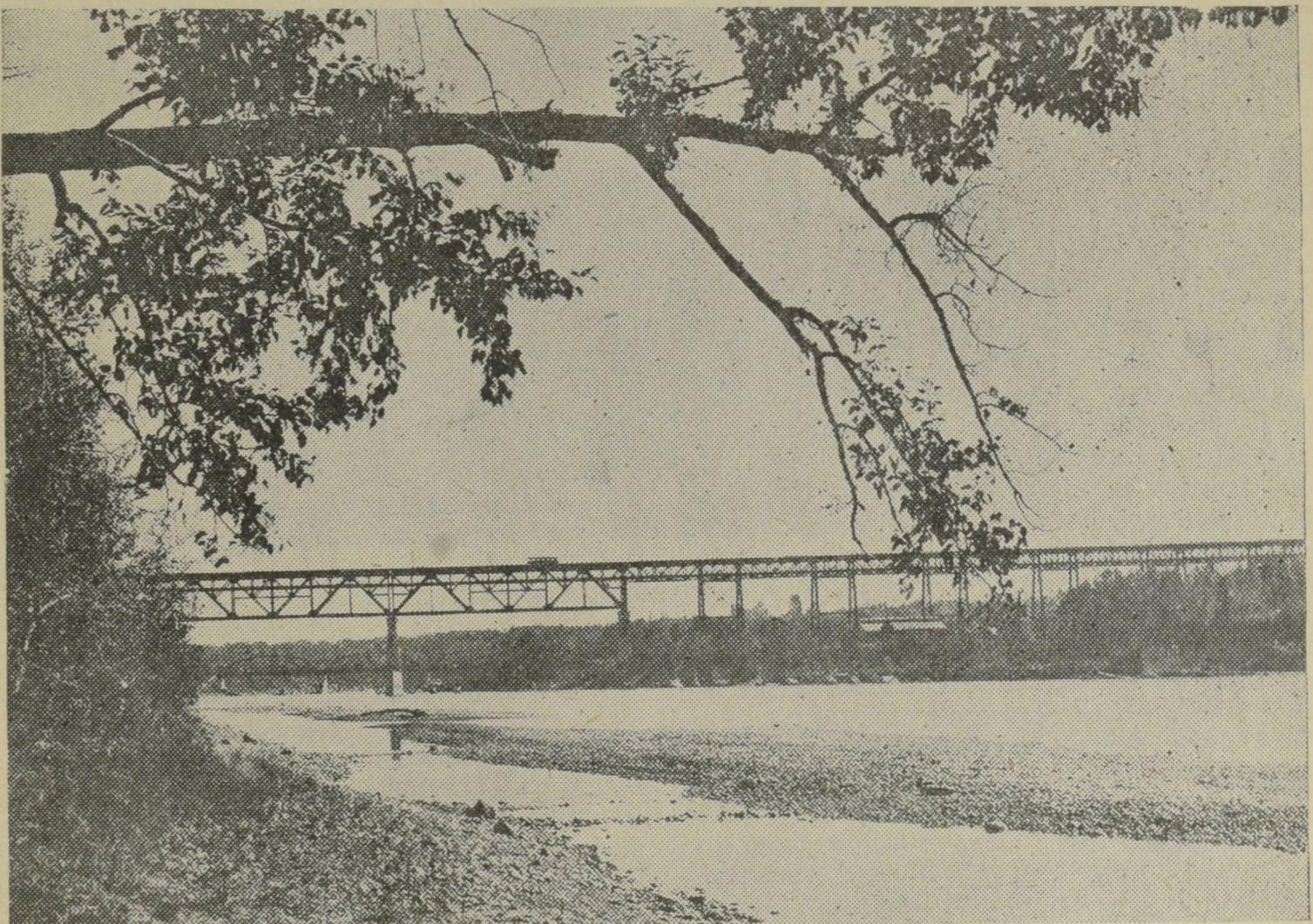
Un jour que Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, sortait d'un long festin, une pauvre femme vint à son tribunal, implorer la réparation d'une injustice. Elle fut condamnée.

— " J'en appelle s'écria-t-elle vivement.

— Et à qui donc ? répondit le roi.

— A Philippe à jeun.

Le roi, frappé de cette courageuse réponse, recouvra aussitôt son sang-froid, examina de nouveau l'affaire et revint sur son jugement.



PONT DU C. N. R. PRÈS D'EDMONTON

Nos missionnaires

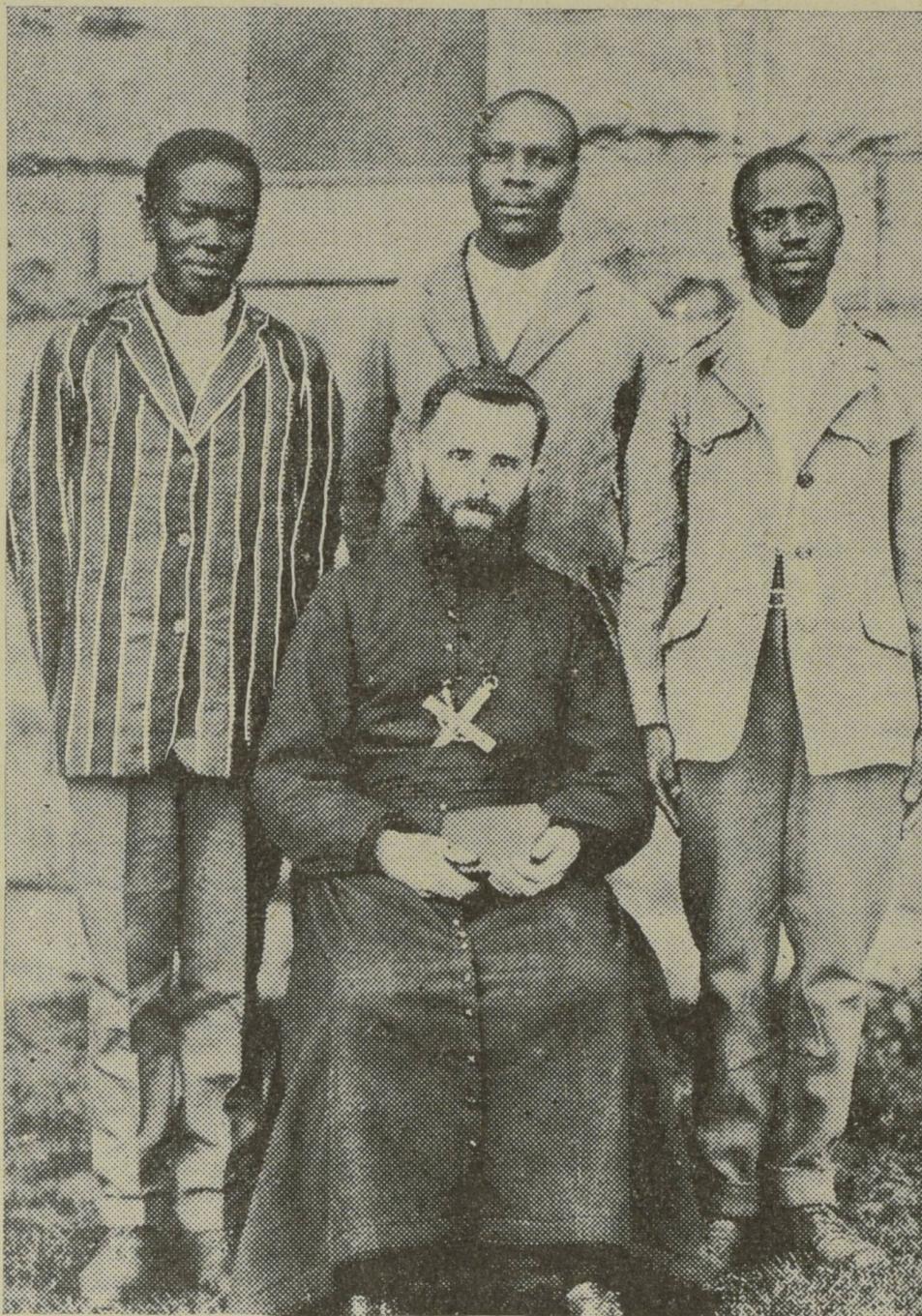
Nous avons reçu du R. P. Chevrier, O.M.I., missionnaire au sud-Africain, une intéressante lettre que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs. Puisse sa lecture ouvrir les cœurs et les bourses en faveur des œuvres de nos missionnaires.

Mission de Roma, via Maseru
Basutoland,
Sud-Afrique,

Le 10 mai 1924

Mon Révérend
Père,

Vous semblez manifester tant de sympathies aux missions catholiques du monde entier, qu'il m'est impossible de ne pas donner une belle occasion à vos lecteurs de se gagner une magnifique couronne pour le ciel. Vous avez peut-être appris que j'avais été, forcé par les circonstances, chargé de la fondation d'un grand et d'un petit séminaire pour les indigènes qui vivent au sud du Tropique du Capricorne. Déjà l'œuvre est commencée et grâces soient rendues à Dieu, mes petits Zoulous sont édifiants par leurs vertus et par leur esprit de travail. J'ai cru qu'il ferait plaisir à plusieurs de vos lecteurs de devenir parrain ou marraine de mes petits séminaristes noirs, soit en me faisant parvenir vêtements usagés ou argent me permettant ainsi de leur aider à gravir les saints degrés de l'autel. Je ne doute pas que l'idée vous plaira et que nous nous aiderons en petit frère à créer dans ses pays difficiles et de pauvreté inouïe l'œuvre des œuvres, l'avenir de l'Église et le désir de sa Sainteté. Il s'agit de la formation d'un prêtre,



LE R. P. O. CHEVRIER, O. M. I.
et ses premiers séminaristes

d'un prêtre indigène. Oh! plusieurs cœurs se laisseront toucher et je suis certain à l'avance de recevoir une vraie pluie de petits mandats de poste qui me permettront de construire une meilleure habitation que ma pauvre hutte couverte en paille et dont le parquet est en terre durcie avec de la bouse de vache.

Voici un petit billet qui pourrait diriger l'intention de vos lecteurs. Je vous souhaite de me trouver plusieurs mamans; Dieu vous bénira et vous aurez procuré à un petit frère canadien, le premier au Sud-Afrique, un bon verre d'eau fraîche qu'il fait bon de boire en plein midi dans un pays de feu tel que le nôtre.

Bien vôtre en
Jésus et la Vierge
Immaculée.

Un petit africain
qui vous aime,

Odilon CHEVRIER,
o.m.i.

P. S.—Ces vêtements peuvent être envoyés au noviciat des R. P. O. M. I., ville La Salle, près Montréal, où on me préparera une caisse bientôt. Quelques dollars surtout sous forme de mandat de poste afin de m'aider à construire l'an prochain, des mamans, c'est encore mieux et pour moi et pour mes petits séminaristes.

Merci.

LES OBLATS EN AFRIQUE

La congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée connue au Canada par ses trois quarts de siècle de travaux héroïques, surtout dans l'évangélisation de l'Ouest, a aussi la charge au sud de l'Afrique de cinq vastes Vicariats Apostoliques.

Mgr Allard, O. M. I., l'un des fondateurs des Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie de

Montréal, fut le premier Vic. Apost. de ces missions, dès 1852.

Plus de 140 Oblats Pères et Frères convers s'y dépensent actuellement au salut des Cafres, Zoulous, Basutos, Hottentots et autres, à part leurs œuvres chez les mineurs et colons de populations blanches.

Pour le succès de ces missions trois éléments sont indispensables : des missionnaires, des aumônes, des prières. La formation d'un clergé indigène est au premier rang du programme tracé aux missionnaires par les Souverains Pontifes.

DIVERSES MANIÈRES D'AIDER LES MISSIONNAIRES DU VICARIAT DU BASUTOLAND AU SUD DE L'AFRIQUE

1.—Adoption d'un missionnaire pour un an	\$ 200.00
2.— Adoption d'un séminariste pour un an.	100.00
3.— Adoption d'un séminariste à perpétuité	2,000.00
4.— Adoption d'un catéchiste pour un an	40.00
5.— Adoption d'un catéchiste à perpétuité.	1,000.00
6.— Fondation d'une maison de prières dans un village	200.00
7.— Fondation d'une église de station	2,000.00
8.— Fondation d'une église de mission	5,000.00
9.— Fondation d'un couvent de religieuses	2,500.00
10.— Fondation d'une école indigène	1,000.00
11.— Adoption à titre de parrain d'un enfant indigène.	5.00

Toute aumône, si petite soit-elle, sera reçue à ces intentions avec la plus vive reconnaissance, soit au *Scolasticat des Oblats, Ottawa, Ont.*, soit à *Mission de Roma (via Maseru) Basutoland, Sud-Afrique*.

Le professeur explique le singulier et le pluriel.

— Voyons, mes enfants, j'espère que vous avez compris. Jean, comment écrit-on "deux heures moins le quart" ?

— Sans s, Monsieur.

— Pourquoi sans s ?

— Mais, Monsieur, parce que deux heures moins le quart, ça ne fait pas tout à fait deux heures, alors ça n'est pas le pluriel.

332 avant J.-C. ⁽¹⁾

(HISTOIRE VRAIE)

In matutino semina semen tuum.
ECCL, XI, 6,

*Tout au matin de leur vie jette-leur
la bonne semence,*



L l'avait pourtant si bien étudié son concours d'Histoire ! D'abord, c'était sa branche favorite. Les autres disaient de lui : " Ah ! oui, Pierre Varelles, il est fort en Histoire "

Il aimait tant, lorsqu'on avait bien su ses affaires et que le Père était content, l'entendre prolonger un peu, le cours, beaucoup même quelquefois, en faisant semblant d'oublier l'heure. C'était toujours lui qui avait à poser mille questions terribles :

— Mais alors, Père, les Egyptiens, s'ils n'avaient pas de fer, comment faisaient-ils pour tailler leurs pierres ? . . .

— Et le bœuf Apis, Père, quand il était mort, si on n'en trouvait pas d'autre, comment faisait-on ? . . .

— C'est vrai, Père, que vous avez déjà vu des momies ? . . . etc . . . etc . . .

Bref, pour le moment, il était là, sur son banc, animé et fiévreux, en train de rédiger sa copie. Il était content : Toutes questions qu'il savait. Il y avait cependant, à la cinquième, une petite date qu'il ne se rappelait plus bien. Fin de l'Empire Egyptien ? Conquis en l'année ? . . . par Alexandre le Grand. Un fameux encore, celui-là, qui a pris sa médecine quand on lui avait dit qu'il y avait du poison dedans ; enfin il avait tout de même eu de la chance que ce ne fût pas vrai . . . — Oui, mais, ce n'est pas tout cela. Il y a toujours cette malheureuse date qui ne vient pas. 1236 ? . . . 532 ? . . . Il y a un 3 dedans, c'est sûr, mais le reste ? . . . Et dire qu'il la savait si bien ! Il n'y en avait que trois à savoir ; et il les a encore répétées deux fois, avec Mère, tantôt, en attendant le dîner . . . enfin !

Et on s'agite sur son banc, et on prend sa tête entre ses deux mains, et on regarde au plafond, et les jambes s'impatientent : Vlan ! un coup de pied au voisin : — " Tranquille, toi ! . . . " Ça ne vient toujours pas ! Le voisin, tiens, à quelle question est-il ? — Oh ! juste à la cinquième aussi. — Est-ce qu'il la sait, lui sa date ? — Ah ! mais, attention ! On ne peut pas regarder ; même sans le faire exprès, c'est la carte verte et zéro points, le Père l'a dit.

(1) Ce récit édifiant est tiré du beau livre du R. P. Léopold Derbaix : *Mes petits hommes*, publié à Bruxelles, (Librairie de Lannoy, 79, Chaussée de Haecht), prix : 4 francs 50 franco.

Tout de même, c'est bien emb... juste cette maudite date. Ça va peut-être lui faire perdre deux points. Le Père a dit qu'elle était importante, c'est peut-être une dégringolade de trois ou quatre places... Et de nouveau, malgré lui, les yeux louchent sur la copie du voisin. Sapristi ! le chiffre est là, encore un peu il le lisait !. Ah ! mais non ! — D'abord ce serait tricher, et ça, non ! il ne l'a jamais fait, il ne veut pas ; tant pis ! Essayons toujours les autres questions ; ça viendra peut-être après.

Oui, mais voilà que tout s'embrouille maintenant, le reste ne vient pas non plus ; il le savait si bien pourtant ! Et cette maudite date qui dense toujours devant ses yeux, pas moyen de penser à autre chose. Vous allez voir qu'elle va lui faire rater tout son concours, alors qu'il l'avait si bien étudié !

Et voici que je ne sais quoi lui monte aux yeux, picote aux paupières qui tremblent. Deux grosses larmes sont là toutes prêtes à déborder... C'est tout de même trop fort ! C'est toujours la même chose. Il n'aura jamais de chance ! Et l'autre, à côté, qui l'a la fameuse date, sans même chercher.

Et la tentation devient brûlante, irrésistible. Le petit cœur bat à rompre, les yeux brillent de fièvre et le porte-plume tremble aux doigts... Le Père, lui, a l'air très absorbé dans la contemplation du mur d'à côté.

Le Père... ? Voilà dix minutes qu'il suit pas à pas, sans rien laisser voir, le petit drame du second banc. Il a tout vu, tout deviné, du premier coup d'œil. Ils sont encore si bons, ses petits ! Ils sont encore gauches et malhabiles à feindre quand ils font mal. Toute leur petite figure, de calme et candide devient agitée, sombre, tragique, ou bien affecte naïvement une indifférence si fausse qu'il n'y a pas moyen de s'y tromper.

Il se demande, le Père, pas beaucoup moins ému que son petit Adam en face de sa pomme, si lui aussi, ce Pierre Varelles, si ouvert, si franc jusqu'ici, va céder, comme tant d'autres, à la première et banale suggestion du mal... Allez donc, alors, essayer d'allumer la petite lumière qui doit grandir avec eux et éclairer toute leur vie d'homme !... A quoi bon prêcher contre le mensonge, les tricheries et le reste, raconter de belles histoires d'enfants braves, francs, loyaux, courageux... si les meilleurs même cèdent ainsi et s'étalent, à plat ventre, au premier choc dans le chemin de l'honneur et du devoir ! A quoi bon alors ?...

Tout à coup, le Père est coupé dans ses réflexions découragées : on frappe ; on vient prendre note des absents... Au second banc : un éclair. L'occasion est trop belle, dans deux secondes, il sera trop tard... Et, pendant que le Père signe le billet, notre triste héros se penche

doucement, comme pour prendre de l'encre. Et tandis que la plume s'attarde, très naturellement (oh ! comme il est déjà fort...) autour de l'encrier, un regard de fauve glisse et dévore les trois malheureux chiffres : 332 !... Ah ! de fait, il s'en souvient maintenant ; c'est évident, c'est 332 ; il le savait, c'est clair, il l'aurait retrouvé tout de suite d'ailleurs... Un coup d'œil au Père. — Rien de ce côté. Le voisin, lui, continue placidement à aligner ses phrases ; encore une ligne et demie et il allait tourner la page. Il était temps !

Un gros soupir et : " Vite maintenant, il s'agit de rattraper le temps perdu ". Et, l'œil en feu, les pommettes rouges, il s'absorbe soudain avec un empressement dénonciateur, dans les questions suivantes.

Mais qu'est-ce ? Le Père descend de la chaire. Quelle figure sévère, non, triste plutôt, oh combien ! Mon Dieu, il vient par ici. Ça y est. Je suis sûr qu'il m'a vu ! Et le fantôme se dresse, de la carte verte et des zéro points, et la honte à la maison et devant les autres. " Il a copié. Il a triché au concours d'Histoire..." Ah ! maudite date, va !

Le Père, lui, a tout compris, et cette tranquillité affectée qui s'absorbe et voudrait rentrer sous les feuilles blanches et cette physionomie qui transpire tout le petit drame intérieur ; tout cela lui fait une évidence aussi claire que s'il avait vu le coup.

Comme un justicier, il s'approche, les yeux fixés sur la copie. Il veut que le petit coupable sache qu'il soupçonne quelque chose et même plus, peut-être. Il faut, à tout prix, éviter une récidive moins heureuse qu'il serait obligé de dévoiler et de punir... ce qui serait encore le pire de la catastrophe.

*

* *

La récréation de quatre heures.

— Tu as bien fait, toi ?... Et toi ?

— Oh ! oui, j'ai tout bon, je crois.

— Moi aussi.

— Moi, j'ai oublié la captivité des Juifs.

— Moi, non, j'ai mis Ninive au lieu de Babilone.

— Et toi, Pierre ?

D'un air détaché :

— Moi, oui, assez bien.

Puis, impatient, presque de mauvaise humeur :

— Mais c'est bon, hein, ce concours ! Allez, jouons !

Et la partie de " Balle au Chasseur " s'engage endiablée. Il faut que les nerfs déchargent toute l'électricité accumulée pendant les deux longues heures d'immobilité de la classe. On

court, on crie, on "cale", on rit, on gambade comme de petits fous. Comme le concours — et la faute — sont loin !

Le Professeur accoste le Père Surveillant.

— Est-ce que Pierre Varelles n'est pas portier de votre étude ?

— Oui. Vous trouvez qu'il court trop par la maison ? Il perd son temps ?

— Non, non. Seulement, tâchez donc de me l'envoyer sous un prétexte quelconque, ce soir, pendant l'étude. Je voudrais avoir l'occasion de lui faire une petite leçon.

*

* *

Installé à son bureau, le Père s'attaque au paquet des trente-huit copies du concours. L'une après l'autre, les feuilles passent, et les coups de crayon rouge, jetés à la volée, pleuvent comme des blessures, les chiffres s'alignent dans la marge. Les copies se succèdent et s'empilent, criblées ou bien, plus rares celles-ci, presque immaculées.

Un petit pas précipité au bout du corridor et qui s'approche. — Ah ! c'est lui !

Le cœur lui bat bien un peu, au Père... Un regard sur son crucifix de cuivre : " Mon Dieu, que je ne fasse pas de faux pas ! Soufflez-moi le mot qu'il faut... C'est un grand moment, après tout, pour cette petite âme."

— Toc, toc...

— ...trez !... Ah ! tiens, c'est Pierre !

Et le Pierre entre, espiègle et rieur comme d'habitude, dans sa blouse de laine grise, et sa grosse ceinture de cuir, avec sa courte culotte de velours brun, laissant voir des genoux dont toujours un au moins, est écorché.

— Père, le P. Surveillant vous fait dire que c'est Samedi et...

— Pas possible, Pierrot ! Merci pour la nouvelle !

Eclat de rire, si simple, et si frais que le Père se demande si, tout de même, il ne s'est pas trompé.

— ...non, mais c'est parce que l'étude finira un quart d'heure plus tôt.

— Ah ! très bien, à six heures et demie donc. Bon, Pierre, je serai là. Et, à propos, le concours, est-ce qu'on a bien réussi ? Vous voyez, je le corrige.

— Hum... Assez bien, je crois.

Sur la figure, une ombre passe, les yeux s'embrument.

— Qu'est-ce que nous avons manqué ?

— Hum... Sais pas trop.

— Et la cinquième question, on la savait ? la date d'Alexandre. On a eu un peu de peine à la retrouver, je crois !

Les yeux chavirent, les jambes flageolent, un petit hoquet, presque un sanglot, qu'on ne sait pas retenir.

— Allons, Pierre, venez donc près de moi.

Et le Père le fait venir à côté de lui, face au bureau où s'étale le 332 accusateur. Sans se voir dans les yeux, on en viendra peut-être plus facilement aux aveux.

— Voyons, quand on a commencé son concours, est-ce qu'on se rappelait cette date ?

Un soupir qui signifie : Non.

— Et cependant, on l'a écrite... Comment l'a-t-on retrouvée ?

— ...

— Allons, mon petit Pierre, n'ayons pas peur ; soyons bien sincère ; dites-moi, à moi seul tout bas... comment avez-vous retrouvé la date ?

Cette fois c'en est trop ; comme un nuage noir qui crève, l'aveu s'effronde dans un déluge de pleurs, une cascade de sanglots.

— Je... je... l'ai copiée sur Servet.

Et les larmes de pleuvoir de plus belle.

— Ah ! c'est bien, mon petit Pierre, je l'avais deviné que vous aviez copié ; je le savais, sinon je n'en aurais pas parlé, n'est-ce pas ? Mais je voulais que vous le disiez vous-même, Allons, c'est bien d'avouer une chose dont on a honte et cela rachète déjà un peu la faute. Mais, dites-moi, y avez-vous songé ? comment avez-vous pu, vous, Pierre Varelles, employer un pareil moyen, dites ?

— Mais, Père, je la savais si bien, j'avais tant étudié, à midi, j'avais encore répété avec Mère ; et puis, plus moyen de la retrouver, et puis le reste ne venait plus non plus, j'embrouillais tout à cause de cette sale date...

— De fait, la fin du concours ne vaut pas le début qui est fort bien.

— Alors, quand on est venu pour les absents, presque sans le faire exprès, j'ai regardé sur Servet.

— Et mon Pierre n'a pas songé qu'il risquait un zéro et la carte verte ? Car, si je l'avais pris sur le fait, j'aurais été bien obligé, moi, de les lui donner. Et j'entends d'ici les autres, après l'étude : " Eh ! Pierre Varelles, il a eu la verte, il a copié au concours d'histoire... il a été pris... c'est bien fait ! C'est facile ainsi d'être premier !" Et puis, le soir, à la maison, Père et Mère, qu'est-ce qu'ils auraient pensé ? Ils auraient été fiers de leur Pierre !

Car, voyez-vous, mon petit, ainsi vont les choses : on triche au concours ; au jeu, on ne se gêne pas davantage ; un jour, on garde quelque chose qui ne vous appartient pas, on... vole, pour dire le mot ; et plus tard, un beau jour, on apprendra que M. Un Tel a été indélicat en affaires et qu'on parle même d'enquêtes et de tribunaux !... Et tout cela a commencé par de petits vols de rien du tout, des mensonges, de petites tricheries, au jeu ou en classe.

Mon Pierre n'en arrivera pas là, car ce n'est pas un menteur ni un tricheur ; mais, une fois, il a agi comme s'il l'était ; et s'il ne réagit pas tout de suite, c'est fatal, il le deviendra.

Epouvanté de découvrir tant de noirceur dans sa pauvre petite âme et se voyant déjà, sans aucun doute, sur les bancs de la Cour d'Assises, l'accusé sanglota désespéré :

— Mon Père, je n'avais pas pensé à tout cela, moi ! Je ne savais pas que c'était si mal que cela !

— Si, Pierre, c'est ainsi. D'ailleurs, songez un peu, même si personne n'avait rien su, pas même moi, qui croyais que mon Pierre était un bon enfant, qui a ses défauts, mais en qui on pouvait avoir confiance, moi qui devrais me dire maintenant, que je me suis trompé, que je dois me défier de lui... eh bien, même si je n'avais rien vu, est-ce que mon petit Pierre ne sent pas qu'aux yeux du bon Dieu — qui a toujours vu, lui — et à ses propres yeux aussi, il n'est plus comme avant ; il a quelque chose à cacher ; il n'ose plus regarder bien en face. Il ne peut plus se dire à lui-même : “ J'ai beaucoup de défauts, mais, au moins, je n'ai jamais menti, je n'ai jamais triché ! ” C'est quelque chose, voyez-vous, de pouvoir se dire cela à soi-même, et cela vaut, cent fois, mille fois plus que n'importe quelle place dans n'importe quel concours !...

C'était, à ce moment, un véritable déluge qui coulait et secouait de sanglots le pauvre petit coupable ; les bonnes et douces larmes du repentir et des aveux qui aèrent l'âme empestée de remords.

— Et maintenant, voici ce que nous allons faire. Je ne veux rien exagérer ; ce n'est peut-être même pas un péché, ce que nous avons fait là ; mais c'est une chose très laide et très basse et qui peut mener à de terribles habitudes. Eh bien, demain c'est Dimanche, quand il ira à confesse, Pierre dira ce qu'il a fait. Et puis, il promettra au bon Dieu, il lui donnera sa parole, sa parole d'honneur, vous entendez, sa parole d'honnête homme, que cela ne lui arrivera plus, il a été trop triste et trop honteux ! Et moi, de mon côté, je n'en parlerai pas, évidemment ; et même je n'y penserai plus.

— Oui, Père. Oh ! bien sûr que je ne le ferai plus !

Puis, soudain, le Père eut une inspiration... C'était un quitte ou double... Il risqua.

— Tiens, il me vient une idée... Je connais mon Pierre ; eh bien, s'il veut, je vais lui donner l'occasion de faire quelque chose de très beau, de très “ chic ”. Une faute avouée est à demi pardonnée ; eh bien, s'il veut — car cela lui coûtera beaucoup ! — s'il veut, il peut la réparer tout à fait.

Un “ Oh ! oui, Père ” énergique interrompit.

Regardez, voilà la copie avec la fameuse date. Si nous n'avions pas triché, elle ne serait pas là... Eh bien, tenez, voici une plume, si vous voulez, vous pouvez faire qu'il ne reste rien de la faute et ce sera tout à fait comme si rien ne s'était passé... Vous devinez ce que je veux dire ?

Entre deux soupirs : “ Oui, Père ”.

Il est bien entendu que je ne vous y oblige pas, mais pas du tout, le chiffre est là, moi, je n'y toucherai pas. Si vous l'effacez vous perdrez des points.

— Beaucoup, Père ?

— Je vous le dirai tantôt, si vous voulez. Vous perdrez peut-être votre place... et, encore une fois, vous êtes libre, si vous préférez ne rien changer, c'est comme vous voulez et nous n'en reparlerons plus.

— Mais, Père, je la savais quand même ; et puis, d'autres aussi, peut-être, trichent quelquefois... et puis, je vais perdre ma place...

L'objection fit plaisir au Père. Il devinait la partie gagnée et la droiture victorieuse ; mais le sacrifice était dur, il coûtait cher. C'était ce qu'il fallait.

— Ecoutez, Pierre, là n'est pas la question. Allons ! parlons franchement, comme à un homme. Les deux ou trois points que nous gagnons avec cette date, avons-nous, oui ou non, le droit de les avoir ? — Non, n'est-ce pas. En fait, nous les avons... — il faut bien dire le mot, — nous les avons volés ; notre place, nous l'aurons volée. Eh bien, voulons-nous, oui ou non, la garder ? Songez un peu, mon petit Pierre, au bon Dieu, à vous-même et à vos parents ; et demandez-vous, s'ils étaient ici, ici, avec nous, qu'est-ce qu'ils voudraient vous voir faire ?

Mais, déjà la bonne nature avait repris le dessus. Notre converti empoigne le porte-plume et, d'un seul trait énergique à trouer le papier il barre le fameux 332.

— Voilà, Père, c'est fait !

Quel soulagement dans le cœur du Père et dans celui de son petit homme ! Quelle poignée de main, vigoureuse, à se briser les doigts.

— Allons, Pierre, je vois qu'on m'a compris. Je vous félicite. C'est très bien et c'est très beau, ce que vous avez fait là, et la faute est largement payée. La leçon a été dure, n'est-ce pas ? et on s'en souviendra longtemps, je crois.

— Ah ! oui, Père, je vous assure !

— Voyez-vous, mon petit homme, nous sommes tous faibles, et à nous tout seuls, nous ne valons pas grand chose. A tout le monde une sottise échappe, un malheur arrive ; mais tout le monde ne sait pas se reprendre et réparer comme vous l'avez fait. Dites-moi, êtes-vous content, maintenant ?

— Oh ! oui, Père, que je suis content ! Maintenant, il me semble que cela me serait bien égal d'être le dernier.

Et, en le congédiant, le Père ajouta :

— Avant de partir, retenez ceci : Vous savez que votre professeur aimait son Pierre et l'estimait beaucoup. Sa faute lui avait fait bien de la peine, plus que vous ne pensez. Eh bien, maintenant, non seulement la faute est oubliée, mais — c'est très sincère, voyez-vous — son petit Pierre, il l'aime et il l'estime encore plus qu'avant.

— Ah ! Merci, Père, c'est bien cela qu'il fallait, surtout !

— Allons, bonsoir, Pierre, et toujours droit devant le bon Dieu, n'est-ce pas ?

— Oui, Père. Bonsoir, merci, merci, Père.

Un galop qui ébranle le corridor recueilli et va bien sûr impatienter tous les vieux Pères du voisinage. Que voulez-vous ? Quand on a des jambes de douze ans et une petite âme légère, à monter au ciel toute seule !...

Et le Père revient à ses copies ; en regardant son vieux Christ de cuivre, un merci bien profond lui monte aussi aux lèvres et il murmure :
 “...et semen germinet et increscat — J'ai pu, Seigneur, jeter la bonne semence, faites, Vous, qu'elle germe et grandisse pour vos moissons...”

(Mes petits hommes.) Léopold DERBAIX.

COMMENT BENJAMIN CONSTANT APPRIT LE GREC

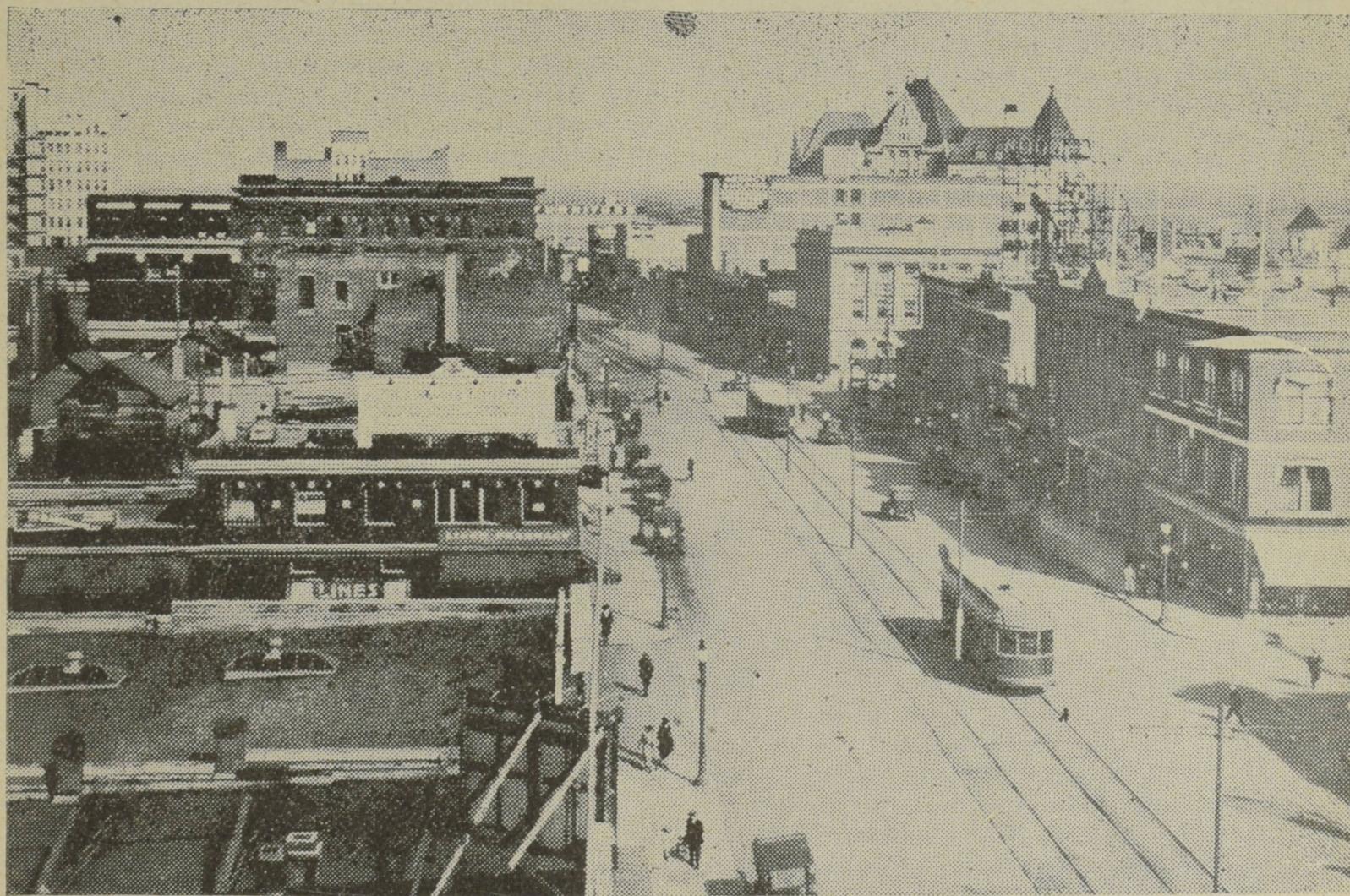
Benjamin Constant, qui devait plus tard se faire un grand nom dans la littérature française, était un très mauvais écolier et faisait le désespoir de ces précepteurs. L'un de ceux-ci trouva un moyen très ingénieux de l'intéresser aux études. Il lui proposa d'inventer une langue qui ne serait connue que d'eux seuls. Benjamin accepta avec enthousiasme. On commença par inventer un alphabet ; c'était le précepteur qui traçait les lettres. On passa ensuite aux mots, puis à la grammaire, et bientôt on arriva à constituer de toutes pièces une langue harmonieuse, très belle, très riche. Or, cette langue à laquelle l'élève, jadis rebelle, croyait avoir collaboré, n'était autre chose que la langue d'Homère : le grec ; et, comme Benjamin Constant le disait lui-même, son précepteur était parvenu à lui apprendre le grec, en le lui faisant inventer.

— Épousez-là donc ! Elle vous aime et vous rendra heureux. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Son passé.

— Et que reprochez-vous à son passé ?

— Sa longueur.



VUE D'EDMONTON, CAPITALE DE L'ALBERTA

Les bombardements de Paris

(MARS 1918)

Six ans ont passé depuis les journées terribles que Paris vivait sous l'alerte de la Bertha et des avions allemands... Faut-il cependant que de tels souvenirs se perdent ?

Les pages suivantes, d'un puissant réalisme, sont une peinture trop fidèle pour que nous ne les gardions pas dans notre anthologie.

La nuit venue, toutes les fenêtres se voilaient et les volets des boutiques se baissaient. Coiffés d'abat-jour de tôle, les rares réverbères allumés tamisaient une lumière bleue à travers leurs verres peints. En dehors des voies principales, l'obscurité était opaque et les bourgeois attardés se servaient de petites lampes électriques pour connaître leur chemin. Quand la lune diffusait une clarté suffisante, la ville redevenait praticable, mais au risque permanent de la visite des gothas. On les sentait venir, et, le soir, les habitants de Paris, inspectant le ciel avant de rentrer dans leurs demeures, se disaient les uns aux autres : " Le temps est beau. A tantôt, dans la cave ! "

C'est alors que vers 10 heures, 11 heures, minuit, une heure au plus tard, quelquefois à deux reprises par nuit, éclataient dans le ciel nocturne et sur la ville blanchie par la lune les mugissements lugubres des sirènes. Il y en avait quinze postes : aux Invalides, sur Notre-Dame, sur l'École de Droit, à Saint-Sulpice, à la Gare de Lyon, aux réservoirs de Montmartre, à l'Opéra, à la Tour Eiffel, à l'Hôtel Astoria, sur un toit de l'avenue Daumesnil et sur les mairies des III^e, X^e, XI^e, XIV^e et XV^e arrondissements. Une première partait tantôt proche, tantôt lointaine, dans un hululement déchirant et progressif, montant par ascension chromatique au sifflement le plus aigu, pour s'affaïsser ensuite longuement comme un apocalyptique soupir. Aussitôt d'autres répondaient, se déchaînaient, unissaient et mêlaient leurs clameurs stridentes. C'était un ouragan étourdissant, un diabolique concert de tous les serpents démuselés des âges fabuleux, un gigantesque raz de sonorités hurlantes qui bouleversaient les oreilles et paralysaient le cœur. Tirés de leur lit, de leur fauteuil, de leur table de travail, sortant les nourrissons des berceaux et les malades des alcôves, les Parisiens assourdis, en robe de chambre, un bougeoir à la main, descendaient dans leurs excavations souterraines. Les théâtres, cinémas, restaurants, cafés se vidaient momentanément de leurs spectateurs ou de leurs clients, qui, rejoignant sans hâte les abris, y

venaient pour quelques minutes ou quelques heures, camper, dormir, flirter, souper. Refuge de tout repos, les tunnels du métropolitain où, dès le premier signal de l'alerte, le courant électrique et le trafic des trains étaient interrompus, se remplissaient d'une foule hétéroclite et grouillante, qui, insoucieuse de ce qui se passait au-dessus, musait, flânait, bavardait, buvait, chantait ou circulait en clopinant le long des voies pour gagner les cryptes impénétrables et la sécurité absolue des stations profondes.

A peine les huées des sirènes avaient-elles cessé, que le tonnerre des canons commençait ses rugissements. C'était d'abord un lointain grondement, comme le roulement confus, porté par l'espace, d'une tempête au large. Puis, soudain, les tirs de barrages déclanchés dans toutes les régions de la périphérie, éclataient tumultueusement, empourprant les horizons de lueurs détonantes, qui semblaient la gueule rouge d'un immense brasier circulaire. Bientôt les fulgurations montaient, envahissaient le ciel. On voyait jaillir les fusées et scintiller les shrapnels qui explosaient avec un long miaulement suivi d'une crépitation sèche. De place en place, du Sud, de l'Est, de l'Ouest, du Nord, d'énormes faisceaux lumineux, sortis de terre, s'élançaient dans le firmament clair, où ils dardaient de larges rais blancs qui se déplaçaient, accrochaient de subites luminosités aux nuages violâtres. De mystérieux ronflements, des ronronnements musicaux de moteurs passaient dans l'éther clignotant comme des bourdonnements d'insectes. Le vacarme devenait alors titanique. Aux canons de la Ceinture, se joignaient les batteries mobiles, qui postées aux carrefours ou précipitant leur poursuite dans les rues désertiques, déchargeaient, la bouche en l'air, de tonitruantes bordées dans la nuit fantomatique et vibrante. Les projecteurs allongeaient leurs rayons. Les feux d'artifice des obus parsemaient le zénith de fugitives constellations. Soudain, un sifflement hurlait, un fracas se répercutait, une gerbe de flammes s'échevelait. On entendait des vagues cris et des écroulements de maisons. Frénétique, la canonnade s'exacerbait, les sillonnements des projectiles se multipliaient en rafale, l'incendie de la défense rougeoyait plus violemment, les nuées déchiquetées se tordaient et la lune s'ensanglantait dans l'apothéose fulgurante de la conflagration aérienne. Puis le bombardement s'éloignait, s'assoupissait redevenait lointain, sourd, indistinct, avec parfois le coup solitaire et tardif d'un fusant égaré.

Un prodigieux silence succédait alors pendant quelques minutes au houvari démoniaque de la mêlée céleste.

Et tout à coup, comme un gazouillement de pinson après l'orage, on percevait dans l'éloignement de gais pétilllements de clairons. Ils se rapprochaient. Un roulement grondait, grossissait. Au tournant de la rue, une torpédo rouge

de pompiers apparaissait dans la lueur des torches et l'on écoutait allègrement retentir les cornements alertes de la berloque. A ces sons joyeux, les autres dégorgeaient leurs habitants. On voyait ceux-ci sourdre de terre, par des longues théories, les visages souriants, les gestes vifs, les gosiers sonores. Les rues recouvraient leur animation. Des portes, des fenêtres s'ouvraient ; les lumières volutaient dans les escaliers. Une à une les cloches des églises s'éveillaient, puis toutes à la fois ; dans tous les clochers, à toutes les tours, dans tous les quartiers, sur toute l'immense ville revenant à l'existence. Puissantes, graves, claires, mélodieuses, elles sonnaient, tintaient, vibraient, carillonnaient à grandes ondes et à toute volée. De St-Jacques au Sacré-Cœur et d'Auteuil à Belleville, elles s'appelaient, se saluaient unissaient leurs voix argentines ou bronzées, mariaient leurs rythmes et leurs timbres, leurs pulsations et leurs palpitations, chantaient toutes ensemble leur alleluia d'airain dans l'atmosphère liquide de la nuit sereine. Paris se relevait de son caveau dans l'hymne harmonieux des cloches sonnant la délivrance et célébrant la résurrection.

Louis DUMUR.

(*Les Défaitistes*, p. 408).

— Qu'est-ce que vous faites, Rosalie ?

— Madame, je suis en train de monter des cendres.

— Eh bien, quand vous aurez fini de monter des cendres, vous descendrez mon thé...

SINGULIER NID D'HIRONDELLES

Le musée de Soleure, en Suisse, possède un objet unique en son genre : un nid d'hirondelles construit entièrement avec des ressorts de montre et de menus copeaux d'acier, comme les ouvriers horlogers en laissent autour de leur établi. Depuis quelque temps, un ouvrier de l'une des fabriques de montres de Soleure s'apercevait qu'une hirondelle, nichée sur un toit voisin, profitait de ce que la fenêtre dominant l'établi demeurait souvent ouverte, pour venir dérober des copeaux et des ressorts. Quand l'hirondelle fut partie avec les premiers froids, l'ouvrier monta sur le toit et s'empara de son nid abandonné. Sa contexture était absolument merveilleuse ; c'était, grâce aux fins ressorts, un véritable berceau, ne mesurant pas moins de 32 centimètres de circonférence.

Bois de construction, Moulures, Ouvrage de Menuiserie

Assortiment considérable, Outillage Moderne, Ouvriers compétents, Prix modérés.

SATISFACTION A NOS CLIENTS

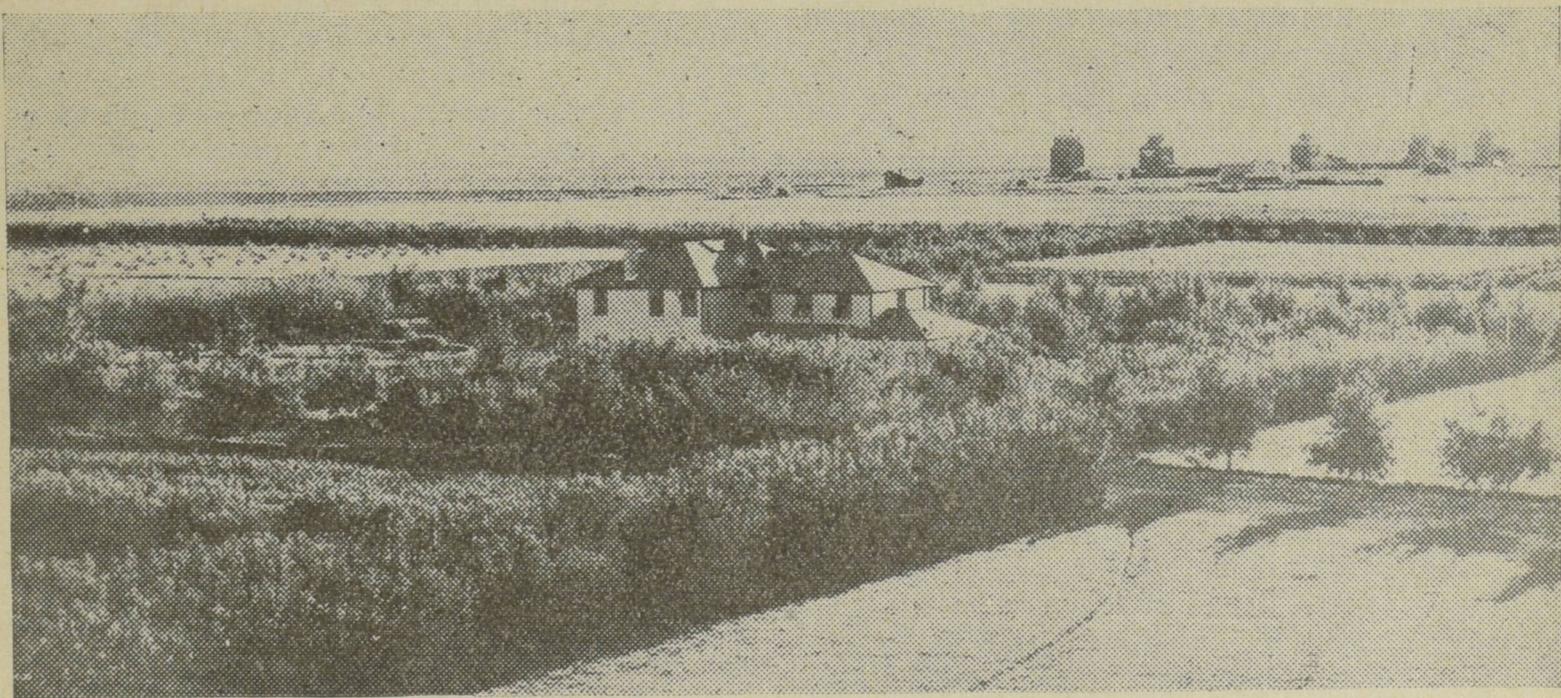
Demandez notre catalogue de plans et devis

O. CHALIFOUR

ETABLIE
1872
QUEBEC

126, PRINCE-EDOUARD

INC.
TEL.
8400
8401



LES PLAINES DE L'OUEST CANADIEN

Cette gravure qui nous montre des jardins, des champs en culture, des élévateurs à grain, nous donne une bonne idée de la fertilité du sol de l'Ouest Canadien.

David Téniers



VERS 1625, à l'époque où l'art flamand se trouvait à son apogée, c'est-à-dire à l'époque glorieuse où florissaient les Rubens, les Corneille Shut, les Van Balen, et tant d'autres dont les noms sont restés dans toutes les mémoires comme les œuvres dans toutes les galeries, on voyait souvent sur la route d'Anvers, aux villages voisins, un homme à l'extérieur grave, et même un peu triste, au costume très simple cheminer en compagnie de son fils et d'un baudet. C'était en quelque sorte la réalisation de l'admirable fable de La Fontaine, *Le Meunier, son Fils et l'Ane*.

Lorsqu'on arrivait à un village, on s'arrêtait devant chaque maison un peu notable. Là le vieillard exhibait sa marchandise artistique.

— Voyez, disait-il, ces tableaux : ils sont de moi, de moi David Téniers, qui ai reçu jadis des conseils du grand Rubens. Je les livre à bon compte. Ornez votre chambre ; vous n'aurez que la peine de fixer un clou à la muraille.

Mais la plupart du temps les acheteurs étaient rares ; il suffisait d'ailleurs que les tableaux leur fussent offerts pour qu'ils en méconnaissent la valeur.

Il n'y a pas lieu de d'étonner si le peintre éprouvait du découragement, de l'irritation. Mais il n'en était pas de même de son fils David, jeune adolescent, dont le visage épanoui, la parole vive, le rire joyeux, témoignaient d'une humeur franche, gaie, d'une philosophie inaltérable, malgré les mauvaises chances du commerce.

Un jour que la vente avait été plus infructueuse que jamais, le vieux Téniers, en sortant du village de Perck, se tourna avec indignation et, faisant un geste tragique, s'écria :

— Les barbares !... Quoi ! pas un seul de ces buveurs de bière n'a apprécié nos œuvres !... Ah ! David, le goût se déprave. C'est fini, il ne faudra plus retourner à Perck.

Le jeune homme hocha la tête et répondit avec sa vivacité habituelle :

— Il faudra y retourner, mon père, si vous m'en croyez ; mais la tête haute et la bourse bien garnie, quand nous aurons fait fortune.

Le père ne put réprimer une exclamation de colère :

— Veux-tu, par hasard, me narguer avec tes plaisanteries ? Je ne suis pas en train de rire.

— Me préserve le ciel de vous fâcher ! reprit le jeune homme. Si j'ai parlé de la sorte, c'est que j'aime à en croire mes pressentiments.

— Eh bien ! que te disent-ils ?

— Des merveilles... Nos travaux seront couronnés de succès ; notre public de paysans se transformera en un public de gentilshommes amis des arts, et à la place de notre pauvre

grison, nous aurons de vigoureux chevaux attelés à notre carrosse.

Devant cette large perspective ouverte à une imagination juvénile, le peintre ne répliqua rien. Ce qu'il savait du passé et du présent ne le disposait pas à si bien augurer de l'avenir ; mais il respecta les rêves de son fils, et, s'asseyant sur le bord d'un canal ombragé d'ormes, il laissa un libre cours à sa pensée. Pour lui qui avait connu de la vie surtout les luttes et les amertumes, ce n'était pas sa propre destinée qui le préoccupait. Il devait accepter, il acceptait la médiocrité de sa fortune. Mais il s'effrayait en pensant que ce fils chéri avait voulu prendre aussi le pinceau, et il se demandait si David n'éprouverait pas un bien rude choc à l'heure où il lui faudrait laisser ses illusions s'envoler.

Quant à David, sans plus se soucier du fâcheux résultat de la course du jour, il avait tiré de sa poche un petit album et il s'était mis en devoir de dessiner. Au bout de quelques moments, un délicieux paysage était sorti de son crayon.

— Que fais-tu là ? dit le père, oubliant un peu l'ennui de sa mésaventure pour sourire à une œuvre distinguée. Ce n'est vraiment pas mal.

— Ce que je fais ?... Tenez, regardez, je vous prie, là-bas, sur la hauteur, ce château magnifique élevant jusqu'aux nues ses trois tours séculaires... A ces pieds, une immense touffe de verdure ; derrière lui, un rideau de chênes... La belle propriété !... Par tous les saints, je veux l'emporter sur mon album !

— Ah ! c'est plus facile que de la posséder.

— C'est déjà un commencement de possession. Et qui sait si un jour ce château ne nous appartiendra pas ? Oh ! comme on y travaillerait à l'aise !

A ce propos, qui sentait presque l'extravagance, Téniers ne put réprimer un éclat de rire.

— Mon cher enfant, je crains fort que ta propriété ne reste que sur le papier.

— En tout cas, ce dessin et mes paroles auront été utiles, s'ils ont servi à guérir un peu votre chagrin.

Après cette pause, on se remit en route. Le jeune homme marchait d'un pas allègre ; un projet le soutenait. Ce projet, c'était de reporter sur la toile son croquis du château, en animant le premier plan par une scène de joueur de boules. Aussi, à peine de retour au logis, et ayant pris à la hâte un modeste repas, il s'établit dans l'atelier paternel, et aussitôt il se mit à la besogne. Sous sa main alerte et légère, les couleurs s'ajustaient sans hésitation et avec une harmonie vraiment surprenante.

Comme il était au plus fort de sa composition, il entendit la porte s'ouvrir, et en même temps une voix ferme et sonore jeter à son père un bonjour amical.

Téniers le père accourut avec un empressement mêlé de respect, et, tout en ôtant de sa tête son bonnet fourré, il s'écria :

“ Messire Rubens ! . . . ”

L'illustre peintre lui tendit la main et chercha David du regard. Celui-ci s'était levé précipitamment, et il cherchait à se cacher.

“ Mon bon Téniers, dit Rubens, ne faites pas de cérémonie.

— Un tel honneur, mon maître !

— Votre ami, c'est le seul titre que j'accepterai ici. Voilà bien des années que je ne vous ai vu ; mes voyages m'ont fort occupé. A mon retour, j'ai voulu vous consacrer ma première visite.

— Ah ! je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Encore une fois, laissons ces mots qui sentent l'étiquette. Dites-moi, êtes-vous content des affaires ?

Le silence et l'embarras de Téniers furent sa réponse.

“ Nous reparlerons de ce sujet, ajouta Rubens. Une pensée particulière a contribué à m'attirer ici. Je me suis rappelé certain petit David qui montrait quelques dispositions pour le dessin. Où en est-il ? ”

Téniers indiqua du doigt le chevalet de David. Mais celui-ci joignit les mains d'un air suppliant. Il tremblait que le maître ne s'avisât d'examiner sa récente production. Ce fut précisément ce que fit Rubens. David tremblait, et son pauvre père bien davantage. Rubens prit la palette et les pinceaux que l'élève avait déposés sur son escabeau.

“ Voyez-vous, mon cher enfant, dit-il alors, vous êtes né, avec toutes les dispositions qui font l'artiste véritable. Je ne crois pas me tromper en vous annonçant que vous serez un des premiers peintres dont s'honore notre ville d'Anvers, la patrie de Van Dick !

— Ce n'est pas possible ! s'écria David ; moi, j'aurais cet avenir ?

— Je vous le promets.

— Eh bien ! reprit David avec son sourire cordial, je l'ai parfois espéré.

— David, dit le père, prends-y garde, tu paraîtrais un orgueilleux !

— Laissez-le être naturel et sincère ; c'est la plus belle prérogative de son âge. Maintenant, allons au fait ; il ne suffit pas d'être doué, il faut être habile ; regardez bien, je vais vous révéler en peu d'instants quelques secrets du métier.

Et sur cette petite toile, à peine ébauchée, Rubens jeta en un quart d'heure des traits hardis qui en firent un chef-d'œuvre.

David l'avait suivi d'un regard attentif, et il dit, quand la leçon fut terminée :

“ Grâces vous soient rendues ! A présent je connais l'art de la touche. Vous m'avez transformé.

— Ne vous faites-vous pas illusion ? demanda Rubens avec bonté.

— Vous allez voir, répliqua résolument le jeune homme.

S'armant à son tour des instruments de peinture, il copia sur une nouvelle toile tout le travail que le grand maître venait d'accomplir, et cette copie fut un fac-simile, tant elle offrait d'exactitude. Rubens ne put retenir un cri de surprise. Il ouvrit ses bras à David :

“ Vaillant enfant, lui dit-il, que n'êtes-vous pas destiné à produire ? Facilité, éclat, don d'improvisation, vous réunirez toutes les qualités qui assurent le succès, et vous n'aurez besoin que de vous mettre en garde contre la nature de votre talent.

— Eh bien ! père, dit alors David en riant, avais-je tort de prévoir qu'un jour le château des Trois-Tours nous appartiendrait ?

II

Dix ans s'étaient écoulés. David était seul maintenant, et ses beaux rêves n'avaient pas encore reçu leur accomplissement. Cependant déjà la gloire, — si difficile conquête, — avait entouré son nom d'une brillante auréole. Oui, David marchait dans la voie des succès rapides et faciles, et par le souvenir il en reportait l'honneur à ce bon père qui lui avait mis le pinceau à la main, au grand maître qui avait daigné le guider d'abord, puis devenir son ami.

Pénétrons dans cette auberge du village d'Oyssel. A une table est assis un homme qui achève de fêter largement un succulent déjeuner. Le moment est venu de payer. Notre homme porte la main à sa ceinture, tandis que l'hôtelier additionne sur l'ardoise attachée au mur le total de la dépense.

“ Tiens, dit l'homme, je n'ai pas un sou sur moi ! ”

L'hôtelier fronça les sourcils ; une découverte de ce genre, faite après la consommation, n'était pas de nature à lui plaire.

“ Il fallait, dit-il, mon cher monsieur, fouiller à votre escarcelle avant d'entrer ici.

— Vous avez raison, répliqua l'autre ; mais rassurez-vous. J'ai là de quoi faire honneur à votre note de dépense.”

Puis, se levant, il alla vers la porte, où précisément se présentait un voyageur anglais qui cria en entrant :

“ Holà ! vite à déjeuner ! ”

En s'empressant de servir ce personnage qu'il supposait mieux muni d'espèces sonnantes que son précédent et malencontreux consommateur, l'hôtelier regardait de côté ce dernier, de peur qu'il n'eût la tentation de s'évader sans payer. Mais c'était une supposition gratuite. L'homme resta sur le pas de la porte, très occupé à étudier ce qu'il apercevait au dehors.

En face de l'auberge, il y avait un tilleul entouré d'un banc de pierre. Sur ce banc s'était installé un vieux mendiant qui soufflait de toute sa force dans une cornemuse. L'Anglais, après

avoir expédié une première tranche de jambon, s'impacenta du bruit monotone de cette mélodie nasillarde, et, appelant le maître du logis :

“ Hé ! faites éloigner ce musicien maudit ! Il me casse les oreilles.”

L'homme se retourna, et, saluant l'étranger avec une grâce exquise :

“ Je vous conjure, dit-il, de ne pas donner suite à cet ordre ; ce joueur de cornemuse à une tête magnifique, des haillons du plus beau pittoresque ; il ne bouge pas, et je crois en vérité qu'il serait capable de rester dans la même position jusqu'à l'année prochaine. C'est un modèle de premier ordre. Il va me servir à payer mon déjeuner.

— Vous n'avez pas d'autre moyen d'acquitter votre dépense ? dit l'Anglais avec dédain.

— Pas d'autre.”

L'Anglais fit un léger mouvement pour se détourner, et il s'abandonna exclusivement, en apparence du moins, aux exigences de son appétit, tandis que l'artiste, ayant pris de son mieux ses dispositions, jetait sur une petite toile le portrait du joueur de cornemuse, lequel continuait de souffler dans son instrument.

La rapidité avec laquelle cette peinture fut entreprise, poussée et terminée, tenait du prodige. Les tons semblaient se placer d'eux-mêmes avec une justesse et une sûreté merveilleuses. L'Anglais avait d'abord penché la tête pour entrevoir ce travail ; puis il s'était levé, afin de s'approcher sans bruit. Au bout d'un quart d'heure, il avait quitté encore sa table pour retourner à la contemplation de l'œuvre. Mais le malin artiste ne paraissait pas s'apercevoir qu'il eût derrière son tabouret deux admirateurs, l'Anglais et l'hôtelier.

Lorsqu'il eut fini, il fit claquer ses doigts en disant :

“ Je crois que ce n'est pas mal. Mon cher hôte, cela vaut-il un déjeuner ? ”

Incapable de répondre, tant il avait compris la portée de l'aubaine, l'aubergiste tendait avidement la main, afin de prendre la toile. Mais l'Anglais lui saisit le bras d'un air d'autorité :

“ Maraude ! s'écria-t-il, auriez-vous bien l'audace de vous payer avec ce chef-d'œuvre ? Apprenez que moi, lord Falston, je vous le défends !

— Mais, milord . . .

— Il n'y a pas de mais. Cette toile ira en Angleterre, si son auteur y consent.

— Moi ? dit joyeusement le peintre, je ne refuse jamais un Mécène.

— En ce cas, acceptez sans compter.”

Le riche Anglais tira de sa poche et étala sur la table une grosse poignée de pièces d'or ; puis, comme s'il craignait que le marché ne tint pas, il s'empara du tableau, se disposant à sortir.

“ Un moment, milord, dit le peintre ; je n'ai pas signé.

— Votre talent est votre signature, monsieur, et il est écrit de façon à me faire reconnaître le nom de David Téniers.”

Là-dessus, lord Falston partit. L'hôtelier était pétrifié par la stupeur et le respect, en présence du grand artiste.

Cependant celui-ci ne put réprimer un franc éclat de rire.

“ Allons, allons, mon brave homme, que votre stupéfaction cesse ! Eh bien ! oui, je suis David Téniers, et je sais qu'on a parlé de moi, mais j'espère qu'on en parlera bien davantage. En attendant, comme il faut que tout le monde vive, et comme il ne serait pas juste que ce pauvre joueur de cornemuse m'eût prêté gratis son visage, veuillez l'inviter de ma part à entrer et à prendre un bon déjeuner que vous lui servirez, en lui disant de boire à la santé de David Téniers.”

En rentrant chez lui, le peintre fut fort étonné de trouver un message de don Juan d'Autriche, le gouverneur des Pays-Bas, qui l'invitait à se présenter au plus tôt au palais, et à y porter celles de ses toiles qu'il aurait à sa disposition.

“ Vraiment, dit David, le proverbe a raison : *Un bienfait n'est jamais perdu*. C'est, je pense, le déjeuner payé au pauvre mendiant qui me vaut cette bonne fortune. Mais comment me présenter au palais ? Je n'ai rien de fait ; tous mes tableaux s'en vont dès qu'ils sont secs.”

Il chercha un moment dans sa tête ; aussitôt l'inspiration lui vint en lui dictant un portrait du prince lui-même. A peine avait-il entrevu deux ou trois fois le gouverneur, mais ce fut assez pour qu'il saisît parfaitement la ressemblance. Pourtant il s'arrêta.

Non, se dit-il, ceci aurait l'air d'une flatterie. Dieu me garde d'abaisser jamais mon caractère. J'aime la fortune ; de bonne heure j'en ai compris le besoin ; mais je puis la devoir à mon travail, et je rougirais de l'acheter par la bassesse.

Cependant, comme il désirait à juste titre répondre à la bienveillance du prince, il s'avisait d'un moyen tout particulier. Il possédait une petite toile de Rubens que cet illustre artiste lui avait donnée en témoignage d'amitié avant de recommencer de nouveaux ouvrages. Il la copia à s'y méprendre ; car tel était son talent, que, s'il s'appliquait à l'imitation, il prenait aux divers maîtres leurs secrets et leurs procédés les plus particuliers.

Quand l'œuvre fut bien achevée, Téniers se rendit au palais, où il fut immédiatement introduit auprès de don Juan d'Autriche et de l'archiduc Léopold-Guillaume, récemment arrivé à Anvers. Sa bonne mine, outre son talent, prévenait en sa faveur ; il fut donc parfaitement accueilli.

“ Plus d'une fois, dit don Juan d'Autriche, j'ai vu de vos ouvrages, et je vous tenais en haute estime. J'avais envie de vous connaître

plus particulièrement. Un gentilhomme anglais, lord Falston, en me parlant de vous, a rendu plus vif ce désir.”

Le peintre répondait par de grandes révérences à l'honneur qu'on lui faisait.

“Ça, dit à son tour l'archiduc qui était grand amateur d'art, nous apportez-vous de vos œuvres, mon cher Téniers ?”

— Monseigneur, dit ce dernier, je n'ai pas osé me permettre de produire ici mes humbles figures de cabarets ; ce sont des scènes indignes de votre attention.

— Mais nullement. La nature saisie sur le fait a un prix inestimable. Nous en avons jugé par le *Joueur de cornemuse*. Voyons, que tenez-vous là ?

— Le tableau d'un maître auprès duquel je ne suis qu'un pygmée ; et comme c'est pour moi seul que Rubens a daigné le faire, j'ai pensé qu'il serait examiné ici avec quelque plaisir.”

Les deux princes s'empressèrent en effet de profiter de la bonne fortune. Un Rubens inconnu !

“C'est admirable ! s'écrièrent-ils à la fois. C'est Rubens dans ses meilleures inspirations.”

David souriait.

“Qu'est-ce ? demanda don Juan d'Autriche. Le malin Téniers voudrait-il nous jouer un tour ?”

— J'ai voulu, monseigneur, me mettre à l'abri sous l'œuvre du génie, et cependant apporter à Votre Altesse un travail de ma main. Ce Rubens est tout simplement une copie exécutée par votre humble serviteur.”

Si l'on s'était extasié d'abord, ce fut bien autre chose après cette confession ; car on avait sous les yeux non seulement une peinture de premier ordre, mais encore un tour de force inouï. Aussi le gouverneur s'écria-t-il avec l'ardeur de son caractère :

“Je suis ravi de vous avoir connu. Acceptez ma protection ; c'est peu : mon amitié. Je veux vous désigner à l'attention publique, et pour cela j'irai vous faire visite dans votre atelier.”

— Dans mon atelier, Monseigneur !... Oh ! il n'est pas digne de recevoir Votre Altesse.

— Charles-Quint n'allait-il pas quelquefois dans celui du Titien ?

— Ah ! Monseigneur, Votre Altesse est plus près du grand empereur que je ne le suis du grand peintre. Mais il me vient une idée ; sans l'espérance enivrante de votre visite, je n'eusse pas osé la réaliser, bien qu'elle ait déjà traversé mon esprit. Un seigneur châtelain peut-il recevoir des princes ?

Parfaitement, reprit l'archiduc en souriant. Des châteaux aux palais la distance est insensible.

— En ce cas, je demande à Votre Altesse la permission de l'avertir quand mon château des Trois-Tours sera digne de son auguste présence.

— Votre château ! s'écria le gouverneur.

— Oui, Monseigneur ; rien que cela, une fantaisie.

— Il vous appartient ?

— Il m'appartiendra.

— Et comment le paierez-vous ?

— Comme j'ai payé mon déjeuner au village d'Oyssel.”

Huit jours, en effet, ne s'étaient point passés, que David, voyant enfin ses vœux comblés, était installé avec titre de propriétaire dans ce domaine qu'il a reproduit tant de fois.

III

Parmi ses œuvres innombrables, et dont il n'est pas une seule que ne recommandent les plus hautes qualités, il y en a une série qui a reçu un nom particulier : *Les Après-dîners de Téniers*. A cette époque, on dînait vers midi. De midi à la nuit tombante, ce pinceau prodigieux avait le temps d'ébaucher, et même de terminer une petite composition. On peut le dire : *L'Après-dîner* du peintre payait largement le dîner offert presque chaque jour par le châtelain à ses amis.

Le moment vint cependant où une sorte de fatigue engourdit cette main qui ne s'arrêtait jamais, où un vague ennui sembla peser sur ce cœur jusqu'alors étranger aux agitations où se consomment la plupart des hommes.

Dégouté de tout et principalement de lui-même, Téniers rentra enfin à Anvers avec l'intention d'aller revoir son ancien atelier, — qui sait ? peut-être de s'y enfouir pour y recommencer le travail dans le silence et la solitude. En passant près de la cathédrale, il fut arrêté par une grande affluence de peuple, et, comme il arrive d'ordinaire, son attention devint de la curiosité. Il ne tarda pas à connaître le but du rassemblement. De toutes les petites rues voisines débouchaient de pauvres gens, la plupart âgés et infirmes, les uns aveugles et conduits par des enfants, les autres s'appuyant sur des béquilles ; ils se dirigeaient tous vers une maison de belle apparence, devant laquelle de grandes tables chargées de pains et autres provisions avaient été dressées. Près d'une de ces tables se tenait une jeune fille ravissante de grâce, de candeur et de distinction. Semblable à la Charité dont elle offrait la vivante image, elle découpait les pains, soit par moitié, soit par gros morceaux, et, en y joignant d'aimables regards et de douces paroles, elle les distribuait aux malheureux qui se pressaient à l'envi autour d'elle et partaient consolés et reconnaissants.

“O sublime créature ! pensa Téniers. Je ne laisserai pas périr le souvenir de ta bienfaisance. Qui que tu sois, je veux que tes traits angéliques soient consacrés par mon pinceau !”

Il se mit un peu à l'écart, afin d'esquisser rapidement la scène dont il était témoin.

La jeune fille avait aperçu et compris ce mouvement. Toute confuse, elle se pencha vers un homme grave qui l'assistait dans l'œuvre du bien et lui dit quelques mots à l'oreille. Le vieillard se dirigea aussitôt du côté où David faisait son croquis et, le saluant avec courtoisie, lui adressa ces paroles :

— Excusez-moi, Monsieur, mais j'ai une prière à vous transmettre.

— Une prière, Monsieur ? répéta Téniers très étonné.

— Oui, de la part de Mlle Anne Breughel, ma pupille.

— Quoi ! cette jeune fille qui s'occupe des pauvres avec une si touchante sollicitude, serait la fille de Breughel de *Velours*, le grand peintre ?

— Vous l'avez dit.

— Mais vous-même, monsieur, qui êtes-vous ?

— Je me nomme Corneille Shut."

Téniers jeta un cri de joie ; sa nature enthousiaste se passionnait si aisément !

— Comment ! vous seriez ce maître si distingué, mais trop farouche, qui jamais n'a voulu répondre à mes invitations et honorer de sa visite mon château des Trois-Tours ?"

Cette exclamation produisit un effet marqué sur Corneille Shut, qui ne put réprimer une certaine émotion en disant :

— Et vous, vous seriez ce David Téniers dont j'ai tant de fois admiré la verve prodigieuse ?"

Ils s'embrassèrent avec effusion. Mais au bout de quelques instants, maître Shut, revenant à sa commission, témoigna à sa nouvelle connaissance le regret qu'éprouverait Anne Breughel si elle savait que Téniers voulût composer un tableau sur un sujet qui pour elle était tout simplement le devoir accompli.

Téniers répondit, en déchirant le feuillet crayonné, et un gracieux sourire d'Anne Breughel fut sa récompense. Mais le modèle était resté fixé dans son esprit, et le peintre, à peine de retour chez lui, jetait sur la toile les premiers traits de l'admirable composition qui devait s'appeler *Les Œuvres de miséricorde*.

À quinze jours de là, l'archiduc Léopold-Guillaume, qui avait retrouvé la trace de son artiste fugitif, avait voulu lui-même le dépister dans son atelier, et, ayant vu son nouveau chef-d'œuvre, il s'était empressé de s'en emparer.

— De grâce, monseigneur, dit Téniers, laissez-moi cet ouvrage, je l'ai fait à ma propre intention."

Cette résistance irrita les désirs du prince, il interrogea David, et apprit la vérité.

— Eh bien ! dit-il après avoir rêvé quelques moments, vous ne refuserez pas, je pense, de me prêter votre tableau. Demain, je le montrerai aux personnes de ma maison, puis il vous sera rendu.

— Mais si Anne Breughel apprenait que j'ai enfreint sa défense ?

— Vous avez été sensible à une bonne action ; ce n'est pas un crime, et je suis sûr que la jeune fille vous pardonnerait volontiers. Venez demain, c'est indispensable ; il faut que vous jugiez vous-même de l'effet de cette peinture.

— Je vous obéirai, monseigneur."

Le lendemain, en effet, tout ce qu'Anvers comptait de personnages éminents se pressait dans la principale galerie du palais, au fond de laquelle le tableau, couvert d'un rideau, avait été placé sur une sorte d'estrade. Téniers vit en arrivant que le prince avait ménagé un triomphe là où il ne devait y avoir qu'une appréciation de quelques juges choisis. Mais quelle fut sa stupéfaction, lorsqu'il aperçut Anne Breughel qui, tout interdite, rouge et les yeux baissés, entra conduite par ses trois tuteurs, Corneille Shut, Rubens et Van Balen ! À cet aspect, David voulut s'enfuir. Quelqu'un l'arrêta en riant : c'était Rubens.

— Où allez-vous, fugitif ?... Prétendez-vous donc vous soustraire à votre gloire ?

— Je dois, dit David en regardant avec respect la jeune orpheline, me soustraire à un reproche mérité."

En ce moment, le rideau venait d'être enlevé, sur un signe de l'archiduc ; des applaudissements bruyants éclataient de toutes parts, et chacun félicitait Téniers. Les applaudissements redoublèrent, lorsque Rubens, prenant sa pupille par la main, la conduisit malgré sa résistance vers le tableau, afin qu'elle jugeât, dit-il, si la scène était exactement rendue.

L'archiduc échangea avec Rubens un signe d'intelligence, et lui dit :

— Ne pensez-vous pas que celle qui sait si bien exercer la charité serait une digne châtelaine dans le manoir des Trois-Tours ?"

Anne baissa la tête. David avait jeté un cri de joie.

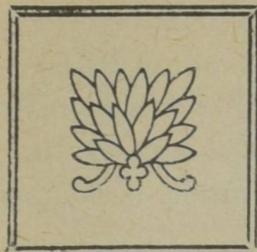
— Ah ! monseigneur, dit-il, Votre Altesse me comble de bontés. Elle a compris que ce château, longtemps l'objet de mes vœux, avait fini par me paraître trop grand. Je le déclare ici, David Téniers serait heureux et fier d'unir son sort à celui d'Anne Breughel, l'amie des pauvres. Mais comment cela serait-il possible, lorsqu'en manquant à sa parole, il a dû encourir le déplaisir d'Anne Breughel ?"

La jeune fille leva sur le peintre ses yeux bleus, comme l'azur du ciel, et lui dit de l'accent le plus doux du monde :

— Monsieur Téniers... je vous pardonne..." (1)

(*L'Ami des Enfants*)

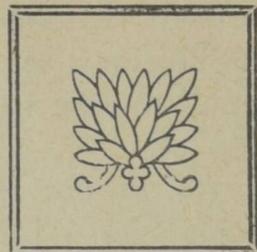
(1) On remarquera que l'auteur de cet article s'est, dans la dernière partie un peu écarté de la réalité. Sur le tableau de Téniers, en effet, ne figure par Anne Breughel, mais son intendant et des personnes de service. Il a voulu dramatiser, par son récit, le fait historique de l'union du grand artiste avec une jeune fille pratiquant largement les œuvres de miséricorde, et dont le père était lui-même un artiste de grand renom, resté célèbre sous le nom de Breughel de *Velours*.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“L'homme tombé”

Par Harry BERNARD



Harry Bernard, ancien rédacteur au “Droit” et rédacteur en chef au *Courrier de Saint-Hyacinthe* nous a donné, à la fin de mai, à la Bibliothèque d'Action française, un roman canadien, *l'Homme tombé*.

C'est un ouvrage de début, le premier que nous offre ce journaliste de talent, tout jeune encore, et qui semble appelé à devenir l'un des meilleurs romanciers de notre littérature canadienne-française.

* * *

L'aventure que nous raconte Bernard paraît, hélas! assez commune dans notre société.

Le docteur Etienne Normand, ancien carabin du Laval de Montréal et de Harvard du Massachusetts pratique la médecine depuis deux ans dans sa ville natale. Encore célibataire, il rend hommage à la fois à Esculape et à Cupidon. Esculape le conduit chez deux orphelines, les demoiselles Dumont, employées dans une fabrique de biscuits, un jour que leur frère Ovila s'est foulé un poignet, et Cupidon se glissant entre Esculape et son disciple prépare l'attachement du docteur Normand pour Mlle Alberte Dumont.

Mlle Alberte Dumont n'est pas fâchée, et ses rêves tournent tous au rose nuptial. Mais Mme Normand s'inquiète de la compagne que son fils Etienne se prépare. Et la page où l'auteur note la conversation de la mère avec son enfant, au second chapitre de *l'Homme tombé* mériterait qu'on la cite tout entière.

* * *

Après avoir marqué à Etienne qu'elle n'a aucune objection contre l'humble origine de sa future belle-fille, Mme Normand ajoute :

—“... Comment se fait-il que nos hommes instruits, les plus cultivés, nos avocats et nos médecins, nos hommes publics, ne donnent pas de hautes réalisations, restent assez médiocres dans l'ensemble ?

— Je n'y ai jamais songé beaucoup...

— Parce qu'ils épousent, neuf fois sur dix des femmes inférieures. Je ne dis point par la fortune, par la famille ou par l'intelligence. Mais inférieures par la culture en général, le développement des facultés... Dans notre société canadienne-française, la plupart des hommes qui montent, qui parviennent aux plus hauts postes, laissent des fils qui ne les valent pas. A qui attribuer les responsabilités ? Aux mères mal préparées à leur rôle d'épouse et d'éducatrice, ou à des pères faibles, démoralisés, incapables de donner à leurs enfants la formation qu'ils demandent ?...”

* * *

Ce sont ces idées de Mme Normand que Bernard illustrent avec beaucoup de vie et un réalisme sain dans *l'Homme tombé*.

Le docteur Normand épouse, en effet, Mlle Alberte Dumont. Après un voyage de huit jours à travers leur pays — le docteur méprisait le snobisme de gens qui se permettent de tout connaître des pays étrangers avant de savoir les beautés du leur — la vie quotidienne à Saint-Hyacinthe reprend son cours régulier. Et Mme le docteur Normand s'acclimate rapidement à la vie plus large qui devient la sienne. Et puis peu à peu la vie mondaine la fascine, elle s'y livre avec prudence d'abord, avec frénésie ensuite. Le mari qui ne veut pas suivre habite un foyer très souvent déserté où l'enfant unique s'élève par les domestiques. Enfin après une saison supposée de repos aux environs de Boston, Mme le docteur Normand commence à dédaigner la vie monotone des petites villes. Il lui faut pour déployer son élégance et son luxe la vie trépidante du grand Montréal.

Car sur les entrefaites, le père Normand, industriel plus riche que ne le laissait soupçonner sa modestie, est mort d'une syncope de cœur. Et de son bien considérable, une part enrichit Etienne et lui permet maintenant de vivre en bourgeois cossu. Aussi bien Alberte chicane son mari pour lui faire abandonner ses malades, sa profession, sa petite ville et l'entraîner à Montréal. Elle y réussira, mais alors, préci-

sément, Etienne malheureux, additionnant ses désillusions, ses beaux rêves perdues, se sentira un "homme tombé".

* *

Ch. ab der Halden reprochait à l'un de nos romanciers d'imiter de trop près Daudet et Loti. On n'adressera pas la même remarque à Harry Bernard. Ce dernier a taillé largement son bouquin dans l'étoffe du pays. Non pas que les caractères qu'il a dessinés ne soient un peu de tous les temps et de tous les lieux. Il y eut, probablement, au Paradis terrestre même, quelques embarras du genre décrit dans *L'Homme tombé*, et qu'Eve causa à notre premier père Adam. Mais Bernard a choisi une tare assez générale dans notre société canadienne ; il l'a prêté à des gens de chez nous ; il a promené ses personnages dans des paysages de chez nous. Il faut remarquer les descriptions sobres mais pittoresques et observées jusque dans le détail dont il a persemé son roman ; les petites manies de nos petites femmes à la mode, les voyages à Boston et à Atlantic City, l'américanisation de nos bourgeoises parvenues qu'il a si malicieusement soulignés.

* *

Dans la première édition de son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*, M. l'abbé Camille Roy disait de nos romans qu'ils sont souvent des oeuvres de surface, qu'ils ne sont pas assez remplis de choses, et pas assez pénétrés d'idées.

L'Homme tombé marque un progrès, croyons-nous, dans notre littérature romanesque. Les choses et les idées y sont répandues bravement.

En vérité, les idées de Bernard peuvent être discutées. On doit avouer, cependant qu'il ne nous les marchande pas. Il vous arrivera peut-être de penser que Mme Normand, dénonçant à son fils, la déchéance auquel s'expose le jeune homme qui marie une jeune fille sans culture, ne tient pas assez compte du caractère, et fait trop grand cas de l'envergure intellectuelle.

Vous n'avez pas tort. Mme Normand n'a pas aperçu distinctement que la faillite de la plupart de nos grands hommes et le manque de solidité et de continuité de nos familles bourgeoises provient plus encore d'un manque d'éducation que d'un vice d'instruction. Les caractères chez nous trop souvent ne sont pas à la hauteur du talent. Mais il n'en reste

pas moins vrai que la femme peu cultivée est plus facilement légère et détourne ordinairement son mari du travail profitable à la famille et à la race. Mme Normand a raison et Bernard, il serait fâcheux de s'y tromper, n'est pas qu'un esthète.

* *

L'Homme tombé recevra, espérons-le, tout le succès auquel son auteur a droit de prétendre. L'ouvrage, certes n'est pas parfait. Les fautes de détail, quelques incorrections de style, certaines maladresses faciles à comprendre et à pardonner, s'y rencontrent.

Somme toute, Harry Bernard possède assurément les qualités du romancier de talent. Déjà il nous offre un bouquin très intéressant ; il nous donne de grands espoirs ; et nous pouvons en attendre une œuvre littéraire importante. Nous nous en réjouissons, nous voulons qu'on s'en réjouisse avec nous, et nous croyons que les gens cultivés du Canada français encourageront un débutant aussi robuste.

FERDINAND BÉLANGER.

— Parlez-moi du lion, demande l'examineur au candidat.

— Le lion est un carnassier dont la chair est très remarquable ; car le saucisson de Lyon est fort estimé. Le lion a donné son nom à un golfe.

— Très bien ! Parlez-nous du bœuf.

— Le bœuf est doux ; son œil sert à faire des fenêtres ; mais, ainsi que la plupart des génies méconnus, le bœuf ne devient à la mode qu'après sa mort.

— Parfait. Mais avant d'être bœuf, il est veau : que savez-vous à ce sujet ?

— Le veau, lorsqu'il est verni, fait d'élégantes chaussures. Le veau des champs est très sensible et pleure souvent, et les gens tristes pleurent comme les veaux. Le veau de ville, au contraire, est très gai et fait rire.

— Que savez-vous encore en histoire naturelle ?

— Le morse a montré de bonne heure des dispositions pour la télégraphie. Il est l'inventeur de l'appareil du même nom.

Le cygne est un oiseau qui doit venir d'Allemagne, puisqu'on dit le "signalement," et qui se trouve aussi bien sur terre que sur l'eau, puisqu'on parle souvent de "signataire."

— C'est bien, Vous pouvez vous retirer.

EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUIN 1924

3 — Un cablogramme de Rome nous annonce que M. l'abbé Élias Roy, supérieur du Collège de Lévis, vient d'être nommé prélat de Sa Sainteté, et que Mgr T.-G. Rouleau, P.D., principal de l'École Normale, Laval vient d'être élevé à la dignité de Protonotaire apostolique.

— A Montréal s'ouvre le Congrès de l'Association des Manufacturiers Canadiens sous la présidence de M. Howard Smith.

4 — M. Pierre Beaulé, président de la Fédération des Syndicats Catholiques, que le Gouvernement fédéral vient de déléguer à la Conférence du Travail à Genève, s'embarque pour l'Europe à bord de l'“ Empress of Scotland ”. M. l'abbé Eugène Delisle, sous-aumônier des Unions ouvrières catholiques et nationales de Québec, accompagne M. Beaulé.

— M. Lauréat Lapierre, député de Mégantic, est nommé ministre sans portefeuille dans le gouvernement Taschereau. L'hon. M. Lapierre y représente l'élément ouvrier.

— A Ottawa, décède subitement M. John A. MacKelvie, député fédéral de Yale, en Colombie Anglaise.

5 — Un incendie détruit l'église de Saint-Just de Bretenières.

6 — A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, à l'âge de 79 ans, décède Mlle Félicité Angers, connue dans le monde des lettres sous le nom de Laure Conan. La défunte était un de nos meilleurs écrivains et elle a publié plusieurs ouvrages remarquables dont un, l'*Oubliée*, a été couronné par l'Académie française.

7 — A Montréal, décède subitement M. J.-Adélarde Ouimet, avocat, C.R., major du 85^e régiment. Le défunt était le frère de l'hon. J.-Aldéric Ouimet, ancien président des Communes et ancien ministre fédéral.

9 — Deux maisons et un hangar sont détruits par un incendie, à Sainte-Sophie de Lévrard, et un enfant de 4 ans périt dans les flammes.

— A Toronto décède M. H.-J. Daly, président de la défunte “ Home Bank ”.

— Nos coreligionnaires de la Colombie Anglaise annoncent le lancement imminent d'un nouveau journal catholique, de langue anglaise, *The Bulletin*, qui sera sous la direction conjointe du R. P. O'Boyle, O.M.I., et de Mgr O'Connell. S. G. Mgr l'Archevêque de Vancouver a honoré le projet de son entière approbation.

— A un dîner-causerie donné par la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, Mgr L.-A. Pâquet, P.A., et l'un des Vicaires Généraux de Québec, fait une conférence très intéressante sur “ L'Eglise et les survivances nationales ”.

12 — La Fédération des Clubs libéraux de la Province donne un banquet à l'hon. premier ministre de Québec, M. L.-A. Taschereau, au Château Frontenac, sous la présidence de M. Hector Laferté, vice-président de l'Assemblée Législative. Près de quinze cents personnes y assistent et des discours y sont prononcés par l'hon. Taschereau, l'hon. M. Ernest Lapointe, ministre de la Justice à Ottawa, l'hon. M. J.-E. Caron, ministre de l'Agriculture à Québec, et quelques autres.

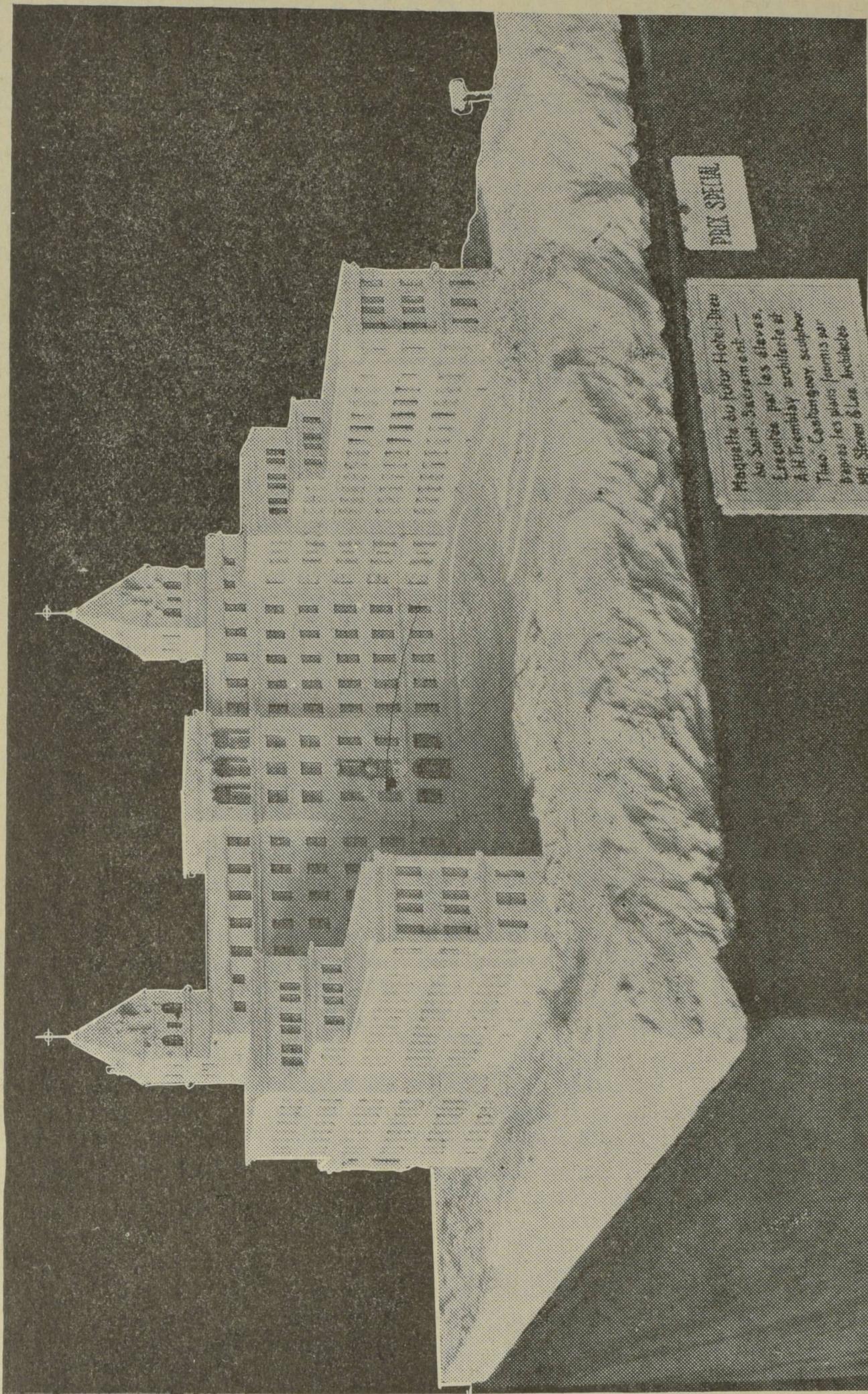
14 — A Québec a lieu la pose de la première pierre du nouvel entrepôt frigorifique que la Commission du Hâvre de Québec est à faire construire sur la rue Dalhousie. L'hon. M. Lapointe, ministre de la Justice à Ottawa, préside cette démonstration et y prononce un discours.

— Le prix du Prince de Galles est remporté cette année par M. Irénée Vézina, du Séminaire de Chicoutimi, pour la philosophie, et par M. Joseph-L. Cloutier, du Séminaire de Rimouski, pour la Rhétorique.

15 — On célèbre à Québec, le troisième centenaire de la consécration du Canada à saint Joseph par une fête extérieure grandiose. Un autel avait été érigé au pied du monument Laval et Son Eminence le cardinal Bégin y célèbre la messe en présence des membres du chapitre métropolitain, des dignitaires ecclésiastiques, du personnel du Grand et du Petit Séminaire et de plusieurs milliers de fidèles. L'hon. M. N. Pérodeau, lieutenant-gouverneur de la Province, l'hon. M. Taschereau, premier ministre, et plusieurs laïques éminents y assistent. Le R.P. Paul-Eugène Trudel, O.M.F., prononce le sermon et la démonstration se termine par le *Te Deum*.

17 — S. E. le cardinal Bégin bénit la madone de Maizerets qui a été complètement restaurée. Avant la cérémonie, M. l'abbé Camille Roy, du Séminaire, prononce un fort beau discours. Il y avait à cette fête intime, outre les élèves du Grand et du Petit Séminaire, S. G. Mgr P.-E. Roy, et plusieurs anciens du Séminaire.

18 — On inaugure, aujourd'hui même, les travaux de construction, du nouvel hôpital



LE NOUVEL HÔPITAL DU SAINT-SACREMENT A QUÉBEC

Cette maquette fut faite par des élèves de l'École des Beaux-Arts de Québec.

catholique, dit du Saint-Sacrement, au Chemin Sainte-Foy, Québec. Il s'agit d'un édifice vaste et d'aménagement tout à fait moderne.

— La ville de Winnipeg, Man., célèbre par de grandes et brillantes fêtes, le 50^e anniversaire de sa constitution en cité. Elle a actuellement une population de 263,000 âmes.

— Le lauréat du prix d'histoire du Canada, dit prix Casgrain, est, cette année, M. Charles Eugène Roy, du Collège de Lévis. Le deuxième prix est remporté par M. Joseph Picard, du Collège de Sainte-Anne, et M. Camille Lafrance, du Collège de Rimouski, *ex-aequo*.

19 — De belles fêtes marquent à l'École Normale Laval, en même temps que la fin de l'année scolaire, les noces d'or sacerdotales de Mgr T.-G. Rouleau, principal de cette institution.

— Le ministre des Finances, à Ottawa, annonce son intention de lancer bientôt sur le marché un nouvel emprunt national de \$300,000,000, en vue de faire face à d'imminentes échéances, et pour d'autres fins du service public.

— Une grève partielle éclate chez les postiers du Canada. Tout indique qu'elle ne durera pas longtemps.

20 — Aux élections qui ont lieu aujourd'hui au Séminaire de Québec, on remarque les changements suivants : M. l'abbé Camille Roy est élu supérieur, en remplacement de Mgr C.-N. Gariépy. Mgr Pelletier et M. l'abbé P. Fillion sont respectivement premier et deuxième assistant. M. l'abbé O. Bergeron, secrétaire de l'Université, devient procureur du Séminaire, et M. l'abbé O. Gosselin s'occupera de l'administration des fermes. M. l'abbé A. Robert est nommé directeur de la nouvelle maison de famille qui ouvrira ses portes en septembre prochain. M. l'abbé W. Cannon devient secrétaire de l'Université, et M. l'abbé Cyrille Gagnon, directeur spirituel au Petit Séminaire.

— M. N. Ricard, député provincial de Saint-Maurice, est tué accidentellement dans un accident d'automobile.

— On annonce que M. l'abbé A. Curotte, du diocèse de Montréal, vient d'être nommé par S. S. Pie XI, chanoine titulaire de la Basilique de Saint-Jean de Latran.

21 — Aujourd'hui commence une série de fêtes à Montmagny. On y célèbre le centenaire de la quatrième église, la bénédiction de cette même église complètement restaurée et l'érection d'un nouveau chemin de croix, la bénédiction d'un calvaire et d'une madone de N.-D. de Pitié dans le cimetière paroissial. S. É. le cardinal Bégin est présent à ces fêtes.

23 — On célèbre à Québec la fête nationale par la traditionnelle procession à travers les rues de la ville.

— A Montréal, S. H. le juge Wilson condamne à la pendaison les six bandits accusés d'avoir pris part au vol à main armée du 1^{er} avril dernier, au cours duquel deux hommes furent tués.

24 — A Québec commence la "Semaine Nationale", organisée par les commissaires de l'Exposition provinciale.

— M. Gabriel Cusson, un aveugle, élève de l'Institut Nazareth de Montréal, remporte le prix d'Europe accordé par l'Académie de Musique.

— A Montréal la Société Saint-Jean-Baptiste célèbre le 90^e anniversaire de sa fondation. En même temps, a lieu la bénédiction de la pierre angulaire de la Croix du Souvenir qui sera érigée sur le Mont-Royal.

25 — On annonce que l'Hôpital des Incurables de Montréal, détruit il y a deux ans dans un incendie, sera reconstruit à Cartierville. Le nouvel édifice coûtera environ \$3,000,000. et pourra recevoir 800 patients.

26 — Par un vote de 110 à 58, la Chambre des Communes d'Ottawa adopte le principe de l'union des églises ou congrégations protestantes et ratifie leur fusion, qui s'effectuera en 1925.

— Le congrès annuel de l'Association canadienne des bonnes routes, siégeant à St-André-sur-Mer, au Nouveau-Brunswick, fait l'élection de ses officiers, portant à sa présidence d'honneur, l'honorable M. Léonide Perron, ministre de la Voirie, à Québec, et à la présidence d'office, l'honorable M. Veniot, premier ministre du Nouveau-Brunswick.

27 — On annonce que les Jésuites canadiens formeront désormais deux provinces, la province anglaise, dont le provincial sera le T. R. Père John Fillion, et la française, qui aura pour provincial le R. P. Louis Boncompain. Le décret du T. R. Père W. Ledockowski, général des Jésuites, entre en force aujourd'hui même.

28 — M. l'abbé Léon Maurice, secrétaire de l'évêché de Chicoutimi, est nommé vicaire général du diocèse par Sa Grandeur Mgr M.-T. Labrecque.

— M. E.-Gus. Porter, député conservateur de West-Hastings, Ont., qui a formulé dernièrement des accusations contre l'hon. M. James Murdock, ministre du Travail, à propos de l'affaire de la "Home Bank", donne sa démission. Il se représentera dans son comté.

— A Montréal s'ouvre le onzième congrès général de l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne française. Le congrès étudiera cette année "le commerce canadien-français".

— A Montréal également, l'Association catholique des Voyageurs de commerce du Canada célèbre le dixième anniversaire de sa fondation par un congrès général qui se tient au Collège Sainte-Marie.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DETRAQUEMENTS

LE CANCER

DANS ma précédente causerie, j'ai donné très brièvement quelques notions sur la terrible maladie qu'est le cancer.

Cette maladie, tout comme l'appendicite, n'est pas plus fréquente de nos jours qu'elle ne l'était aux temps anciens. On en parle plus tout simplement parce qu'elle est mieux connue, et parce que en possession de moyens pratiques de la dépister, on reconnaît plus fréquemment son existence.

En résumé, il n'y a pas plus de cancers qu'il y en avait au temps passé.

La seule chose nouvelle, c'est que, aujourd'hui on reconnaît plus facilement un cancer qu'on ne pouvait le faire il y a cinquante ans ou cent ans. Car aujourd'hui on utilise largement la méthode biologique.

Et en quoi consiste cette méthode dite biologique ?

Tout simplement à prélever sur le sujet vivant une parcelle de tissu sain que l'on examine au microscope, et à laquelle on fait même parfois subir des réactions chimiques. Pour reconnaître sûrement un cancer il faut presque toujours utiliser la méthode biologique ; c'est ce que l'on fait aujourd'hui que les laboratoires commencent à se multiplier chez nous. Voilà la seule raison pour laquelle le cancer paraît plus fréquent qu'auparavant.

* * *

Mais le cancer est-il curable ?

Oui, le cancer est curable, très curable même.

A une condition cependant. C'est qu'il soit dépisté dès le début, alors qu'il n'est pas volumineux, et n'a pas encore produit de ces *métastases* dont nous avons expliqué le mécanisme le mois dernier.

Cette condition de dépistage hâtif fait toute la gravité du cancer, car la tumeur, à ses débuts, évolue sournoisement, sans que celui qui en est porteur soupçonne seulement la présence de l'ennemi entré chez lui. Lorsque se produisent des symptômes qui le portent à aller consulter un homme de l'art, le mal a le plus souvent fait des progrès trop rapides. Il n'est plus temps d'intervenir du moins efficacement ; le praticien en est réduit à ce qu'on appelle la médecine des symptômes, c'est-à-dire à celle qui ne peut que retarder l'évolution de la maladie ou en atténuer les effets.

* * *

Ainsi, par exemple, le cancer du rectum est le plus souvent longtemps confondu avec de vulgaires hémorroïdes ; et lorsqu'il se trahit par des symptômes particuliers il est déjà trop solidement établi dans la place pour qu'il soit possible de l'expulser. D'autre part, rien ne ressemble plus à une dyspepsie ordinaire qu'un cancer de l'estomac ou de l'intestin à ses débuts. Les malades croient donc à une digestion difficile, qu'ils traitent d'abord par tous les remèdes à leur portée, — et Dieu sait s'il en existe ! — Lorsqu'ils se décident à recourir au médecin, ce dernier commence le plus souvent par établir lui aussi un traitement, — plus rationnel, il est vrai, — contre la dyspepsie. Pendant ce temps-là le cancer s'établit, s'étend, et fait mourir assez fréquemment sa victime avant d'avoir été dépisté.

Et si le cancer siège au foie, au pancréas, à la rate, au cerveau, croit-on qu'il est plus facile de le découvrir ?

* * *

Il y a donc beaucoup de cancers inconnus, ou très difficiles à connaître, au moins durant les premiers temps de leur évolution ; c'est ce qui fait surtout la gravité de cette affection.

Même pour les cancers superficiels, plus accessibles à la vue et au toucher, l'évolution est

parfois si sournoise qu'ils n'attirent même pas l'attention de leurs victimes. Nous faisons exception pour ceux de la face. La vanité aidant, le miroir reçoit souvent, notre visite..... et le cancer en souffre. On s'étonne de certain petit bouton qui entame l'harmonie de la figure, on s'en irrite bientôt, et l'on va consulter le médecin pour qu'il nous en débarrasse. Celui-ci, le plus souvent reconnaît l'ennemi dès le premier examen ; et si le principal intéressé n'a pas commis l'imprudance de trop irriter son cancer par des manœuvres intempestives, il a grande chance de s'en débarrasser à jamais.

Car voici encore un fait bien établi, et que tout le monde a intérêt à connaître : C'est que s'il n'est pas encore scientifiquement prouvé qu'une irritation, ou un choc, ou une blessure quelconque peut ouvrir la porte à un cancer, il est admis que l'irritation active son développement.

Le cancer, même établi, se développe plus lentement sur une partie tenue bien propre, et chez un individu qui n'a pas une trop grande horreur des règles de l'hygiène. Il en est un peu pour lui comme pour toutes les autres affections ; l'hygiène n'est ni son amie ni son alliée.

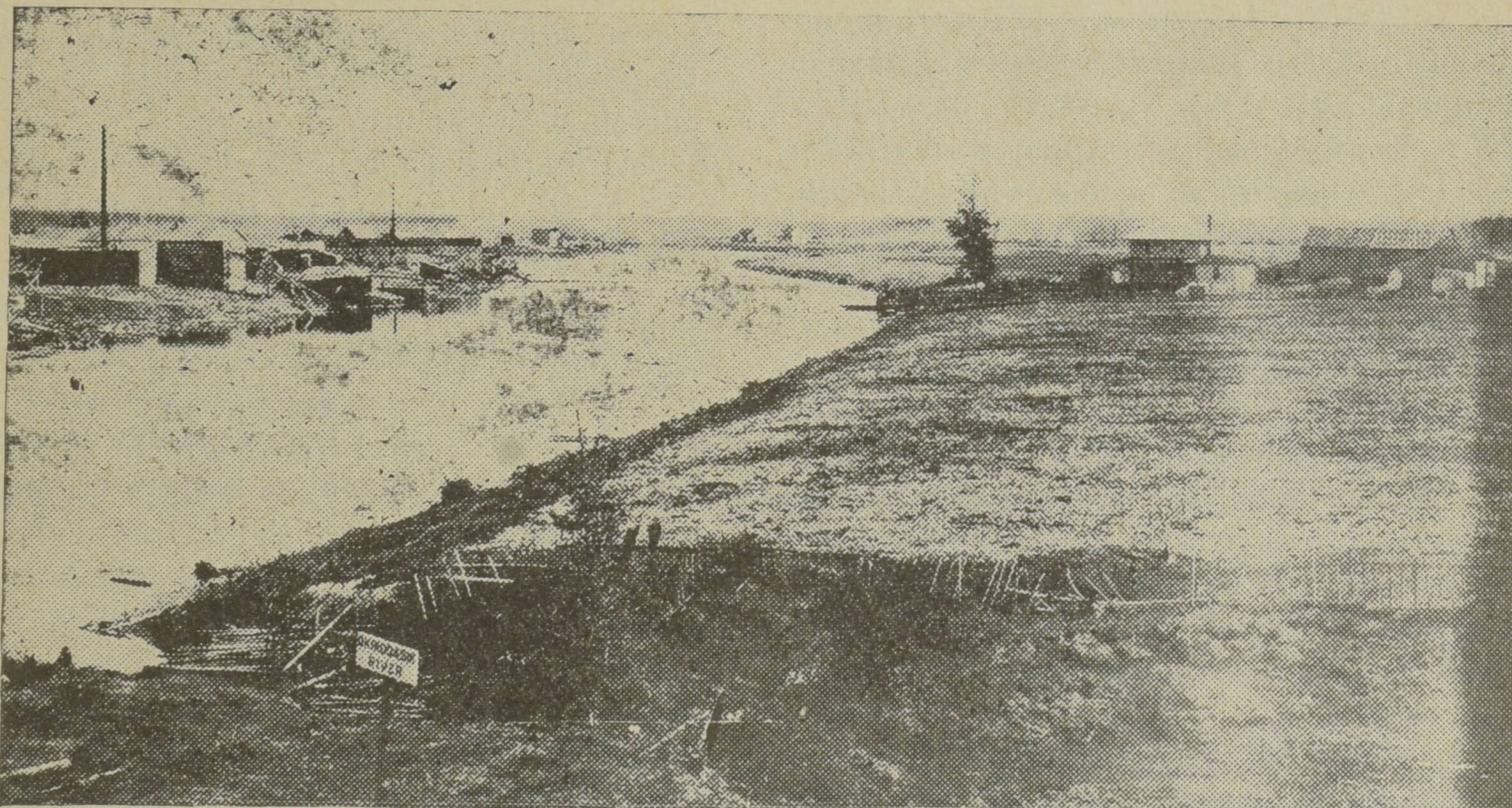
Donc, pour résumer cette causerie, s'il n'est pas bon d'imiter les personnes qui ont la phobie, ou si l'on aime mieux la crainte exagérée de certaines maladies, il n'est pas bon non plus de rester indifférent à quoi que ce soit d'anormal que l'on remarque sur notre pauvre individu.

Si un *bouton* nous paraît se comporter d'une façon un peu étrange ; si une plaque se forme qui paraît vouloir durer ; si surtout en pressant la peau autour de ce bouton ou de cette plaque, elle nous paraît épaissie, plus dure qu'ailleurs ; si bouton ou plaque paraît faire corps avec la peau, il vaut mieux aller consulter un médecin compétent. Cela nous débarrassera au moins de toute inquiétude, si cela ne nous fournit pas l'occasion de disposer d'un ennemi capable de nous conduire rapidement au tombeau lorsque nous lui laissons le moindre délai.

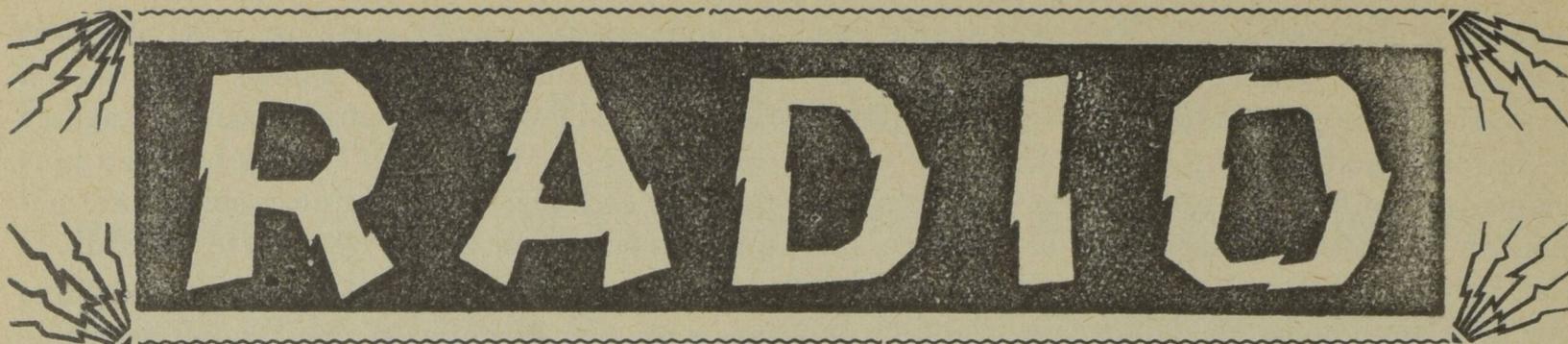
* * *

Le mois prochain nous parlerons du traitement du cancer, particulièrement de l'intervention chirurgicale, des rayons X, et du Radium.

LE VIEUX DOCTEUR.



DANS L'ABITIBI QUÉBÉCOIS — LA REINE



RADIO

LA TERMINOLOGIE DU RADIO

(suite)

HONEY COMB : *Nid d'abeilles.*— Une bobine nid d'abeilles est une bobine d'induction dont l'enroulement produit des cellules semblables à celles des nids d'abeilles. Ces bobines ont un minimum de capacité distribuée.

HYDROMETER : *Hydromètre.*— Un appareil pour mesurer la gravité spécifique d'une électrolyte. L'hydromètre sert à indiquer l'état de charge des accumulateurs.

IMPEDANCE : *Impedance.*— L'impédance d'un circuit c'est le total des diverses oppositions de ce circuit à laisser passer un courant alternatif.

INDUCTANCE : *Inductance.*— C'est cette propriété qu'a un circuit d'emmagasiner de l'énergie électrique lorsqu'il est traversé par des lignes de forces électro-magnétiques.

INSULATORS : *Isolateurs.*— Matières qui opposent une résistance excessive au passage de courants.

KEY : *Manipulateur.*— Appareil destiné à fermer les longues et les brèves dans l'émission du télégraphe.

LEAD-IN : *Fil d'entrée.*— Conducteur qui relie l'antenne à l'appareil récepteur.

LIGHTNING ARRESTER : *Paratonnerre.*— Appareil protecteur contre le tonnerre ou les voltages très élevés. Les paratonnerres consistent en deux pointes très rapprochées l'une de l'autre et qui sont reliées respectivement à l'antenne et à la terre.

LOADING COIL : *Bobine de charge.*— Bobine additionnelle pour augmenter l'inductance d'un circuit.

LOUD SPEAKER : *Haut parleur.*— Récepteur généralement muni d'un mégaphone afin de donner aux sons plus de volume.

MEGOHM : *Megohm.*— C'est une résistance de 1,000,000 d'ohms.

MICRO-FARAD : *Micro-farad.*— Capacité équivalente à 1 millionième de farad.

MILLIAMPERE : *Milliampère.*— Courant de 1 millième d'ampère.

MOTOR : *Moteur.*— Machine destinée à transformer l'énergie électrique en énergie mécanique.

MOTOR-GENERATOR : *Moteur-générateur.*— Appareil qui consiste à transformer l'énergie électrique en énergie mécanique et ensuite à utiliser cette énergie mécanique pour obtenir de nouveau de l'énergie électrique. On se sert d'un moteur-générateur pour transformer le courant alternatif en courant négatif.

OHM : *Ohm.*— C'est l'unité de résistance. C'est la résistance au courant d'un ampère de passer à un volt.

OSCILLATION TRANSFORMER : *Oscillateur.*— Transformateurs spéciaux destinés à transférer des courants oscillants de forte énergie d'un circuit à un autre.

OSCILLATORY CIRCUIT : *Circuit oscillant.*— Circuit qui permet un passage facile aux courants oscillants.

OSCILLATING CURRENT : *Courant oscillant.*— Courant alternatif dont la fréquence est très élevée.

PANEL : *Panneau.*— C'est une feuille de matériel isolant sur laquelle on monte des appareils électriques.

PARALLEL CONNECTION : *Connection en parallèle.*— Un appareil est connecté en parallèle sur un autre appareil lorsque ses bornes terminales sont connectées aux bornes terminales de ce dernier. De cette façon le courant circule parallèlement dans les deux appareils.

PERIOD : *Période.*— C'est le temps écoulé pendant un cycle d'un courant alternatif.

PLATE : *Plaque*.— C'est cet élément du tube à vide " audion " sur lequel les électrons du filament sont attirés par un potentiel positif.

PLATE-BATTERY : *Batterie de plaque*.— La batterie qui donne à la plaque de la lampe son haut potentiel positif.

PLATE-CIRCUIT : *Circuit de plaque*.— Le circuit dans lequel la plaque est intercalée et qui comprend la batterie de plaque, les accoustiques, etc.

POTENTIOMETER : *Potentiomètre*.— Appareil destiné à varier le potentiel ou le voltage d'un courant.

PRIMARY CELL : *Pile primaire*.— Celle dont le courant est dû directement à une décomposition chimique.

PRIMARY COIL : *Bobine primaire*.— C'est cette partie d'un transformateur ou circule le courant destiné à induire un courant dans l'autre partie appelée : secondaire.

RADIATION : *Radiation*.— C'est le rayonnement des ondes hertziennes de leur source comme point de départ.

RADIO-FREQUENCY : *Radio-fréquence*.— Les courants alternatifs dont la fréquence dépasse 10,000 par seconde sont appelés : courants de radio-fréquence parce qu'ils se prêtent facilement à la radiation.

RECTIFIER : *Redresseur*.— Appareil pour transformer le courant alternatif en courant direct.

REGENERATIVE CIRCUIT : *Circuit régénératif*.— Circuit d'amplification de haute fréquence dont le principe consiste à faire réagir le circuit de plaque sur celui de grille.

RESISTANCE : *Résistance*.— Opposition d'un circuit au passage d'un courant.

RESONANCE : *Résonance*.— La résonance électrique c'est cet état d'équilibre dans lequel deux circuits peuvent osciller à la même fréquence. Cet équilibre existe lorsque le produit de l'inductance par la capacité d'un circuit égale le produit de l'inductance par la capacité de l'autre.

RHEOSTAT : *Rhéostat*.— Résistance variable en série dans un circuit pour varier l'intensité du courant.

SECONDARY : *Secondaire*.— Le secondaire d'un transformateur c'est la bobine où s'induit un courant par le passage d'un autre courant dans le primaire.

SELF-INDUCTANCE : *Self-inductance*.—

C'est un courant qui s'établit dans une bobine d'inductance en sens contraire du courant principal induit.

SERIES-CONNECTIONS : *Connexions en série*.— Lorsque l'on coupe le circuit d'un appareil pour y intercaler un autre appareil.

SOCKET : *Réceptacle pour lampe*.

SOLDER : *Soudure*.— Alliage de plomb et d'étain pour souder.

SPARK : *Étincelle*.— Arc de courte durée.

STATIC : *Statique*.— L'électricité statique c'est la tension qui existe entre des corps chargés d'électricité contraire et voisins les uns des autres. Ce sont les décharges de statique de l'atmosphère qui troublent tant, parfois, la réception par radio.

STORAGE BATTERY : *Accumulateur*.— Ensemble de piles secondaires qui donnent un courant par décomposition chimique.

SWITCH : *Commutateur, coupe-circuit*.— Appareil pour charger, ouvrir, fermer un circuit.

TELEPHONE JACK & PLUG : *Jack et fiche de téléphone*.— Système spécial de connexions ou les téléphones sont reliés à une fiche qui peut être introduite entre deux lames appelées jack.

TELEPHONE RECEIVERS : *Téléphones, acoustiques, écouteurs, casque de réception, etc.*— Appareil reproducteur des sons par les vibrations d'un diaphragme au passage d'un courant électrique pulsatif.

TICKLER : *Tickler, régénérateur*.— Bobine placée dans le circuit de plaque et réagissant inductivement sur le circuit de grille dans le but d'obtenir la régénération.

TRANSFORMER : *Transformateur*.— Appareil destiné à transformer un courant en le transférant par induction d'une bobine à une autre.

TUNED CIRCUIT : *Circuit syntonisé*.— Un circuit est syntonisé lorsque sa période d'oscillation est semblable à celle du circuit auquel il est accouplé.

TUNING : *Syntonisation*.— Action par laquelle on met en résonance des circuits électriques.

TRIODE : *Triode*.— Lampe à trois électrons, lampe audion.

TUNER : *Syntonisateur*.— Appareil de syntonisation.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

UNDAMPED WAVES : Ondes non-amorties.

— Ondes continues.

VACUUM TUBE : Tube à vide.— Lampe audion.

VARIABLE CONDENSERS : Condensateurs variables.— Condensateurs dont la capacité est variable. Les condensateurs variables sont généralement constitués par deux séries de lames conductrices dont une série peut entrer graduellement dans l'autre.

VARIOCOUPLER : Variocoupleur.— Appareil de synthonisation ou l'inductance est variable. Le variocoupleur se compose d'une inductance fixe où il y a plusieurs prises de connexions et d'une inductance mobile pouvant tourner dans le champ magnétique de la partie fixe.

VARIOMETER : Variomètre.— Inductance variable constituée par deux bobines connectées en série dont l'une peut tourner dans le champ magnétique de l'autre.— Diffère du variocoupleur par le fait que la partie mobile de ce dernier n'est pas connectée avec la partie fixe.

VOLT : Volt.— Unité de force électromotrice ou de pression. C'est la pression nécessaire pour faire passer un courant d'un ampère

dans un circuit de un ohm de résistance.
VOLTMETER : Voltmètre.— Appareil enregistreur de voltage.

WATT : Watt.— Unité de pouvoir électrique. C'est le produit d'un ampère par un volt.

WAVE : Onde.— Une oscillation complète dans un circuit oscillant.

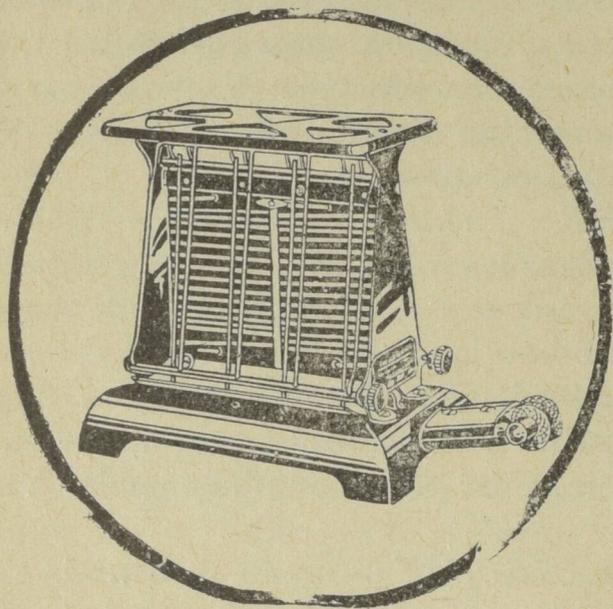
WAVE-METER : Ondemètre.— Appareil calibré de façon à pouvoir lire directement en mètre la longueur des ondes avec lesquelles on le met en résonnance.

WAVE-TRAIN : Train d'ondes.— Courte série d'oscillations interrompues par une période silencieuse.

WIRE : Fil conducteur.— Le fil conducteur se désigne par sa grosseur et la substance isolante qui l'enveloppe. Le fil N° 40 est extrêmement fin, le fil N° 10 est déjà très gros. Le fil S. C. C. (single cotton) a une simple couverture en coton. Le D. C. C. a une double couverture en coton. Le S. S. C. a une simple couverture en soie. Le D. S. C. a une double couverture en soie (double silk covered).

WIRING DIAGRAM : Schéma de filage.— Plan indiquant les diverses connexions d'un appareil.

L.-M. BOLDUC, ptre.



APPAREILS ELECTRIQUES de tous genres

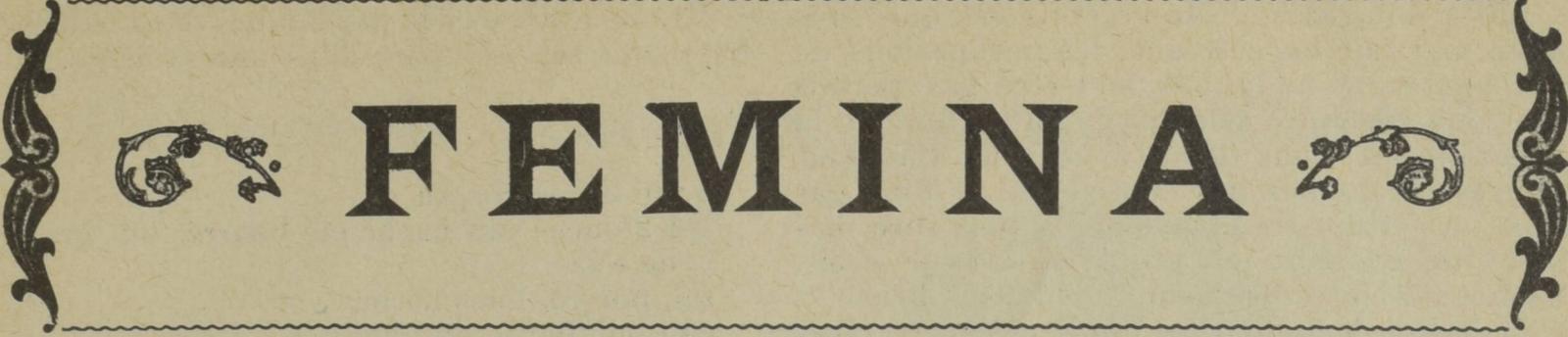
GRILLE-PAIN,
RECHAUDS,
ROTISSEURS,
FERS A REPASSER,
THEIERES,
CAFETIÈRES,
LAVEUSES
ELECTRIQUES etc.

Moteurs de toutes sortes

CATALOGUE ILLUSTRÉ ENVOYÉ SUR DEMANDE

MECHANICS SUPPLY COMPANY Ltd

80-90 St-Paul, QUEBEC



FEMINA

La chanson de la vie

A tout âge, on entend cette chanson de la vie, mais ne semble-t-elle pas plus gaie, plus vive, plus entraînante dans la première jeunesse où l'on ne connaît encore que les sourires de l'existence et les joies douces d'un bonheur facile.

La nature docile prodigue ses dons aux âmes joyeuses et les cœurs voisins ont d'inépuisables bontés pour ceux qui leur sont sympathiques. La jeunesse croit à la fidélité du succès et à l'abondance de la récolte journalière ; fascinée par l'illusion charmeuse, elle oublie parfois qu'il n'y a pas de devoirs sans sacrifices et que le sacrifice ne fleurit que sous l'influence de la vertu.

Cette chanson de la vie fait tout vibrer en nous et autour de nous tant que dure l'aurore, mais celle-ci est fugitive puisque le matin de la vie est déjà synonyme de labeur et d'application ; quelques notes angoissées ou plaintives contrastent parfois avec les refrains les plus doux, ce n'est plus ce chant de l'aurore qui répandait dans l'être tout entier une parfaite quiétude. Combien parmi nous voudraient entendre encore ce chant de l'aube qui a fêté nos premiers pas !

Peut-être avons-nous cru dans notre faiblesse que la chanson de la vie si douce à notre âme ne pouvait durer que pendant la rapide cueillette des fleurs printanières et nous nous sommes fiées imprudemment aux charmes éphémères de notre entourage pour garder en nous jusqu'à la fin, ces accents joyeux comme si cette mélodie était formée uniquement de bruits extérieurs.

C'est plus et c'est mieux. C'est le chant qui doit nous guider jusque vers l'Idéal et le Devoir et dont nous avons éteint peut-être en nous-même les sublimes accents, croyant que les joies extérieures nous peuvent suffire, quand ce

sont des joies, des échos de bien plus loin, de plus haut qui peuvent seuls nous aider à défier les variantes du sort et nous faire comprendre toute la sublime beauté de cette chanson de la vie donnée tout entière à l'obscur tâche de chacun de nos jours.

JEANNE LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Je voudrais petite amie être près de vous pour vous dire combien le deuil qui vous afflige me cause une profonde douleur, la mort est cruelle, elle nous enlève ceux que nous aimons le mieux et l'être qui part est toujours celui que nous chérissons davantage ; Dieu le veut ainsi, sans doute pour nous rapprocher de Lui où nous retrouvons ceux qui sont partis et que nous reverrons quand, à notre tour, nous aurons dit adieu à ceux qui nous aiment.

Je prie pour vous et pour votre petite sœur.

BRIN DE VENT.— Je vous remercie pour les bonnes choses que vous voulez bien me dire. Soyez certain que, si quelque plume charmante voulait un jour chanter dans notre "Femina" les beautés du pays et la douceur accueillante de nos vieilles maisons, nous lui donnerions avec plaisir la place d'honneur.

GHISLAINE.— Vous dites : "C'est une révoltée, une découragée qui vous arrive", découragée peut-être un peu, mais non pas une révoltée, pour cela il ne faudrait pas être chrétienne et vous l'êtes n'est-ce pas ?

Dieu donne à chacune la croix qu'elle peut porter, la vôtre vous paraît pesante pourquoi ne pas aller à Lui qui a porté un poids bien plus lourd que toutes nos épreuves et tous nos chagrins. Soyez généreuse dans le sacrifice, le courage est la marque d'une âme magnanime.

Je suis heureuse de votre confiance, ma plume ne peut envier un meilleur usage que celui d'être utile.

ROSE SOLITAIRE.— Je ne crois pas que vous ayez mal fait en écrivant, les occupations de cette personne ne lui ont peut-être pas permis de vous répondre encore. La question de la vocation est bien délicate et ceux qui sont obligés de donner des conseils ne le font pas sans un certain tremblement, la plus sûre manière de résoudre ce problème est, je crois, ce mot de Notre-Seigneur " Veillez et Priez " ! c'est-à-dire demandez les lumières et les grâces d'En-Haut, étudiez vos goûts, vos aptitudes, vos penchants.

Marjolaine — En vous adressant aux bureaux de l'APÔTRE, vous aurez probablement le numéro d'avril qui vous manque.

Votre charmante missive a été la bienvenue, il n'y a pas, eu comme vous le dites si gentiment, métamorphose... ce nom de plume m'était presque inconnu. La jolie indiscretion n'en est pas une et j'aurais mauvaise grâce de ne pas sourire un peu...

Et maintenant que nous avons fait connaissance, revenez bientôt me dire d'autres suppositions... le nom de cette petite compagne ne m'est peut-être pas inconnu, qui sait ?...

Thérèse — Le chemin n'était pas difficile, n'est-ce pas, il n'y a qu'à écrire et attendre le numéro suivant. A bientôt ?...

JEANNE LE FRANC.

LA CUISINE

PRÉPARATION-TYPE DES RÔTIS A LA BROCHE

Les rôtis cuits au feu de bois et à la broche sont très succulents.

La broche à l'avantage de tourner automatiquement et de présenter lentement et successivement toutes les parties de la pièce au feu. Une cuisson ainsi conduite est plus régulière.

I. Quelle que soit la pièce à rôtir, il faut avoir soin lorsqu'elle est embrochée, de la graisser ou de la beurrer sur toute sa surface avant de l'exposer au feu, à moins toutefois qu'elle ne soit entourée de bardes de lard.

II. Arroser le rôti avec la graisse, ou le beurre fondu sous l'action du feu et recueilli dans la lèche-frite.

III. Il faut avoir soin de proportionner la chaleur et la distance du foyer à la grosseur de la pièce à rôtir.

IV. Lorsque le rôti est suffisamment cuit, on le sale de tous les côtés et on ne le l'arrose plus.

V. On diminue le feu, et on ne doit pas tarder à servir le mets.

VI. La graisse et le jus tombés dans la lèche-frite sont servis à part dans une saucière.

ROSBIF

5 à 6 livres aloyau
1 à 2 onces suif haché et beurre ou graisse de rôti
sel, poivre, fines herbes
eau bouillante ou bouillon
1 c. à table de farine
½ c. à thé de gingembre.

I. Essuyer la viande avec un linge humide ; la saupoudrer de farine, la parsemer de petits morceaux de beurre ou de suif.

II. Mettre également un morceau de beurre ou de graisse dans la lèche-frite, y déposer le rôti et faire saisir en 10 ou 15 minutes. Retourner pour que le cuisson soit égale, lorsque le rôti a pris couleur, réduire la chaleur graduellement et couvrir d'eau le fond de la rôtissoire.

III. Arroser souvent ; vers la fin de la cuisson saler, poivrer.

IV. Après la cuisson, placer le rôti sur un plat oval et débrider, dégraisser le jus qui se sert à part dans une saucière.

(*La Cuisine à l'École primaire*).

LA VITESSE DES BETES

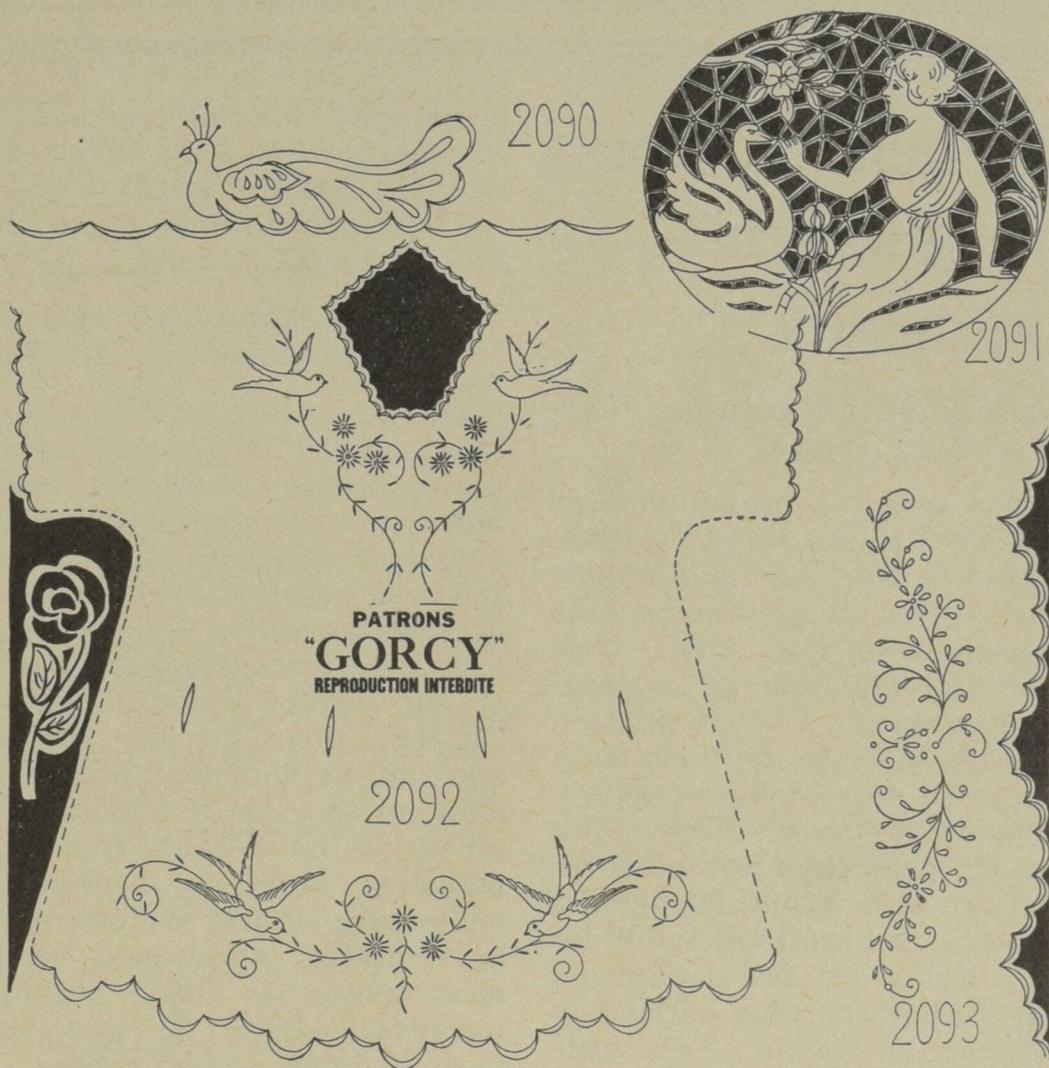
Un zoologiste anglais s'est amusé à dresser le tableau des vitesses que peuvent atteindre un certain nombre d'animaux.

Le quadrupède le plus rapide semble être le lévrier qui peut fournir jusqu'à 1,250 mètres par minute. Au reste, il est merveilleusement découpé pour la course, et nul ne sera surpris que le premier prix lui soit attribué.

Le second prix reviendrait au cheval, qui se tient à 100 mètres en arrière du lévrier. Viendrait ensuite la girafe, pouvant donner 900 mètres. Puis suivraient : le tigre, avec 860 mètres, mais incapable de soutenir le train ; le renne, presque aussi rapide ; le loup, avec 570 mètres et le lion avec 400.

Parmi les oiseaux, le pigeon voyageur viendrait en tête, avec 1,200 mètres à la minute ; et l'albatros le suivrait de près. Parmi les hôtes de la mer, le marsouin serait un des plus agiles : il ferait sans peine ses 30 ou 35 kilomètres à l'heure ; on sait du reste qu'il tient tête aux transatlantiques les plus rapides, les accompagnant souvent assez longtemps. La baleine peut donner 20 à 25 kilomètres par heure, mais elle ne soutient pas ce train bien longtemps.

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



2090—Feston avec motif pour taie d'oreiller ou serviette de toilette, patron à tracer, 15 cts ; décalquable au fer chaud. 2 patrons, 25 cts. Oreiller étampé sur coton circulaire, 98 cts ; serviette étampée sur toile, 59 cts ; coton à broder C.B., 20 cts.

2091—Médaille, 13½ x 11½, patron à tracer, 15 cts ; décalquable au fer chaud, 25 cts.

2092—Robe d'enfant, 4, 5, 6 ans ; patron à tracer 20 cts ; décalquable au fer chaud, 40 cts ; étampé sur nansook, \$1.19, sur piqué, \$1.49, sur toile écrue, \$1.98. Coton à broder C.B., 40 cts.

2093—Feston avec motif pour taie d'oreiller ou serviette de toilette, patron à tracer, 15 cts ; décalquable au fer chaud. 2 patrons, 25 cts. Oreiller étampé sur coton circulaire, 98 cts. Serviette étampée sur toile, 59 cts. Coton à broder C.B., 20 cts.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE

"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

Coin de l'Ouvrier

La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux

AVOIR SOIN D'EMPREINDRE DE RELIGION L'ACTION SOCIALE (Suite)

Quelles institutions seront à promouvoir de préférence au sein de l'Union, c'est à votre industrielle charité à le voir. Les plus opportunes semblent être celles qu'on désigne sous le nom d'unions professionnelles. Aussi, vous recommandons-nous de nouveau et instamment de veiller soigneusement à leur fondation et à leur bonne marche. A cette fin, vous ferez en sorte que ceux qui en doivent faire partie y soient convenablement préparés ; c'est-à-dire qu'ils apprennent de personnes compétentes la nature et le but de l'association, les devoirs et les droits des ouvriers chrétiens, enfin les enseignements de l'Église et des documents pontificaux, qui se rapportent plus particulièrement aux questions du travail. Très utile sera sur ce point, la coopération du clergé, lequel à son tour y trouvera de nouveaux secours pour rendre plus efficace son ministère sacré parmi le peuple. Car les ouvriers ainsi préparés deviendront, non seulement des membres utiles de l'union professionnelle, mais encore de vaillants auxiliaires du clergé, pour propager et défendre la pratique des enseignements du christianisme. (Pie X, *L'Action sociale*, t. III, p. 38).

LES ŒUVRES DOIVENT ÊTRE AVANT TOUT CATHOLIQUES

Le Saint-Père a reçu avec une grande satisfaction le témoignage d'hommage filial et d'obéissance parfaite que les présidents et les membres de la Ligue catholique des ouvriers réunis à Berlin lui ont offert. Il les félicite vivement avec la Ligue parce qu'elle ordonne toutes les actions, même celles qui regardent la vie mortelle et terrestre, selon les lois de la sagesse chrétienne, vers le dernier but surnaturel ; et parce qu'elle combat ouvertement sous le drapeau catholique, elle mérite les approbations et les éloges les plus amples. Il encourage les présidents et les membres ci-dessus loués, afin qu'ils continuent à travailler pour le bien des

prolétaires, à assurer la paix entre les classes sociales par tous leurs efforts et sous la conduite des pasteurs légitimes. (Card. Merry del Val, Télégramme adressé au secrétaire général du Sitz-Berlin, *Quest. Act.*, t. CXIII, p. 194).

ENCOURAGEMENTS AUX ASSOCIATIONS OUVRIÈRES CATHOLIQUES

Quant aux associations ouvrières, bien que leur but soit de procurer des avantages temporels à leurs membres, celles-là cependant, méritent une approbation sans réserve et doivent être regardées comme les plus propres de toutes à assurer les intérêts vrais et durables de leurs membres, qui ont été fondées en prenant pour principale base la religion catholique, et qui suivent ouvertement les directions de l'Église, nous l'avons fréquemment déclaré nous-même, lorsque l'occasion s'en est offerte dans un pays ou dans l'autre. Il s'ensuit qu'il est nécessaire d'établir et de favoriser de toutes manières ce genre d'associations professionnelles catholiques, comme on les appelle, dans les contrées catholiques, certes, et en outre, dans toutes les autres régions, partout où il paraîtra possible de subvenir par elles aux besoins divers des associés.

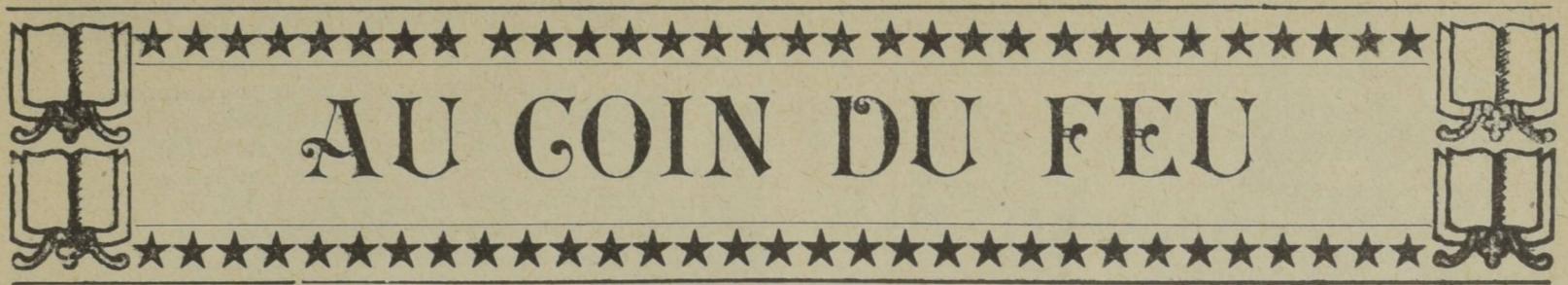
Que s'il s'agit d'associations touchant directement ou indirectement à la religion et à la morale, ce serait faire œuvre qui ne pourrait être approuvée d'aucune façon, dans les pays susmentionnés, que de vouloir favoriser et propager des associations mixtes, c'est-à-dire composées de catholiques et de non-catholiques. En effet, pour nous borner à ce point, c'est incontestablement à de graves périls que les associations de cette nature exposent ou peuvent certainement exposer l'intégrité de la foi de nos catholiques et la fidèle observance des lois et préceptes de l'Église catholiques. Et ces périls, vénérables frères, beaucoup parmi vous nous les ont expressément signalés dans leur réponse à ce sujet.

En conséquence, à toutes les associations purement catholiques d'ouvriers existant en Allemagne, c'est du fond du cœur que nous adressons tous nos éloges ; nous faisons des vœux pour le succès de toutes leurs entreprises en faveur des ouvriers et leur souhaitons des développements toujours plus heureux. (Pie X, *Singulari quadam*, t. VII, p. 274).

HENRI BRUN.

(*La Croix*)

(à suivre)



AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUIN

PHRASE POINTÉE

Bien penser et bien dire, ne sont rien sans bien faire.

MÉTAGRAMME

Kiel, Miel, Niel, Ciel, Fiel.

CHARADE

Char — pente — charpente.

ACROSTICHE

A	R	C
B	O	A
E	L	I
L	I	N

REBUS NO 51

Ne compte pas sur la chance ; compte sur ton effort.

Mot à mot : Noeud — conte — pas sur LA — Champ CE — conte sur TON — nez — fort.

A trouvé des solutions partielles : M. Emile Fluette, 183, Nest St., Bristol, Conn.

Ont trouvé toutes les réponses justes : Mlles Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Marie-Ange Nadeau, Geneviève Hamel et Juliette Paradis, Académie des Sœurs de la Charité, Plessisville ; M. Paul Bernard, St-Louis de Lotbinière ; MM. L.-P. Leclerc, M. B., Charles-Ed. Leclerc, Mlles Cécile Leclerc, et Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mme J.-Ern. Drolet, 81, rue St-Pierre, Québec ; Mlles Germaine Gendreau, Eugénie Bélanger et Yvonne

Routhier, Couvent de St-Charles, Bellechasse MM. J.-M. Pâquet, Ave des Erables ; J.-G. Gastonguay 10½ Bougainville, Ed. Fiset, jr, No 1, Covefield Barracks, et J.-C. Gagné, 24, Carignan-Salières, Québec ; Melle Maria Drolet, inst., Champigny, P. Q. ; M. Charles Lamarré, Lauzon ; M. Chs.-Eug. Deschènes, 264, Marie de l'Incarnation, M. Paul Lockwell, 14, Salaberry, M. Lucien Racine, 141, 4ème Avenue Québec.

Les prix ont été gagnés par : MM. Paul Bernard et Charles-Ed. Leclerc.

JEUX D'ESPRIT No 62

QUESTION HISTORIQUE

Quel est le roi de France qui prononça ces paroles : " J'aime mieux faire rire les courtisans de mon avarice que de faire pleurer le peuple de mes profusions."

REBUS GRAPHIQUE

O LA PIE

ENIGME

On me voit sur l'eau, lorsque masculin,
Et puis sur le vin, lorsque féminin.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Animal fabuleux. Ce qui rend digne d'estime un élève studieux. Garder.

— Ce bois vert, en effet, nous démontrera que contrairement au proverbe, on peut avoir de la fumée sans feu.

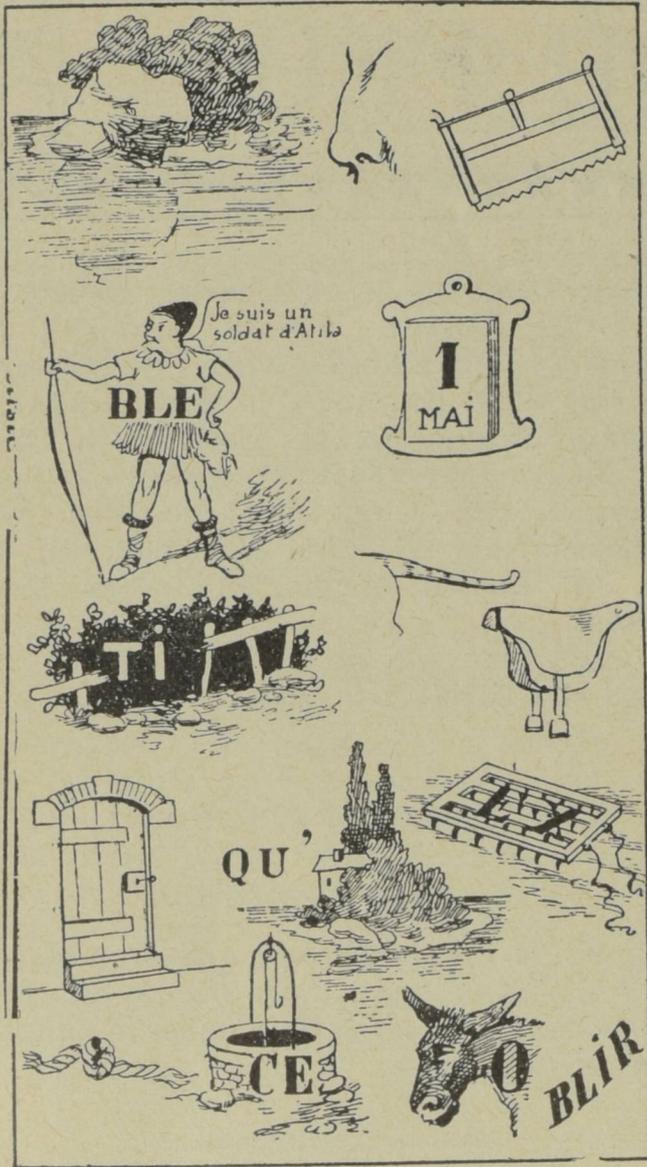
LE GAGNANT

Celui qui possédait le billet No 20660, série H — le numéro gagnant de notre dernier concours — est M. Joseph Gagné, Boîte 106, Jonquières, Chicoutimi. Il a choisi le prix en argent et nous lui avons envoyé un chèque de \$150.00.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean

REBUS No 52

La prière du matin dans la famille

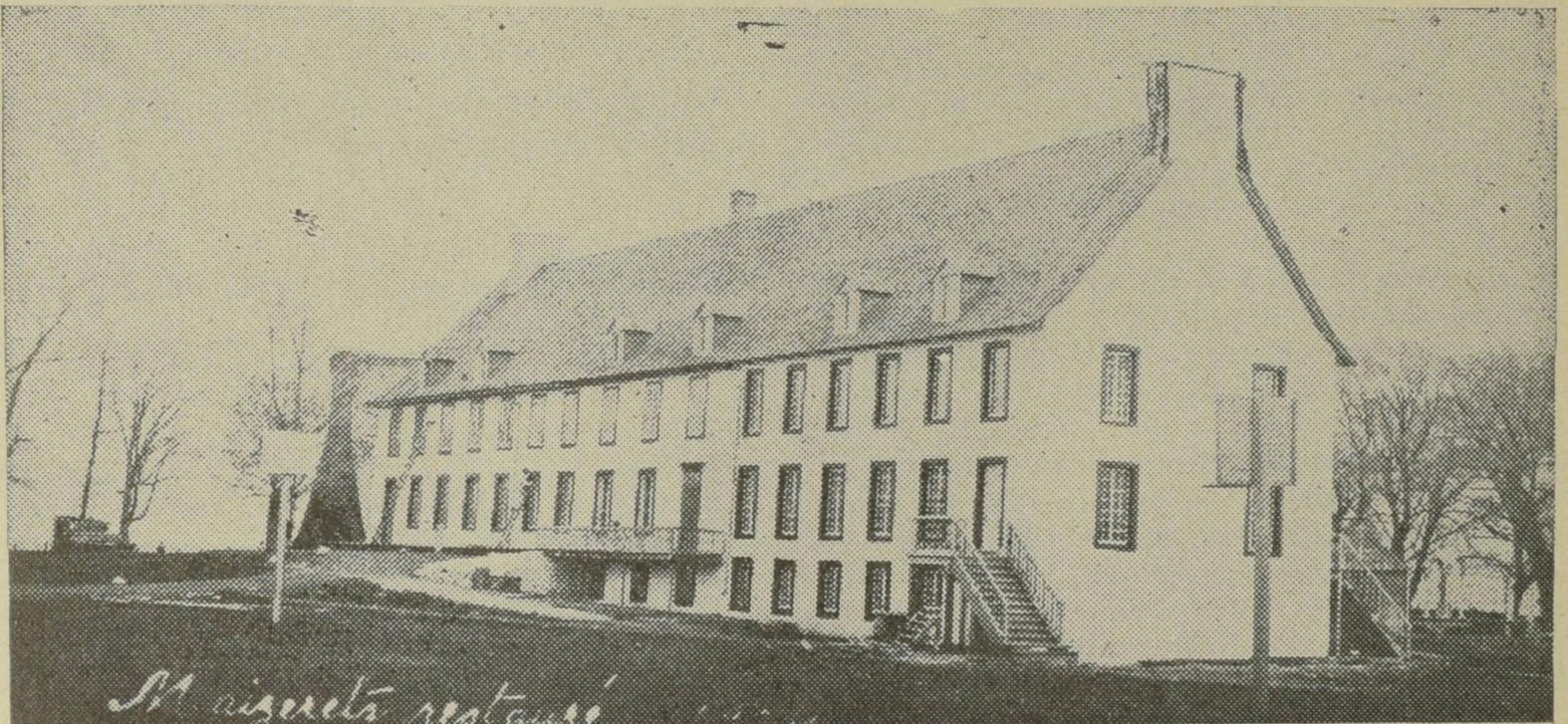


Les voilà tous grimpés dans mon heureuse chambre,
M'apportant du matin le sourire empressé,
Eux que j'ai pour soleil dans mon pâle novembre.
Et maintenant, amis, qu'on s'est bien embrassé,
A genoux ! et pensons à notre Père, au Maître
Qui fit vos petits cœurs et les remplit d'amour.
Son doux regard commence à luire à ma fenêtre :
L'aurore le salue : amis, faisons de même.
Parlons-lui cœur à cœur, nous ses enfants chéris ;
Répétons-lui, d'abord, la prière qu'il aime ;
Vers le Père céleste, élevons nos esprits.

Mon Dieu ! notre famille entière
Chaque jour vous fait sa prière
Et cherche en vous son seul appui ;
Gardez nos âmes dans la joie,
Réunis tous, comme aujourd'hui.
Vous comblez notre confiance ;
Vous nous donnez en abondance
Le pain que tant d'autres n'ont pas.
Accordez-nous le pain de l'âme ;
Allumez en nous votre flamme,
Eclairez chacun de nos pas.
Faites que nous aimions sans cesse :
Aimer, c'est la grande sagesse :
Nos trésors, à nous, c'est l'amour !
L'amour, sainte et douce monnaie
Dont l'humble enfant, mon Dieu, vous paye
Le prix du pain de chaque jour.
Donnez-nous à tous de répandre
Sur vos pauvres cet amour tendre
Qui se nomme la Charité,
Et qui jamais ne se repose...
Mon Dieu, par dessus toute chose,
Mon Dieu, donnez-nous la bonté.

Enfants ! debout, la chambre est pleine de lumière,
Aux pieds de notre Dieu nous reviendrons ce soir.
Allons dans le travail poursuivre la prière,
Et tous, petits et grands, faisons notre devoir.

Victor de LAPRADE.



LE "CHÂTEAU" DE MAIZERETS

Cette maison, partiellement détruite par un incendie, a été complètement restaurée,

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 11 TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE DEUXIÈME

La victoire de Palybius.

Des mains de l'esclave grecque elle prit le disque d'argent poli, et se mira longuement. En pleine jeunesse, elle dédaignait l'attirail des coquettes et les coûteuses inventions des réparateurs de beauté fanée. Une simple lotion de lait d'ânesse suffisait à rafraîchir son teint, quelques gouttes d'extrait de lis à parfumer sa chevelure.

Satisfaite, elle suspendit à ses oreilles les fils d'or aux perles rares, ceignit sa gorge délicate d'un collier de filigrane aux pendeloques ciselées en feuilles de pampre, mit à son poignet le dernier cadeau paternel : deux cornes d'abondance jointes en bracelet par une tête de lion . . . , mais dans l'écrin ouvert ne choisit aucune bague : celle que Caesius lui avait promise serait la seule qu'elle mettrait désormais.

Caesius ! . . . Ses yeux s'assombrirent : où donc était-il ? Ah ! comme au lieu de suivre la fête impériale elle eût préféré se rendre à Pompeia et y faire les recherches tant désirées !

Un bref appel du chevalier la fit tressaillir ; elle se hâta de descendre.

Elle le trouva dans le péristyle, légèrement impatient. D'un regard rapide il inspecta la toilette de sa fille : la *stola* de soie semée de fleurs d'or et de pourpre, le manteau safran aux bandes bleues, les bijoux délicats, les tresses blondes et le parfum du lis lui plurent.

— Vite, enfant, viens déjeuner. Dipilus et Polybius doivent nous attendre près de la mer, et pour être à Puteoli au départ de la Cour, nous n'avons plus de temps à perdre.

Rapidement, le cœur un peu serré, elle prit quelques fruits, but une coupe de vin miellé, jeta dans l'*atrium* sur la grande glace incrustée au mur un dernier regard, ajusta son voile ; puis ils gagnèrent à pied le quai du port.

Ils y trouvèrent les deux Pompéiens, exacts malgré l'heure matinale. Tous quatre prirent place dans l'élégante chaloupe du financier que l'effort des seize rameurs éthiopiens eut bientôt transportée au large.

Le regard distrait sur la côte en contre-jour, elle laissa son père expliquer à ses hôtes le programme de la journée. Ils allaient rejoindre à Puteoli les

trirèmes impériales, trouveraient place, grâce aux relations de Cecilius, sur l'une d'elles, et resteraient tout le jour dans l'entourage des Césars. On dînerait en arrivant dans l'île, puis, après la sieste, Titus offrirait à Vespasien et à ses invités le spectacle annoncé. Ce spectacle serait suivi d'un rapide goûter et du départ, et c'est sur mer qu'aurait lieu le souper de la Cour.

Lorsqu'on eut doublé le cap du Posilypus, et plus au sud le temple de la Fortune, la courbe du golfe de Baïae apparut distincte, comme une réduction du Crater, plus enchanteresse encore par l'incroyable profusion des palais et des temples, par la richesse merveilleuse des jardins et des sommets. Vera connaissait bien ces promontoires et ces lacs et ces domaines. Chacun d'eux évoquait son souvenir de deuil ou de crime : là-bas sur les hauteurs de Misenum Marcellus était mort dans la villa de César, Tibère dans celle de Lucullus ; sur la côte, dans la villa de Bauli, Néron avait décidé son paricide ; plus loin Domitia, sa tante, avait été assassinée par ses ordres ; dans cette baie Caligula avait fait jeter, un soir d'ivresse, les compagnons de ces folies . . .

Peu à peu la chaloupe se rapprochait de Puteoli. Les bassins du sud se détachaient des flots, puis la masse de l'*emporium* avec ses marchés et ses thermes, la jetée puissante aux piliers encore confondus, derrière laquelle se dressaient, comme des piques, les mâts des navires de commerce rangés par nations le long des quais.

Sur les indications de Cecilius la chaloupe se dirigea vers le premier bassin. Aux abords du môle extérieur était mouillée une birème aux formes sveltes, portant pavillon rouge.

— C'est la prétorienne, expliqua le Romain à Dipilus. Le commandant en chef de la flotte, auquel j'ai rendu quelques services, veut bien nous offrir l'hospitalité. Il attend le départ des navires impériaux. Tenez, il nous salue.

En effet, au-dessus de la pavesade, Claudius Apollinaris saluait de la main.

Quelques moments après, ils étaient sur le pont. — Vous arrivez à point, leur dit le préfet après les compliments. La conque marine vient de sonner le signal de l'appareillage : vous allez voir passer les Césars. Leur cortège est d'ailleurs fort simple : pas

plus ici qu'à Rome l'Empereur ne veut de faste ni de grosses dépenses.

Du doigt il indiquait l'extrémité de la jetée que doublait le premier vaisseau.

Lentement, sous la régulière poussée de ses deux rangs de rames, la galère coupait de son éperon les flots qu'une très légère brise du nord soulevait à peine. Sur les bastingages de flanc la cohorte d'honneur avait planté ses boucliers et montait la garde. A l'avant les douze licteurs officiels portaient les faisceaux couronnés de lauriers. Prêts à la manœuvre les matelots restaient massés autour du grand mât. Sous un *velum* de soie blanche, à l'arrière, Titus Flavius Vespasianus avait pris place, revêtu du *paludamentum* (1) pourpre. Malgré la distance on distinguait sa large tête aux joues grasses, au menton énorme. Il semblait rire de ce que lui disait son entourage.

L'équipage du préfet de la flotte poussa les acclamations protocolaires. A Dipilus, déjà grisé par le voisinage du monde officiel, Cecilius indiquait les grands personnages assis autour du Prince : Mucianus, un ancien favori de Claude, que ses prodigalités avaient ruiné, qui, préfet de Syrie, avait décidé l'Empereur à se laisser proclamer par les soldats, et se payait parfois le plaisir de le lui rappeler ; Vestinus le Viennois, heureux architecte des plans impériaux, Agrippa du nouveau règne ; puis les généraux illustres : Antonius Primus, Gaulois d'Aquitaine, dont les légions du Nord avaient pris Rome sur Vitellius ; Tiberius Alexander, juif d'origine, compagnon de Vespasien sous les murs de Jérusalem, décoré des ornements du triomphe et nommé, à défaut de la dignité sénatoriale à laquelle il ne pouvait prétendre comme Egyptien, préfet du prétoire jusqu'au retour de Titus ; Ulpus Trajanus, Espagnol, un autre lieutenant du légat de Palestine qui avait commandé la 10e légion et suivi son chef à Rome ; Lusius Quietus, de souche maure, soldat remarquable par sa fougue. . . A côté de ce brillant état-major se tenaient les amis personnels du César : M. Eprius, délateur sous Néron, accusateur de Thræsea, nommé sénateur en récompense, membre de la députation qui avait reçu en Italie le Maître du Monde, proconsul d'Asie l'année précédente ; Dillius Aponianus, l'ancien commandant de la 3e légion, maintenant chef de la garde ; Vibius Crispus, et d'autres

La galère de Titus parut ensuite. Le triomphateur des Juifs avait alors trente et un ans : associé à l'Empire, chef des prétoriens, tribun inviolable, il gouvernait autant et plus que son père. Autour de lui, c'était comme une seconde Cour, d'aspect plus jeune. Il y avait là le préfet de Rome Plautius Silvanus, Larcius Lepidus, un de ses lieutenants préférés en Judée, et les chefs de la chancellerie, dont il dirigeait lui-même les bureaux, d'autant plus jalousément que de plus en plus les fonctionnaires des provinces recouraient au Pouvoir central pour les détails de leur administration. Tout près de lui

se tenait un homme au costume étranger. Dipilus se tourna vers le préfet :

— Quel est celui-là ? demanda-t-il.

— C'est un juif, Flavius Josephus, ancien gouverneur de la Galilée, qui, prisonnier, avait prédit aux Césars leur avènement, et qu'ils ont richement doté. Il écrit, paraît-il, l'histoire de la guerre de Judée. Voici maintenant la liburne réservée aux dames de la cour. Vous y voyez deux cercles bien distincts : celui de la femme de l'Empereur et celui de Bénéricé, l'ancienne reine de Chalcis et de Cilicie, toute-puissante sur le cœur de Titus. Caenis commerce à vieillir, mais Bénéricé est encore belle et séductrice. Chacune a ses courtisans et sa coterie ; et il est amusant de les voir sur la même galère. — Mais c'est à notre tour de prendre rang.

Il donna un ordre bref, transmis par le maître d'équipage au pilote et au chef de chiourme. Docile à l'action des rames, le navire s'orienta vers le sud et entra dans le sillage des autres.

— Maintenant, mon cher Cecilius, il convient que je vous présente à mes hôtes. Vous allez être en compagnie des meilleurs esprits de Rome.

Il les guida sur le tillac arrière, où près du Génie tutélaire s'entretenaient par petits groupes une vingtaine de personnes. Les présentations se firent avec la plus grande cordialité : le chevalier était connu à Rome dans tous les cercles mondains, et Vera, heureuse, reconnaissait parmi les jeunes femmes l'épouse du philosophe Calenus, Sulpicia, la plus célèbre poétesse de la Capitale et l'amie d'Argentaria Polla.

— Tout à l'heure, ajouta le préfet, je vous conduirai près de C. Plinius Secundus. En ce moment il a voulu s'isoler dans ma cabine, à l'entrepont, pour achever de dicter à son sténographe quelques pages sur les guerres germaniques. C'est un savant qui n'entend pas perdre son temps. Mais il m'a promis de revenir bientôt près de nous.

On gagnait maintenant la haute mer. Les nefes officielles s'échelonnaient, gardant leurs distances, hissant leurs voiles, augmentant progressivement leur vitesse. De nombreuses barques leur faisaient escorte : les patriciens en villégiature sur la côte étaient admis de droit à présenter leurs hommages aux Princes et à jouir de la fête.

Parfois l'une d'elles, comme à la course, dépassait la birème et c'étaient des saluts et des appels joyeux. Quelque temps l'attention se fixa sur un brigantin à l'avant recourbé, à la quille saillante, portant au mât une large voile grise et une hampe bariolée, dont le rang de rames avait un jet net et prompt et qui filait à plein élan avec une sûreté merveilleuse. On paria sur le nom de son possesseur, jusqu'à ce que l'on eût reconnu, au milieu des rires, Publius Lollius, l'original propriétaire d'une villa de Surrentum.

Puis, les conversations se lassant, on eut recours au poète Martialis. Blasés sur les merveilles du golfe, ces Romains n'étaient guère sensibles aux émotions esthétiques, et leur esprit cherchait ailleurs ses distractions. On somma plaisamment le poète de réciter ses vers. Sans trop se faire prier, il déclama quelques pièces qui furent applaudies.

(1) Tunique du généralissime romain.

Comme il cessait, Apollinaris éleva la voix :

— Nous avons ici des jeunes gens pour lesquels la vie commence à peine, et qui ne tarderont sans doute pas à connaître les joies de l'hymen.

Comme par hasard son regard tombait sur Vera qui rougit, mécontente de lui et d'elle

— Si vous leur disiez, mon cher Martialis, votre charmante pièce sur le mariage de Claudia Peregrina.

Le poète toussa légèrement et d'une voix un peu affectée récita encore :

“ Claudia Peregrina épouse mon ami Pudens. O Hyménée, redouble l'éclat de tes flambeaux ! Telle est l'union précieuse du nard et du cinname ; tel est l'heureux mélange du vin de Massique avec le miel de l'Hymette. La jeune vigne ne se marie pas à l'ormeau avec plus d'amour ; le lotos n'aime pas mieux les endroits humides et le myrte les rivages. O Concorde, sois toujours l'incorruptible gardienne de ces époux ! ”

Dans le murmure des approbations Polybius se pencha vers la fille de Cecilius :

— O chère âme, vous laisserez-vous toucher ?

Elle feignit de n'avoir pas entendu. Mais sa rougeur démentait son silence. Ceci n'avait pas échappé au chevalier qui déclara d'une voix joyeuse.

— Décidément vous savez manier le vers à votre gré. Mais je ne reconnais plus l'auteur des épigrammes dont Rome se délecte ! Auriez-vous fait serment de ne plus mordre personne ?

— Ah ! par exemple, s'écria Secundus. Demandez lui donc ce qu'il nous a dit l'autre jour sur ce malheureux Charinus. Pour de la méchanceté, c'en est.

Il y eut dans le groupe un frémissement de curiosité. Les belles matrones étaient les plus impatientes :

— Parlez, parlez, suppliaient-elles.

Il parla.

“ Charinus porte six bagues à chaque doigt : il les porte la nuit, il les porte au bain. . . . Vous demandez pourquoi ? . . . Il a les bagues, mais pas d'écrin pour les mettre ! . . . ”

Il y eut un rire général, et des commentaires plus méchants encore que l'épigramme. Et pourtant parmi ceux qui plaisantaient il devait y avoir plus d'un Charinus, riche dans sa vie publique et besogneux dans sa vie secrète.

La presqu'île de Surrentum commençait à détailler à l'avant ses baies et ses bois, et ses falaises, droites au milieu des fleurs comme les statues d'un jardin. A gauche, une tache blanche allongée entre les grenadiers, les cyprès et les pins : Pompeia, dominée par les saillies rocheuses du Vesuvius. Sous le ciel nuageux l'horizon avait des teintes de fresques, larges et douces, où par moments très courts une fusée de soleil mettait des ors de mosaïque.

— Il y a neuf ans, pensa tout haut Sulpicia, le tremblement de terre ravageait cette admirable côte. Les traces en ont demeuré que d'ici nous n'apercevons pas. Heureux qui peut prévoir l'avenir !

Comme elle parlait, l'écoutille livra enfin passage à un homme puissant, légèrement chauve, vers lequel Apollinaris s'empressa, et qu'il présenta aussitôt au chevalier.

— C. Plinius, qui veut bien interrompre son labeur et nous faire jouir de sa science.

La conversation eut de ce chef un nouvel aliment. On interrogea Plinius sur ses travaux : il mettait alors la dernière main à un nouveau volume de ses “ Guerres germaniques ”, que de partout, jusqu'à Lyon, les libraires lui réclamaient.

— Et votre “ Histoire naturelle ”, mon cher ami, où en est-elle ?

Celui qui posait la question était L. Licinus, un millionnaire.

— Elle avance, mon cher Licinus, mais lentement. C'est un travail énorme : plus de deux mille auteurs à lire, des milliers de faits à extraire, à classer, à ordonner, tout le travail des secrétaires à reviser pour les copistes. Je ne puis savoir quand ce sera fini.

— Très cher, j'en retiens le manuscrit et j'en donne quatre cent mille sesterces. (1)

Il y eut un murmure d'étonnement et de jalousie. Tacitus dit à son voisin :

— Croit-il que cela va lui donner de l'esprit ?

— Est-il question des perles dans votre ouvrage ? demanda nonchalamment une jeune femme qui en portait un superbe collier. Quelles sont les plus belles, à votre avis ?

— Les perles indiennes que vous portez l'emportent en grandeur, Pétronia ; mais celles d'Arabie ont une eau plus claire et sont plus coûteuses.

Les jeunes gens eurent des rires étouffés.

— Cela me rappelle un souper de fiançailles auquel j'assistai du vivant de Caligula. Sa femme, Lollia, y vint couverte d'émeraudes et de perles alternées : la chevelure, le cou, les oreilles, les bras en étaient chargés. Tout cela donnait une valeur de quarante millions de sesterces dûment prouvée par les quittances, et venait des provinces dépouillées par son aïeul. Voilà où se résument les exploits des triomphateurs : une fortune immobilisée ! la sueur d'or de deux provinces sur la chair d'une femme ! Quelle pitié !

— Par Pallas, murmura Martialis, il a la dent dure aujourd'hui !

Quand Plinius avait la parole, il fallait le subir en silence. Il était de ces hommes que leur estime d'eux-mêmes persuade qu'ils sont toujours captivants, toujours goûtés, et qu'ils feraient tort à leurs auditeurs en souffrant qu'on leur succède.

Longtemps il parla, fier de son érudition. On écoutait plus ou moins : les regards se fixaient sur l'île enchanteuse dont les rochers à pic apparaissaient, couronnés des ruines basses de la villa Tibérienne.

Il était déjà tard lorsque après le repas et les dernières libations on sortit des tentes pour une sieste que l'absence de soleil et la majesté des perspectives rendaient particulièrement agréable. L'Empereur, selon son habitude, tint le cercle des lettrés : lettré lui-même, historien de Mémoires qui ne manquaient pas de charme, il aimait, comme le fondateur de la ra-

(1) 84.000 francs.

ce des Augustes, à s'entourer des plus brillants esprits de l'époque et à leur dispenser ses libéralités.

Les politiques allaient de préférence vers l'héritier du trône. Apre au pouvoir, Titus cherchait visiblement à se faire craindre, soutenu par Mucianus, pour qui c'était une façon de s'opposer à l'Empereur toujours clément. Jadis ami des philosophes, de Sentius, de Thræsea, il voyait maintenant en eux les chefs de l'opposition à la dynastie nouvelle, les perpétuels railleurs des petites impériaux, les évocateurs des gloires républicaines ; et ne pouvant les souffrir, il les surveillait et les malmenait sans trêve. Rapporteurs complaisants, inventeurs de délations, financiers aux aguets, l'entouraient assidûment, escomptant à l'avance les faveurs du futur règne.

Prince de la jeunesse, élu quelques semaines plus tôt par les chevaliers des deux Ordres, le second fils de l'Empereur, le jeune Domitien, attirait, lui, les jeunes gens et les coquettes.

Sur les saillies des rochers utilisés comme tables, joueurs et parieurs jetaient déjà les dés et les pièces d'or, tandis que mondains et mondaines, étendus sur les coussins ou debout, discouraient à grands éclats de voix. C'était une société fort mêlée : les patriciens s'y mêlaient aux financiers, en quête d'héritières pour leurs fils ; les Grecs de Neapolis, bavards et pédants, y paraient en face des vieux Romains et des étrangers trop nombreux à la Cour ; les élégants à toge neigeuse, aux cheveux bouclés, les bras épilés, le front couvert d'innombrables mouches, empressés autour des dames, y coudoyaient dédaigneusement les stoïciens graves et simples. . . . Mais tout ce monde était riche et joyeux, et Vera, entourée, saluée, complimentée par tous les grands personnages d'Italie, avait oublié pour un temps ses angoisses et se laissait aller au charme d'être fêtée. Dans le cercle féminin qui l'avait accaparée, les langues allaient leur train.

— Par Junon, qu'il fait lourd ! Pourvu que nous n'ayons pas d'orage au retour ! En voilà une idée de venir ici ! On ne sait même pas où s'asseoir. . . .

Et la grosse Arria Marcia battait l'air de son éventail en plumes de paon.

— Mais, ma chère, cette île est ravissante et le Prince nous y réserve un spectacle de son choix.

— Ravissante, vous en parlez à l'aise, Pappia ; tout y est sauvage. La belle idée qu'eut Tibère de venir nicher ici ! Mais, vraiment, savez-vous pourquoi la Cour s'y est transportée ?

— Un caprice de Titus, cela suffit, déclara une jeune beauté qu'une ombrelle verte abritait d'un soleil imaginaire, et qui, selon la mode récente, parlait du nez.

Un petit rire d'opposition dérida les visages.

— Passe pour les caprices, fit un sénateur aux doigts chargés d'anneaux, mais halte pour les impôts ! On parle d'une taxe prochaine sur les mobiliers. Si cela continue, nous finirons par être allégés, comme les portefaix de Caligula, du huitième de nos revenus.

— A propos, avez-vous observé Bérénice ? Elle a le s lèvres pincées, il doit y avoir anguille sous roche.

— Elle ne l'a pas volé. A-t-on jamais vu un pareil scandale ? Une étrangère au Palatin ! Diogène, le philosophe, lui a sans doute jeté au nez quelque plaisanterie.

— Diogène ferait bien de se méfier ; moi, je ne réponds pas de sa tête : la belle est vindicative et Titus l'aime toujours.

— Croyez-vous qu'il finira par l'épouser ?

— Qui sait, Lepidus ! Ce sera risquer l'Empire, car le peuple n'en voudra pas. Mais l'amour est aveugle !

— Bah ! le peuple supporte bien ses nouveaux maîtres ; Domitilla, la mère de Titus, n'était qu'une affranchie !

— Oui, mais d'origine libre, et romaine. . . . Après tout, qui vivra verra ! Fuscus, donnez-moi donc une pastille.

Un homme d'âge mûr, la main ornée d'une énorme sardonix, tendit à Petronilla une boîte d'or ciselé.

— Elles viennent de chez Cosmus : myrte, lentisque et fenouil. Cela croque sous la dent.

— Jolie boîte, Fuscus !

— Signée Gratianus, Petronalla.

— Cela ne m'étonne pas. Etes-vous allé, l'autre jour, à l'exposition des céramiques dans le théâtre de Pompée ?

— Non, j'étais retenu par une récitation.

— C'est dommage. Il y avait là des coupes d'Euphromios vraiment superbes.

— Que jouait-on au théâtre ?

— L'Asinaria de Plaute, avec Apollinaris, l'acteur préféré de l'Empereur.

— Quel est donc cet homme à brodequins écarlates qui tient compagnie, là-bas, à cette vieille femme ?

— C'est Spurina. Soixante ans déjà, veuf, deux filles, qu'il fait semblant de détester pour être mieux courtisé par les aspirants à l'héritage. Il faut avouer d'ailleurs que les espérances sont belles !

— Tant pis pour lui, repartit Petronilla de la voix stridente. Le poison est vite jeté dans le vin des vieillards. A sa place, je surveillerais ses filles.

Vera regarda Sulpicia. La stoïcienne haussait les épaules, et ses yeux semblaient répondre : Que voulez-vous, ils sont tous ainsi !

— A quelle heure ce spectacle ? demanda une matrone qui ne cessait de bailler.

— Entre la neuvième et la dixième heure, Telesilla.

— Merci, Fuscus. Ce sera bien ?

— On le dit. Le site prête aux étrangetés : cela nous change des arènes plates et des pistes de cirque. C'est dommage que Cestilia ne soit pas là.

— Tiens, c'est vrai, on ne l'a pas vue. Est-elle souffrante ?

— Vous ne le saviez pas ? Elle est tout près de sa fin. . . .

— Pas possible ? Je l'ai vue encore, il y a quinze jours.

— Sans doute, mais depuis elle a voulu esquiver les responsabilités maternelles, et son désir lui a été fatal : elle s'est tuée.

Il y eut un froid. Pour toutes ces mondaines capricieuses et frivoles, dont certaines depuis leur pre-

mier mariage comptaient autant de divorces que d'années, le frein moral n'existait plus. S'unir au gré du caprice, se désunir aux premiers froissements, porter à d'autres, avec le même sourire, le même amour à courte échéance, n'acceptant de la vie conjugale que les joies sans le joug, telle était la vie du grand nombre. Dans ce perpétuel déménagement les enfants devenaient une disgrâce. . . .

— A propos, reprit Fuscus, il paraît que bientôt les célibataires ne pourront pas plus recevoir les fidéicommissés que les autres legs : il y a un décret en préparation.

— De qui tenez-vous cela, Fuscus ?

— De la chancellerie directement, Telesilla.

— Bah ! il en sera du décret comme de la loi *Pop-paea*.

Voilà plus de soixante ans qu'elle est promulguée, et l'on s'en soucie fort peu. Les juristes sont les premiers à fournir les moyens de la tourner !

— Oui, les lois de suffisent pas à maintenir la vitalité d'un peuple.

C'est Sulpicia qui jetait dans la circulation ce rappel de moralité.

Vera en fut contente : ces potins mondains, ces allusions méchantes, cet entretien terre à terre exhalaient un relent pénible de sensualisme et d'égoïsme. Plaisanteries sur les dieux, jalousies réciproques, perpétuel effort vers la volupté, comme tout cela s'opposait au cher passé qu'elle venait de vivre ! et pourtant, tout cela s'insinuait dans sa chair jusqu'à son âme, vapeur endormante qu'on méprise et qu'on absorbe. Ah ! qu'elle se sentait faible depuis que le monde l'avait ressaisie ! Et comme il est plus vite fait d'avoir proposé que résolu !

Elle eut un soupir de soulagement en voyant Polybius, libre enfin de sa personne, revenir à elle.

— Vous plairait-il, ma chère Vera, de faire une fugue jusqu'au sommet ?

— Oh ! volontiers.

Elle s'excusa, salua en cercle, et partit à ses côtés, non sans entendre, avec un émoi qui lui fit battre le cœur, Petronilla dire à ses voisines :

— C'est le fils d'un Pompéien, son fiancé.

Son fiancé ! Oui vraiment, il était là près d'elle, comme si déjà elle lui appartenait. Il avait pris son bras sous le sien, et elle avait vu avec une secrète terreur qu'elle n'osait pas le retirer.

Ils montaient lentement par un sentier à travers les rocs. . . . Et soudain autour d'eux l'horizon se développa, clair sous les nuages mamelonnés. Toutes les merveilles de la côte lointaine, indistinctes, accumulées, toute cette Campanie heureuse allongée sur la mer comme une sirène, apparurent ; les flots bleuâtres avec leur doux clapotis, la pointe de la presqu'île et ses flancs chargés de palais, d'aqueducs, de temples aux blancheurs confondues. . . ; à leurs pieds l'île radieuse, et les falaises déchiquetées, et les écueils menaçants, rangés comme une garde jalouse autour des résidences charmantes, des vignes alourdies, des vallées comblées de verdure. . .

Ils montèrent encore : dans l'air pur se dressaient le phare et ce qui restait du palais de Tibère. Le

phare, par lequel en signaux lumineux il conversait, loin des poignards et des poisons, avec Misenum et les courriers de Rome, avait été respecté par le service de la marine, et tous les soirs il s'éclairait. Mais le palais avait été détruit par le Sénat, en revanche de ses terreurs et de ses abaissements. Sur la hauteur superbe il n'y avait plus que des débris amoncelés, des colonnes isolées dans la verdure, quelques arches du portique en rotonde où le César septuagénaire venait jouir, sombre dilettente, des tempêtes d'hiver et des estivales sérénités.

Sur la place un piquet de soldats montait la garde. Tandis que Polybius échangeait quelques mots avec l'officier, elle s'avança vers l'extrémité du portique et frissonna : la roche tombait à pic dans les flots. . . .

Ils revenaient. Si près de lui elle sentait bien qu'elle l'aimait. Elle en avait oublié tout le reste, et de ses douces paroles comme d'une brise enfin retrouvée elle se laissait caresser. Un moment de bonheur, une goutte d'amour, qui donc parmi les plus austères pouvait la lui refuser, à la veille de la bataille ? Elle écoutait, elle souriait. . . , avec un petit remords confus, là-bas dans l'arrière-conscience, si loin qu'elle s'étonnait plutôt qu'il existât encore.

Ils revenaient, sous une échappée de soleil, quand à un détour du chemin ils virent dans le sentier au-dessous d'eux une file d'hommes à demi nus, la tête basse, les jambes entravées, une file interminable que de distance en distance un légionnaire, l'épée droite, interrompait. Leurs pieds sanglants faisaient rouler les cailloux sur les pentes.

— Où vont-ils donc ? demanda-t-elle.

Il eut un sourire qu'elle ne vit point.

— Sans doute ce sont les prisonniers juifs que Titus a réservés pour les jeux d'aujourd'hui.

Elle s'arrêta toute saisie : un vieillard venait de tomber sur les genoux et de la pointe du glaive un soldat l'obligeait à se relever.

— Vite, dit-elle à Polybius, allons-nous-en.

Mais le jeune homme ne semblait pas pressé de partir. Comme si le spectacle l'eût profondément intéressé, il suivait d'un œil attentif le défilé des condamnés.

Tout à coup elle poussa un cri :

— Oh ! là, là-bas, voyez donc. . . Oh ! c'est affreux !

Il se pencha comme pour mieux regarder ; hors d'elle-même elle ne vit pas la joie cruelle de ce regard. Elle murmura :

— C'est lui, j'en suis sûre, lui !

— Qui donc, ma chère âme ?

Elle ne répondit pas. Tout son corps tremblait. Le buste en avant, les yeux fixés, elle attendait.

Lentement, pas à pas, la lugubre théorie continuait de monter.

A distance on discernait les visages,

Alors — suprême habileté — ce fut lui qui proposa le départ :

— Ma bien-aimée, venez, cela vous fera du mal.

Elle ne bougea pas.

Il savait bien qu'elle demeurerait. Et il n'avait pas besoin de voir pour croire que Caesius le Galate était là.

Il y était.

Il marchait posément, le corps droit, le regard perdu vers le ciel.

Un moment vint où il aperçut en haut les deux jeunes gens, et Vera penchée sur lui dans une attitude de curiosité.

Que de fois dans la prison il avait cherché l'explication de sa brusque arrestation !

L'image du fils de Dipilus avait fini par s'imposer à son calcul. Lui seul avait intérêt à sa disparition. Mais comment savait-il ?... Malgré lui l'idée que Vera s'était laissé arracher son secret l'avait poursuivi, comme la guêpe importune que l'on chasse et qui revient...

Et maintenant, de l'apercevoir là-haut juste à temps arrêtée pour le voir passer, seule avec cet homme, tous ses doutes lui revinrent. Un flot de tristesse envahit son âme. Instinctivement il porta la main à son front comme s'il avait la solution d'une énigme torturante.

Elle vit le geste. Mais déjà il ne la regardait plus.

Soudain sa voix grave s'éleva, forte, martelée. Retenant sa respiration, terrifiée, elle écouta. Trois mots seulement lui parvinrent que la brise apporta : "... comme nous pardonnons ..."

Il était passé.

Un instant elle resta là, le suivant machinalement des yeux. Disparu de Pompeia, non ; mais saisi, arrêté, condamné... par qui ? pourquoi ?... Et Paula ? Et Syra ?... Pourquoi donc pardonnait-il ?

Une pensée lui vint, en éclair, mais si atroce qu'elle en pensa mourir : croyait-il donc qu'elle les avait trahis ?

Brusquement elle se tourna vers Polybius.

Il avait une expression froide et mécontente.

— N'est-ce pas cet Asiatique que je vis un jour près de vous sur la via des Tombeaux ?

— Oui, dit-elle, les dents serrées. Pourquoi est-il là ?

— Je n'en sais rien...

Sa voix se fit glacée :

— ... mais je trouve étrange qu'il vous émeuve à ce point.

Elle le regarda, interloquée. Il risqua la question pour lui capitale :

— Est-ce que par hasard vous l'aimeriez ?

Elle recula d'un pas.

— Moi ?... moi ?... Y pensez-vous ?...

Non, ce n'est pas cela !

Tel était l'accent de sincérité que le doute n'était pas possible. Il sourit de soulagement.

— Je vous demande pardon, mais je ne m'expliquais pas cet intérêt ?...

Vera ne releva pas la question. Fiévreuse elle revint sur lui et lui prit la main : . . .

— Il faut le sauver ! il faut voir l'Empereur, Titus.

— Comme vous y allez ! ce n'est pas possible !

— Cet homme n'est pas juif, c'est une erreur, vous entendez, une erreur ! On ne peut pourtant pas le tuer par erreur !

— Recourir au prince, le voir en particulier, lui exposer la chose, il n'en est plus temps. Si encore j'étais de la Cour ! mais, inconnu, je n'obtiendrais rien.

Elle ferma les yeux et son beau visage se couvrit de grosses larmes.

C'était le moment décisif, le terme de son long calcul. Il eut l'air de prendre un grand parti :

— Ma chère Vera, je n'ai aucun droit de savoir pourquoi vous tenez à cette vie d'homme. Je veux bien essayer de l'arracher à la mort, à une condition...

La pauvre enfant le regarda douloureusement :

— ... c'est que vous me donnerez votre foi.

Elle resta immobile, silencieuse.

— Ne m'aimez-vous pas ? N'ai-je pas de votre amour eu plus d'un signe, plus d'une preuve ? Voyez : autour de nous tout le monde parle de notre union. Dites un mot, un seul, et je me fie à vous, et je fais l'impossible pour vous contenter.

Elle le laissait dire.

Plus violent que jamais l'orage intérieur était revenu et dévastait son âme. Sauver Caesius, en le sauvant dissiper son erreur, garder son estime, c'était accepter la torture des mines, c'était sacrifier ceux-là mêmes que Caesius aimait plus que sa vie, c'était la capitulation de la conscience... Résister à la tentation, s'attacher inflexible au devoir, c'était le perdre, lui, c'était le voir périr, emportant peut-être dans la tombe la conviction qu'elle était coupable.

Horrible choix ! et fatale cette journée qui, le lui réservant, avait comme à plaisir, aux heures précédentes, attaqué, énérvé ses énergies morales !

Elle hésita...

Aux oreilles il lui revint comme un écho de sa première conversation avec Caesius ; il lui sembla qu'elle entendait retentir encore son anathème sur l'égoïsme implacable du chevalier...

Ah ! mieux valait lui rester fidèle !

Elle se raidit tant qu'elle put et murmura d'une voix brisée :

— Non, je ne puis.

Alors pâle comme une morte, chancelante, elle partit en avant. Et Polybius la suivit, stupéfait, sans même penser à la soutenir.

Titus avait bien fait les choses. Sur les assises rocheuses qui, devant les spectateurs, s'étagaient jusqu'au phare, les danseuses aux voiles colorés avaient développé leurs rondes, au son des harpes. Se tenant par leurs voiles ou couchées sur la pierre, elles avaient ensuite figuré aux divers plans de gracieux dessins. Puis, couronnées de fleurs, elles étaient venues servir elles-mêmes les vins ambrés qu'elles versaient sur la neige dans les cuillères percées de trous.

Inédit et distingué, ce divertissement avait eu l'approbation générale.

Maintenant avaient lieu de roc en roc les poursuites de gladiateurs. Tandis que les combattants s'éluiaient, se heurtaient ou s'entretuaient avec un déploiement d'adresse et de savoir-faire inusité, les stoïciens, dédaigneux de ces luttes sanglantes, affectaient, sous les yeux des Princes, de regarder à l'opposé. Mais c'était le petit nombre, et la foule de ces Romains, nobles seigneurs et belles dames, ne perdait ni un coup ni un cadavre.

Le temps passait, L'atmosphère était lourde, chargée d'un fluide énervant ; l'horizon se couvrait de nuées épaisses. Un signal de trompette retentit.

On vit alors Titus se lever et dire quelques mots à l'Empereur.

De bouche en bouche on se les répéta.

Les derniers captifs juifs allaient être précipités du haut de la pointe. Ceux qui, se jetant eux-mêmes dans les flots, tomberaient sans blessure, auraient la vie sauve.

Toute l'attention se concentra sur l'extrémité du promontoire. Une courbe des falaises permettait à tous de voir, à la distance voulue, le point de départ et le point de chute.

La crête du plateau se borda d'une double rangée de témoins.

Un second appel vibra dans l'air.

Et aussitôt, là-haut, une silhouette se détacha sur le ciel, un homme courbé à barbe blanche. Un moment il resta fixé au sol comme une statue. Alors des deux mains les soldats, comme on pousse une pierre, le jetèrent dans le vide. Quelques applaudissements éclatèrent, coupés bientôt par le bruit sourd du corps qui s'écrasait sur le rivage.

Un autre lui succéda plus droit, plus vigoureux, impassible aussi. Sans un gémissement, sans un cri, il tomba...

D'autres suivirent...

Parmi les spectateurs ce fut du mécontentement. Sans doute les chutes étaient variées, moins monotones que le supplice de la roche Tarpéienne, et dans ce cadre sauvage et beau elles prenaient je ne sais quelle allure mythologique saisissante pour les esprits cultivés. Mais au bout de quelques minutes les mêmes variétés se reproduisaient : nul des condamnés ne semblait se soucier de la chance de salut qui lui restait, et ce mépris farouche de la vie semblait une dernière résistance aux volontés des maîtres du monde.

Soudain il y eût un arrêt. Un moment l'espace resta libre. Puis on vit arriver en courant un des captifs, un tout jeune homme. Enfin !...

Il fit un appel des pieds sur la falaise, et plongea.

Un cri de satisfaction bestiale s'éleva : femmes, sénateurs, princes, se ruèrent vers le bord... Puis ce furent des exclamations de surprise. L'élan était insuffisant, la plongée trop verticale ; le juif était tombé sur les premiers récifs, et les marins à coups de rames l'achevaient.

Dès le début Vera avait fermé les yeux. Concentrée sur elle-même elle percevait distinctement le choc sourd des chairs sur le roc, et les murmures des assistants. Chaque écho de mort la faisait chanceler

dans sa résolution, et peu à peu ses nerfs s'usaient à la lutte.

Le cri général lui fit ouvrir les yeux malgré elle. Dans l'espace elle vit la trajectoire du corps ; instinctivement elle se pencha, elle vit jaillir le sang et les débris... L'horreur la pétrifia.

Elle n'eut plus qu'une pensée : lui, lui ! Son tour allait venir, bientôt dans un moment peut-être !

Oh ! lui épargner ce supplice ! épargner à Paula ce deuil affreux !...

Les mines étaient si loin ! Plus tard on aviserait. Elle eut la sensation du moment critique, que si elle attendait c'était fini. Un effrayant besoin d'agir lui passa par le cerveau : au lieu de le mater elle hésita... L'hésitation se prolongea quelques secondes de trop ; ce fut la défaite.

Elle se pencha sur Polybius :

— J'accepte. Allez, vite, sauvez-le !

Il partit en hâte vers le sommet.

Lentement le spectacle continuait avec les mêmes alternatives de stoïques et de désespérés. Deux réussirent à plonger dans les eaux. On les retira vivants encore, mais à demi morts.

Anxieuse elle épiait maintenant les successions brusques des condamnés... Chaque intervalle redoublait sa torture ; chaque apparition nouvelle lui arrachait un soupir d'espoir. Polybius arriverait-il à temps ?

Soudain là-bas le profil de Caesius surgit. Elle jeta un cri déchirant :

— Attendez, attendez !

On se retourna vers elle. Plusieurs haussèrent les épaules.

L'homme attendit-il ce cri ? Peut-être ; car il fit face aux spectateurs.

Lentement il traça sur lui un grand signe de croix.

Dans la foule il y eut quelque étonnement :

— Tiens, un chrétien !

Au même instant sur le faite on distingua des allées et venues. On vit briller la cuirasse d'un centurion.

Puis l'homme disparut remplacé par un autre...

Lorsqu'au départ Cecilius rejoignit les Pompéiens, il remarqua l'air triomphant de Polybius :

— Par Bacchus, mon cher ami, vous avez l'allure d'un victorieux !

— Et c'est bien de victoire qu'il s'agit : votre chère fille a bien voulu consentir tout à l'heure à faire de moi votre fils.

Le Romain sourit, sans surprise apparente :

— Je pensais bien qu'il en serait ainsi. Embrasse-moi, mon enfant.

Elle se laissa faire. Sur son sein elle avait croisé un *peplum* de laine blanche, et son visage restait plus blanc que la laine. Il en fut frappé, mais l'attribua à l'émotion du moment.

— A demain les fiançailles, conclut-il gaiement.

Le jour finissait. Un moment, dans la direction des îles Ponza, le soleil couchant avait lui : entre les nuées lourdes sur tout le ciel il semblait un vampire

immense à tête de feu, dont les sombres ailes prenaient possession du firmament pour une nuit sans fin. Maintenant c'était le crépuscule avec, dans le lointain, des grondements de tonnerre.

Le chevalier monta directement avec ses hôtes sur sa chaloupe ; l'intérieur en était jonché de roses et les rameurs couronnés de verveine.

A course modérée ils suivirent la flotte qui emmenait la Cour. Sur les vaisseaux on soupait. Le concert des sambuques et des flageolets envoyait sur les flots des motifs joyeux que les flûtes bientôt reprénaient sur un autre ton.

A la longue les formes des navires s'assombrirent, s'agrandirent dans la nuit prenante. Alors aux mâts montèrent les lanternes réglementaires, une sur chaque nef, trois sur la prétorienne, tandis que sur la birème impériale brûlaient les torches qui la nuit remplaçaient les faisceaux.

Tout à coup, sur la côte devenue invisible, des feux s'allumèrent. Comme à un signal convenu, de Baïæ à Surrentum, du phare de Misenum au phare de Capreae, des flammes rougeâtres s'élevèrent marquant en points de pourpre l'emplacement des cités riveraines. Puis, entre ces bûchers, d'autres brasiers flamboyèrent qui, peu à peu, dessinèrent dans l'ombre le circuit du Crater. Et de chaque ville, subitement illuminée, il monta un reflet épanoui, calme, opale, mystérieux...

Sur les vaisseaux les orchestres se turent. On n'entendit plus que le bruit des rames heurtant la mer.

Et comme si la nature eût voulu vaincre l'œuvre des hommes, sur l'autre horizon un éclair bleuâtre jaillit, — et pendant quelques secondes tous les autres feux furent éteints, et la côte endormie se réveilla, et dans l'éclat de la foudre les cités blanches, les vierges folles assoupies sur le rivage, se dressèrent brusquement, comme pour l'hommage dû au Caesar.

Le chevalier sourit : à la lueur de l'éclair sa fille lui était apparue, les yeux clos, la tête fatiguée, dans les bras de Julius Polybius.

CHAPITRE TROISIEME

O BONNE SOUFFRANCE!...

Les fiançailles eurent lieu le lendemain, devant quelques amis, et les deux notaires : Velleius pour Herculaneum, Jucundus pour Pompeia. L'acte fut rédigé sur place et muni du sceau des témoins : il prévoyait qu'en cas de veuvage ou de divorce la dot de l'épouse lui reviendrait. Le mariage aurait lieu à Rome, dans trois semaines, le dix-sept des kalendes de Juillet.(1)

Les jours suivants, les cadeaux ne cessèrent d'affluer à la villa : bijoux, pièces d'orfèvrerie, vases de verre étrangement travaillés, étoffes rares... Apollinaris envoya un lit de térébinthe noir d'Epire avec des coussins de plumes de perdrix couverts d'un brocart d'or, Argentaria Polla une lampe d'argent ciselée par Firmius ; mais le présent le plus admiré fut celui de Titus, en souvenir des services reçus de Cecilius :

(1) 15 juin.

une figurine d'ambre roux, un Cupidon transparent, merveilleux de grandeur et de modelé, d'un prix inestimable...

Des événements de la veille Vera était demeurée d'abord étourdie. La question avait été trop brusquement posée, la réponse trop nerveusement donnée, l'avenir engagé trop subitement pour qu'elle n'en eût pas été sur le moment comme aveuglée. Lorsque Polybius, après avoir obtenu à temps que l'on écartât le Galate, était revenu près d'elle, la joie du succès, l'indicible satisfaction du bien immédiat réalisé avait dilaté son cœur et calmé son angoisse. Pendant les heures du retour ce qui l'avait charmée dans l'envahissante tendresse du Pompéien, c'était plus encore, croyait-elle, le souvenir de Caesius sauvé, que l'attrait même ou les promesses de l'amour. Et ce sentiment avait persisté le jour suivant, comme persiste le flottement d'un rêve qui a bouleversé la sensibilité.

Mais le soir des fiançailles l'impitoyable réalité commença de dissiper cette vapeur et de contester cette joie. La stupeur du coupable qui sous les fleurs écartées découvre le cadavre de son honneur la saisit à la gorge, et l'anneau d'or gemmé dont Polybius avait encerclé son doigt se mit à serrer étrangement sa chair et son âme.

Le lendemain, au réveil, la honte et le découragement l'accablèrent tout à fait.

Accaparé par les nécessités de la période électorale son fiancé était retourné à Pompeia, se réservant de venir tous les jours dans la soirée satisfaire à son amour plus qu'à l'usage. Le chevalier demeurait une partie de la journée absorbé par les réceptions et les affaires. Elle en profita pour s'isoler le plus possible. Au delà du chemin d'acacias qui prolongeait le le jardin il y avait, dominant la mer qui venait battre ses assises, un pavillon de repos aux larges baies. Dans cette solitude elle alla cacher ses larmes.

Longtemps elle pleura. Oh ! sans doute il y avait à sa faute des circonstances atténuantes. Mais enfin Caesius, c'était l'évidence même, serait le premier à réprouver pareille faiblesse ; lui, qui eût allégrement donné son existence pour la délivrance des malheureux condamnés aux mines, ne pouvant manquer de flétrir l'inexcusable lâcheté qui faisait de leur mort la rançon de sa vie.

Elle ne pouvait prétendre à l'ignorance du devoir. Elle l'avait si bien connu, ce devoir, qu'elle avait d'abord résisté à la suggestion de son compagnon. Comment donc, quelques minutes plus tard, avait-elle pu trahir sa conscience et se contredire à ce point ! Quel était donc le pouvoir occulte de déchéance qui, au mépris de sa volonté vraie, prononçait en elle et contre elle, et la livrait au mal dont elle seule était responsable ?

Alors, comme avant son départ à Pompeia, l'orgueil de race reprit l'offensive. Cette issue douloureuse d'un curieux essai moral ne devait-elle pas la convaincre que le mieux était l'ennemi du bien, qu'il fallait rendre plus humaine sa méthode de vie, plus indépendant de la sensibilité son souci de perfection ?

Après un circuit désastreux ne se retrouvait-elle pas au point de départ du stoïcisme ?

Puisque s'imposait le fait accompli, autant voir l'avenir en face ; autant oublier les ballottements du passé et fixer sa volonté dans les jouissances du présent.

Comme à l'heure du premier choc, mais avec déli- bération aggravée par le dépit, fils de l'orgueil, elle sécha ses larmes sans cesser de souffrir.

Dans la chambre paisible où ses femmes la pa- raient avant qu'elle revît Polybius, où le soleil loin- tain striait de lueurs pâles les tentures et les soies, elle fixait son regard endolori sur Drauca qui filait auprès d'elle. Le demi-cylindre de terre cuite emboîté sur le genou droit, la vieille femme tordait sur les écailles rugueuses le fil qu'elle mouillait avec le pouce ; et Vera contemplait la scène peinte en rouge sur l'*onos* : Endymion puni par Jupiter d'un sommeil éternel pour avoir aimé Junon... Oh ! le bon sommeil, l'heureux châtement, mille fois meilleur que la re- mords impitoyable !

Quand le soir elle se retrouva seule, sous la lampe aux trois becs inégaux, elle avait pris sa résolution.

Elle irait de l'avant.

Mais de l'acte accompli elle retirerait tous les avan- rages, et si Caesius devait lui reprocher ce mariage, il saurait du moins qu'elle ne l'avait pas trahi.

La main fiévreuse elle écrivit :

“ Je suis fiancée à Polybius depuis hier. Que pen- serez-vous de moi, peu m'importe ! Si j'ai manqué au devoir je puis dire aussi que tout secours m'a manqué. Mais laissons cela.

Ce que je veux vous dire, c'est que je n'ai été pour rien dans ce qui vous est arrivé. Nul n'a su de moi le se- cret de notre réunion, je le jure.

Vous reverrai-je ? Je n'en sais rien. Que vous dirais-je d'ailleurs ? Oubliez-moi plutôt. Je ne suis pas de celles qu'il faut pour vous suivre. Mon destin me fixe ailleurs. Priez pour moi !

Les phrases brèves tombaient, comme les derniè- res larmes d'un désespoir inavoué...

Dans la nuit elle se réveilla brusquement. Un à un les suppliciés de Capreae la poursuivaient...

Le premier bec de la lampe était seul éteint ; plu- sieurs heures encore avant l'aurore !...

Ah ! Endymion ! Dormir, dormir toujours !

Pour accomplir intégralement le désir de Vera, Polybius avait fait renvoyer Caesius à Pompeia dès le lendemain de la fête impériale.

Gardé encore un jour dans la prison municipale, puis remis en liberté avec les autres après une sévère admonestation de l'édile, il avait repris son travail, avec le calme bienheureux de ceux qui en tout se laissent faire par la Providence.

Mais l'intervention extrême qui l'avait sauvé de la mort déroutait toutes ses pensées. Hésitant sur l'at- titude de la jeune fille jusqu'à ce qu'il l'eut rencon- trée à Capreae, convaincu alors qu'elle avait failli, ce dénouement brusque de liberté le rendait derechef incertain.

Le jour même il apprenait par la rumeur publique les fiançailles et la prochaine union de la Romaine avec le fils de Dipilus. Il en fut consterné. Sa pen- sée se reporta, plus amère, vers les fosses d'Arménie. Il pria, de toute son âme, pour les pauvres gens que ce mariage irrévocablement condamnait, et aussi pour celle dont un amour séducteur avait, il le cro- yait, perverti la volonté.

Le soir, un messenger inconnu remettait à Paula le billet de Vera.

Pas un instant ils ne doutèrent de sa parole.

Après avoir lu et relu ces courtes lignes, Caesius sourit.

— Allons, dit-il à sa mère, tout n'est pas perdu. Elle écrit, elle souffre, elle demande nos prières. La foi subsiste en elle et le cœur est resté bon.

Le lendemain matin, par un enfant que la jeune fille avait vu souvent chez eux et qui avait ordre de la lui remettre en mains propres, il lui envoya cette réponse :

“ Nous vous croyons sur parole et nous vous gardons toute notre confiance. Sous le regard de Dieu nous avons repris notre vie ordinaire. Nous prions le Sau- veur Jésus de veiller sur votre âme tant aimée. C'est un bon Maître, Il compatit à nos faiblesses : allons à lui avec foi pour obtenir miséricorde et pour trouver grâce dans un secours opportun. En lui nous vous restons profondément attachés.

A son tour elle sourit amèrement : il ne se doutait pas qu'il lui devait la vie, et c'était mieux ainsi. Son orgueil maintenant la poussait à rejeter les circons- tances atténuantes, à revendiquer la pleine légitimité de sa décision, à se persuader qu'elle l'eût prise quand bien même sa vie à lui, Caesius, n'eût pas été en cause !

Etrange et misérable adresse que met l'esprit hu- main à se duper !...

Dix jours se passèrent, apportant à la villa d'Her- culaneum une double joie : la loi désirée par le che- valier au Sénat sans discussion, et Polybius élu édile de Pompeia la veille des noces. (1)

Le lendemain de l'élection, dans l'après-midi, Ce- cilius travaillait dans le *tablinum* lorsqu'il fut averti qu'un courrier de Rome venait d'arriver.

Cela l'étonna : les courriers de Rome partaient or- dinairement de la capitale le soir pour atteindre Her- culaneum à l'aurore. Qu'y avait-il donc de si nou- veau qui nécessitât un envoi spécial ?

Quelques minutes après il revenait, très pâle, ran- geait ses papiers, et se rendait au pavillon maritime, avec défense qu'on vînt l'y chercher.

Il y resta jusqu'au souper.

Au souper Vera remarqua son extrême pâleur. Il fallut tout l'entrain de Polybius, emballé par son succès, pour qu'il y eût une conversation.

La soirée fut abrégée, le chevalier se déclarant in- disposé. Lorsque sa fille le quitta, il l'embrassa lon- guement, longuement, à ce point qu'elle s'en effraya.

— Qu'as-tu, père ! Veux-tu qu'on aille chercher le médecin ?

Il se mit à rire, d'un rire forcé.

(1) 4 juin.

— Non, certes, je n'en suis pas là. Et j'ai ce soir un gros travail à faire.

— Père, ce n'est pas prudent, tes yeux sont tout brillants de fièvre, et tes mains brûlent.

— N'aie crainte, ma fille, je me reposerai ensuite.

Il disait cela de sa voix calme, avec une inflexion dédaigneuse.

Puis il commanda un bain chaud qui, à partir du milieu de la nuit, devait rester entretenu à l'attendre.

Et il s'enferma dans la bibliothèque.

L'aube blanchissait à peine que la jeune fille fut brusquement réveillée par un bruit inusité.

Inquiète, elle se dressa sur son séant. Il y avait au-dessous d'elle, dans la salle à manger, dans le péristyle, des allées et venues folles.

Et soudain à travers la porte la voix de Drauca se fit entendre, pressée, haletante,...

— Vite, mon enfant, vite, venez !

Tout de suite elle pensa à son père. Un malheur était arrivé ! Elle se vêtit à la hâte et descendit.

En la voyant, les serviteurs furent atterrés. Elle interpella le premier venu :

— Qu'y a-t-il ? Parlez, mais parlez donc ! Mon père ?...

Nul n'osait parler.

De la salle à manger elle vit sortir l'intendant. Elle se précipita :

— Actus, où est mon père ?

Il baissa la tête : de grosses larmes coulaient sur son visage.

Alors, folle d'angoisse, elle franchit le seuil. Il voulut la retenir, elle le bouscula et passa outre.

Elle traversa en courant le *triclinium* d'été. Il y avait du monde autour des salles de bain. Elle s'y jeta, écartant les affranchis et les esclaves.

Alors, sur un lit de repos elle vit le chevalier étendu, enveloppé d'un long peignoir, raidi, le visage exsangue, les yeux clos, les lèvres serrées. Par places le peignoir était rouge.

Dans la baignoire, à côté, l'eau n'était plus de l'eau c'était du sang.

Du sang ! Il s'était ouvert les veines dans le bain !

Elle poussa un cri sauvage et, tombant à genoux près du cadavre, elle le serra dans ses bras, le couvrit de baisers et de larmes...

Longtemps elle resta écroulée sur ce corps qui se refroidissait.

La vieille nourrice seule osa l'en arracher. Elle prétextait la toilette funèbre du mort, et l'emmena.

Dans la ville le bruit du suicide s'était répandu.

Amis, clients, curieux, entraînent déjà dans l'*atrium*.

En les apercevant elle fit un geste de douleur.

— Je vous en prie, murmura-t-elle, pas maintenant, plus tard!...

Respectueux, ils se retirèrent.

La pensée qu'il fallait isoler le dernier sommeil de son père et sauver peut-être son honneur la saisit alors avec force, et elle fit fermer l'*atrium*. Puis elle remonta pour achever de s'habiller.

L'âme broyée, elle se laissa coiffer et revêtir de la robe blanche.

Comme elle redescendait on vint la prévenir que dans la bibliothèque, bien en évidence, il y avait des lettres et des papiers.

Ah ! le secret de ce deuil !

Droite, sans soutien, elle y alla.

Sur la table elle trouva quelques dossiers volumineux et des tablettes cachet de cire qui portaient son nom.

D'une main glacée elle rompit le cachet. Tracées au stylet les lignes s'allongeaient régulières, calmes, sans une rature.

“ *Ma chère enfant, je suis avisé par courrier impérial, et à n'en pouvoir douter, que les Alani, ayant franchi les Pyles Caucasiennes, se sont répandus en Arménie. Ils menacent déjà Trapezus, donc tout l'arrière-pays est entre leurs mains. De fait, voici quinze jours que je n'avais reçu aucune nouvelle de Pancratius.*

C'est la destruction de l'exploitation minière, l'augmentation des frais énormes engagés dans l'entreprise, l'écroulement de mes rêves.

Recommencer plus tard ? C'est impossible. De longs mois se passeront avant que les Barbares soient refoulés ; et même alors tous les frais d'installation seraient à refaire. C'est folie d'y songer.

J'ai longuement réfléchi : quelle figure ferai-je à Rome après une pareille aventure ? Vivre dans la médiocrité ne me convient pas. Autant cesser de vivre un peu plus tôt.

Il y a toi. Si j'étais nécessaire à ta vie je resterais à tes côtés. Mais je ne te suis plus nécessaire. Polybius t'aime trop réellement pour ne pas t'épouser, puisque mon honneur restera sauf. Tu n'as plus l'empêchement que tu m'avais opposé, puisque les mines n'existent plus. Et dans nos biens fonciers tu trouveras assez d'argent pour reconstituer ta dot.

J'ai confiance que tu ne me blâmeras pas. Tu me connais ; un seul obstacle pouvait réduire ma volonté : la pauvreté. Le Destin l'a jeté sur mes pas, je m'arrête.

Je te quitte, ma chère fille. A mon dernier moment j'aime à reconnaître que tu ne m'as jamais donné que satisfaction : l'unique résistance que j'aie rencontrée chez toi témoignait seulement d'une excessive noblesse d'âme.

Ne m'oublie pas. Adieu.”

De longues minutes elle resta là, brisée, incapable de réflexion, mouillant de ses pleurs la cire blanche.

Sous les tablettes il y avait un parchemin signé par le chevalier et scellé de son sceau. C'était un relevé général de ses comptes. Le passif comportait l'argent reçu les jours précédents des actionnaires et qu'il faudrait leur rembourser ; puis les dépenses faites à Rome en achat de matériel, et les sommes promises à des tiers. A l'actif se trouvaient les villas de Rome et d'Herculaneum avec leurs mobiliers, les biens-fonds de la Sabine et du Picenum, et une petite quantité d'or liquide.

Les dossiers relevaient le détail des dettes et contenaient les titres de propriété.

Elle prit tout cela et l'enferma en lieu sûr.

Puis, spontanément, se tournant vers les seuls vrais amis qu'elle eût encore connus, elle écrivit aux Galates :

“ *Mon père s'est donné la mort cette nuit parce que les mines d'Arménie ont été dévastées par les Alani. Je me sens écrasée par tant de souffrances : venez.* ”

Polybius arriva le premier dès qu'il eut appris par un courrier d'Auctus le terrible événement. Au premier mot Dipilus avait flairé la ruine : un pareil homme ne s'en irait pas s'il n'avait pas perdu tout espoir. Mais d'où venait-elle ? Il chargea son fils de le savoir au plus tôt.

Vera ne lui cacha pas la réalité. D'elle-même, un peu hautaine, elle le pria d'assurer son père que toutes les sommes versées lui seraient intégralement remboursées. Il ne refusa pas, mais il se contenta de répondre :

— Ce sera votre dot, Vera.

Elle le laissa dire, et lui fut reconnaissante de la suppléer pour toutes les formalités des cérémonies funèbres.

Le lendemain, Paula et Caesius vinrent dans la matinée. En sanglotant elle tomba dans les bras de Paula qui, l'embrassant et la caressant comme une enfant, la retint longtemps sur son cœur. Et cela lui fit du bien.

Ils causèrent ensuite quelques instants. Puis comme discrètement ils parlaient, elle leur demanda :

— Avez-vous encore la lettre de l'apôtre Paul qu'on lisait à la réunion ?

— Oui, Voulez-vous que nous vous l'envoyions ?

— Oh ! comme vous me feriez plaisir !

— Ce soir vous l'aurez.

— Merci. Un désir encore : voulez-vous venir me voir le lendemain des funérailles ?

— Nous reviendrons. Courage et que Dieu vous soutienne dans l'épreuve !

Pas une allusion ne fut faite à ses fiançailles.

Les funérailles eurent lieu à Herculaneum, après le délai légal.

Le corps du chevalier, embaumé, exposé dans l'*atrium* de la villa, fut porté au bûcher par les membres de l'Ordre les plus en vue.

Dans le cercueil ouvert son visage apparut froid, énergique, hautain comme s'il eût encore vécu mais pâle et les mâchoires contractées.

La jeune fille avait défendu tout excès de luxe, tout sacrifice sanglant. Il n'y eut que les rites essentiels et l'on remarqua qu'elle n'y prenaient aucune part.

Tandis que se déroulait le cortège avec ses torches, ses trompettes lugubres, ses pleureuses, la foule des amis venus de Rome et de toutes les stations de la côte ; tandis que se répandaient les libations et que les flammes crépitaient dans le bûcher,—sous son long voile de deuil, insensible à tout ce bruit, elle priait.

Elle avait reçu l'admirable lettre de l'Apôtre aux Romains. Elle n'avait pas tout compris, oh ! non. N'était-ce pas hier qu'elle recevait les premières leçons de la foi ! Mais dans ces phrases puissantes, où la pensée se précipitait, dédaigneuse de l'effet, impatiente de la preuve, elle avait puisé à longs traits le réconfort béni du surnaturel.

Ah ! quelle différence avec les écrits des stoïciens ! Quelle spontanéité de sentiments ! Quelle flamme

d'enthousiasme ! Quel souffle d'espérance emportant l'âme vers la réhabilitation ! Mais surtout comme cette autorité s'affirmait impersonnelle, dégagee de toute recherche du moi, appuyée sur le seul exposé de la Vérité, bonne et douce et compatissante et condescendante aux faiblesses d'autrui !

Chose étrange ! Ce deuil épouvantable, cette souffrance déchirante, en broyant son cœur, avaient pacifié son esprit. Comme un coup de tempête ils l'avaient arrachée aux fluctuations des lames adverses et jetée sur le rivage. Dans le naufrage, avec les plans du chevalier avait disparu la cause de sa lutte intime contre sa conscience. Et la liberté lui était rendue. Oh ! elle l'avait chèrement payée ; plus mille fois que la ruine qui se préparait l'affreuse mort de son bien-aimé père était une terrible rançon ! Mais l'angoisse même de ce rachat l'avait inclinée, repentante, humiliée, docile, vers le Maître de la vie et de la mort.

Oh ! comme elle avait lu et relu les lignes profondes où l'Apôtre semblait avoir tracé ses luttes à elle, ses luttes passées :

“ *Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. Or si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi en moi : quand je veux faire le bien, le mal est près de moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? — La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* ”

Oui, la grâce de Dieu, humblement cherchée !...

Après le retour à la villa, Polybius la prit à part quelques instants et lui proposa de revenir à Pompeia en attendant que les affaires paternelles fussent réglées. Elle le remercia, mais déclara que son devoir étant de veiller par elle-même aux ventes rendues nécessaires elle resterait jusqu'à nouvel ordre à Herculaneum.

Les Galates furent fidèles au rendez-vous. Elle les fit entrer dans la bibliothèque où, près d'un mois auparavant, Cecilius recevait les actionnaires des mines. Délibérément elle leur raconta ce qui s'était passé depuis son départ de Pompeia, sa lutte avec son père, l'enchaînement d'influences qui avait débilité sa volonté vague de ne pas céder ; mais la journée de Capreae plus amollissante encore, son saisissement à la rencontre de Caesius et la proposition de Polybius, son premier refus, et puis sa capitulation juste à temps pour le sauver, lui, en sacrifiant le devoir.

Elle dit tout cela simplement sans chercher à s'excuser. Mais les événements l'excusaient assez d'eux mêmes.

Quand elle eut fini Caesius prit la parole :

— Ainsi donc, c'est Polybius qui est intervenu pour me soustraire à la mort ?

— Oui, je vous l'ai dit.

— Il y a une chose que vous ignorez encore et que vous devez savoir. C'est aussi Polybius qui nous a emprisonnés, et qui m'a fait transporter à Capreae.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

Elle ne pouvait en croire ses oreilles.

— Etes-vous sûr, Caesius ?

— Absolument sûr. Je le tiens du chef même de la prison, qui est de nos amis. C'est Polybius qui, le soir de la réunion, à la tête d'une troupe armée, a stationné dans le *Macellum* et nous a fait arrêter dans la nuit, peu après votre départ. Il nous accusait d'exciter des troubles parmi les Juifs de Pompeia. Et c'est lui encore qui a suggéré à l'édile de me joindre aux Juifs destinés par Titus au dernier supplice.

Dans quel but ? — Je le devine : pour que vous puissiez m'y rencontrer et, sachant que vous nous aimiez, vous proposer l'odieux marché.

D'autre explication je n'en vois pas.

Elle resta un long moment silencieuse.

— Vous devez avoir raison. De toute façon ma résolution est prise : je ne me marierai pas.

Avoir pour époux un adorateur des faux dieux, rester dans ce monde égoïste et sensuel ? Oh ! non, c'est fini, bien fini.

Toutes dettes payées, il me restera peu de chose, mais ce peu je veux le consacrer avec tout mon cœur aux malheureux et aux esclaves...

Elle hésita un instant, et acheva :

— ... en souvenir des pauvres mineurs d'Arménie, en réparation pour les fautes commises, et dans l'espoir que Dieu aura pitié de l'âme de mon père.

Les larmes lui jaillirent des yeux.

Paula inclina sur son cœur le tête blonde. Elle aussi pleurait, émue par l'admirable droiture de cette âme privilégiée.

Caesius parla le premier ;

— Ma mère, Dieu veut, je crois, que vous ayez désormais deux filles. Voulez-vous que nous lui préparions une place à notre foyer ?

Elles ne répondirent pas. Mais leur étreinte se serra davantage.

De son sein il sortit un sachet de toile et du sachet la bague qu'elle connaissait bien.

— Vera, ne venez-vous pas de vous fiancer aux âmes dolentes et misérables ? Toutes fiancailles ont leur anneau. Prenez-le donc.

Il lui tendit le bijou.

Elle le prit : le Bon Pasteur, avec un doux sourire, y tenait dans ses bras la brebis retrouvée.

Elle le porta à ses lèvres.

En le baisant, elle s'aperçut qu'elle avait encore au doigt l'anneau de Polybius.

D'un geste ferme elle l'enleva, et mit à la place la cornaline.

— Elle a la couleur du sang, dit-elle, c'est un symbole. Le mien maintenant appartient à Jésus-Christ. Qu'il en dispose à son gré !

(à suivre)

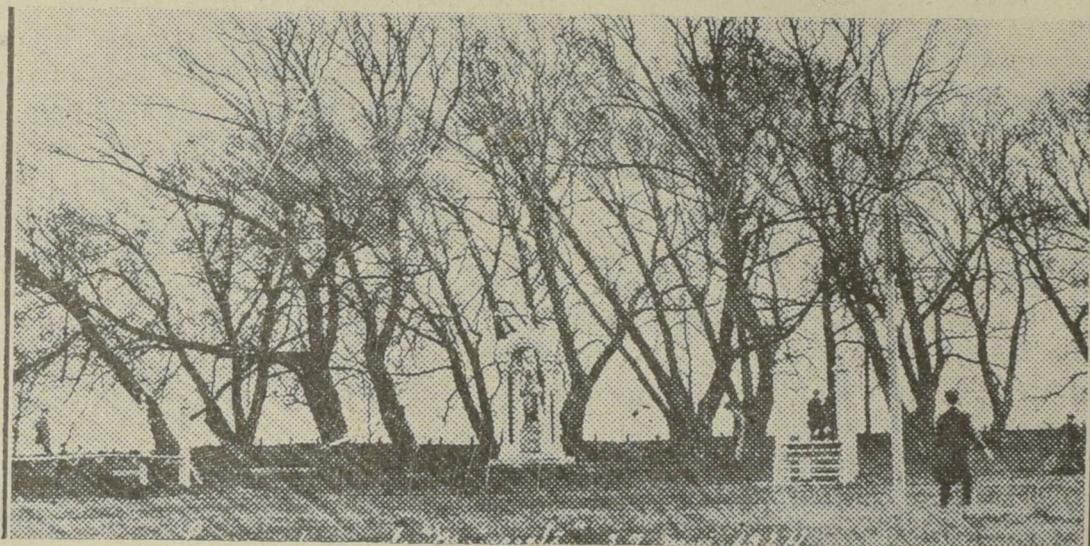
Notre prochain feuilleton

L'APÔTRE commencera, au mois de septembre, la publication d'un feuilleton très intéressant :

ABANDONNÉE

PAR EVA JOUAN

Payez votre abonnement dès maintenant si vous voulez avoir toute la suite de ce beau roman.



LA MADONE DE MAIZERETS

Cette statue, qui s'élève sur l'« Ile Saint-Hyacinthe », à Maizerets, la vieille ferme du Séminaire de Québec, a été bénite le 17 juin dernier.